BRABANT

REWISBIQUE
Archives
46

FR.
4

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts
Rédaction : Yves Boyen
Conseiller technique : Georges Van Assel
Présentation : Nadine Willems
Administration : Rosa Spitaels
Imprimerie : Laconti s.a.
Photogravure : Lemaire Frères
Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : **50 F.** Cotisation : **200 F.**

Siège : rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles
Tél. : (02) 513.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 000/0385776/07.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de **350 F** au C.C.P. précité.

BE ISSN 0006-8616

SOMMAIRE 4-1974

L'Exposition « Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois », par **Philippe Van Bever** 2

Le Tour Sainte Gertrude à Nivelles, par **JH. Gauze** 4

Henri Lenaerts, par **Jacqueline Berghmans** 12

A Genval, par 3 à 4 Beaufort, par **Jean Demullander** 18

Le Château Isque à Overijse, par **H.F. et Carla Philips** 24

Le Brabant dans les textes anciens, par **Frans Weemaels** 30

Les fêtes folkloriques du calendrier, par **Marcel Vanhamme** 34

Dolf Ledel, par **Jean Piérard** 42

De Hamme à Bekkerzeel, par **Emile Poumon** 48

Le Domaine de Planckendael, à Muizen, par **Yves Boyen** 52

Il est bon de savoir que... 54

Les manifestations culturelles et populaires 60

Le Festival Musical 74 du Brabant Wallon 61

La 3e Grande Journée brabançonne du folklore, à Kessel-Lo 62

Notre folklore en septembre 63

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

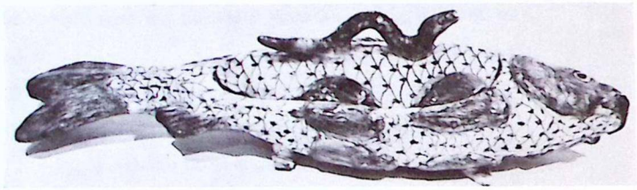
Exposition « Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois » : le Berrurier, Musées Royaux d'Art et d'Histoire et Musée Communal (Maison du Roi) Bruxelles; Tour Sainte Gertrude à Nivelles : M. et J.P. Deam (Nivelles), J.H. Gauze, L. Philippe et Libotte; Henri Lenaerts : Willy Caussin, Guy Bouchez et Jean Lemoine; A Genval, par 3 à 4 Beaufort : INBEL, Jean-Louis Jussy et Willy Caussin; Château Isque à Overijse : Hubert Depoortere, Jean Boudry et documents aimablement prêtés par les auteurs; Brabant dans les textes anciens : Georges de Sutter et Hubert Depoortere; Fêtes folkloriques du calendrier : Marcel Hombroeck, Augustijn Boone, Het Laatste Nieuws et Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant; Dolf Ledel : Willy Caussin et Le Soir; De Hamme à Bekkerzeel : Claude Georges et Hubert Depoortere; Domaine de Planckendael à Muizen : Hubert Depoortere; Il est bon de savoir que : Claude Georges et Hubert Depoortere.

Notre couverture : le Parc de Bruxelles (Photo : le Berrurier).

Etains, Porcelaines et Faïences d'Autrefois

par Philippe VAN BEVER

Député permanent,
Président de la Fédération
Touristique du Brabant.

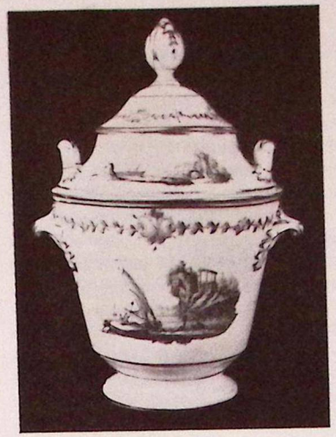


De haut en bas :
Terrine, faience bruxelloise du milieu du XVIIIe siècle. Bruxelles, Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

Terrine couverte en forme de carpe (faience de la Manufacture Philippe Mombaers). Bruxelles, Musée Communal, Maison du Roi.

VOULANT contribuer à l'animation culturelle de la capitale, la Province de Brabant a pris l'initiative d'organiser dans la Salle des Glaces du Gouvernement provincial, à quelques pas de la Grand-Place de Bruxelles, des expositions de prestige. Ses efforts ont été loués et de nombreux visiteurs intéressés, tant belges qu'étrangers, ont, par leur présence à ces manifestations artistiques, encouragé les autorités provinciales à persévérer dans cette voie.
Il y eut tout d'abord en 1969 une exposition de « Peinture brabançonne contemporaine », à l'occasion de l'Année Pierre Bruegel, où l'on commémorait le 400e anniversaire de la mort de cet illustre Brabançon. Il convenait, en effet, de démontrer la permanence de l'influence de Pierre Bruegel dans la peinture brabançonne. Un thème précis avait été choisi : « Paysages, scènes villageoises, rusticité et humanité de la vie brabançonne ». Cette belle et remarquable rétrospective avait été organisée en collaboration avec les Musées Royaux des Beaux-Arts de Belgique.
La Province de Brabant eut ensuite, en 1972, l'idée jugée heureuse d'organiser une exposition consacrée aux Armes et Armures de collections publiques en Belgique, permettant à de nombreux amateurs et connaisseurs d'admirer et de comparer des objets provenant d'ensembles trop peu connus de nos musées belges. La Ville de Liège avait, notamment, prêté pour lors l'exceptionnelle collection donnée à la Cité Ardente par Monsieur Pierre Solvay. Ce fut un nouveau succès.
Cette fois, le public a l'occasion d'admirer le travail de nos artistes et de nos artisans d'autrefois dans d'autres disciplines. L'exposition « Etains, porcelaines et faïences d'autrefois », élaborée avec un soin tout particulier par les érudites et compétentes Madame A.M. Mariën-Dugardin, conservateur adjoint aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Mademoiselle A. Brunard, conservateur des Musées Communaux de Bruxelles et Monsieur F. Hertz, spécialiste des étains, fait sans nul doute la joie des connaisseurs, mais aussi de tous ceux qui aiment les beaux objets d'art.
Car c'est de cela qu'il s'agit.
Que Mesdames Mariën et Brunard et Monsieur Hertz trouvent ici toute la reconnaissance et les remerciements des autorités provinciales pour leur travail dévoué, qui permet une meilleure connaissance du patrimoine artistique brabançon et nous donne un spectacle riche de beauté, de qualité, de perfection.
Les autorités provinciales tiennent à remercier tout particulièrement LL.MM. le Roi et la Reine qui ont bien voulu consentir le prêt de pièces de leurs collections personnelles, ainsi que les ministres de la Culture Française et Néerlandaise, les Conservateurs en chef et Conservateurs de nos musées, les collectionneurs privés qui, eux aussi, n'ont pas hésité à confier à la Province de Brabant des pièces importantes de leur patrimoine.

Rafraîchissoir, porcelaine de Louis Cretté, fin du XVIIIe siècle. Bruxelles, Musées Royaux d'Art et d'Histoire.



Il faut, nous semble-t-il, en terminant, souligner que cette manifestation vient à son heure puisqu'aussi bien pareille confrontation n'avait plus été réalisée depuis la grande exposition « Cinq Siècles d'Art », présentée en 1935 dans le cadre de l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles.

Renseignements pratiques.

Lieu de l'exposition : Salle des Glaces du Gouvernement Provincial du Brabant, 69, rue du Lombard, à Bruxelles. L'exposition, présentée par le Service de Recherches Historiques et Folkloriques et de Relations Culturelles et Publiques de la Province de Brabant, sous la présidence de M. Guillaume Daniels, député permanent, et la direction de M. Maurice-Alfred Duwaerts, est ouverte tous les jours — sauf les dimanches — de 10 à 18 heures jusqu'au lundi 16 septembre 1974 inclusivement.
Droit d'entrée : 20 F par personne. Ce droit est ramené à 10 F, par personne, pour les groupes ainsi que pour les enfants de moins de 12 ans.
Un catalogue comportant la description de toutes les pièces exposées a été édité. Fort de 128 pages et enrichi de 77 illustrations, il est vendu 80 F l'exemplaire.

De haut en bas :
Service à café, porcelaine de la Manufacture de Monplaisir (fin du XVIIIe siècle). Bruxelles, Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

Soupière avec couvercle, étain aux poinçons de Bruxelles avec les initiales P.I.S. (PETRUS JOSEPHUS STAS). Collection privée, Bruxelles.

Le "TOUR„ Sainte Gertrude à NIVELLES

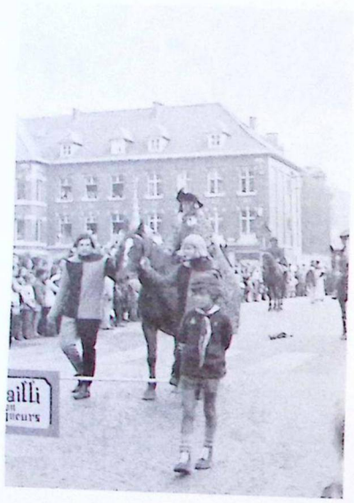
par JH. GAUZE
Secrétaire du Comité du « Tour » Sainte Gertrude

LE « Folklore » n'est pas une invention nouvelle; en effet, les auteurs grecs et latins s'étaient déjà intéressés aux mœurs, aux traditions populaires, tel Pausanias, géographe et historien grec (IIe siècle de notre ère) dont la « Description de la Grèce » est considérée comme une véritable enquête de Folklore.
Il décrivit les villes, leurs monuments et œuvres d'art et, à ce propos, il évoqua les mythes et les croyances de chaque endroit. Toutefois le mot « Folklore » ne fut employé pour la première fois qu'en 1846 et c'est aussi à cette époque que fut fondée la première société folklorique, en 1878, par W.J. Thomas et c'est en France que parut la première revue « folklorique » « MELUSINE » en 1875.
L'année du « Folklore » nous amène à parler de cette manifestation à la fois religieuse et folklorique qu'est le « Tour » Sainte Gertrude; mais avant d'aborder l'essentiel de cet exposé, qu'il nous soit permis ce préambule.

En effet, dit un auteur, ce qu'on recherche aujourd'hui de préférence dans l'Histoire, ce n'est plus comme jadis une chronologie sèche et aride ou un récit monotone et uniforme de batailles perdues ou gagnées; ce qu'on recherche et désire connaître, c'est l'état de la civilisation, le gouvernement, les idées religieuses, les sciences, les arts, les lettres voire l'industrie d'un peuple aux différentes époques de son histoire, en un mot c'est de connaître les progrès de l'esprit humain. Voilà quel est le but principal que doit avoir un historien.
Quoi de plus propre à faire juger de l'esprit public et des lumières d'une nation, d'une ville, que ses mœurs, ses usages aux différents siècles; leur simplicité ou leurs bizarreries nous découvrent la portée de ses idées; par ses pratiques ou ses coutumes profanes ou religieuses nous jugeons de l'état de ses lumières.
Une matière ancestrale, c'est-à-dire la description des usages religieux et civils les plus singuliers et les plus remarquables, qui ont existé, existent encore dans un grand nombre de villes du pays et particulièrement à Nivelles en « roman païs » de Brabant.
Nous n'avons pas négligé de consulter maints auteurs qui ont écrit l'Histoire générale ou particulière de cette vieille cité wallonne; ceux-ci nous ont fourni des écrits précieux en ce qui concerne notre folklore local; encore nous faudra-t-il laisser de côté certaines manifestations non moins respectables, tels que le carnaval ou d'autres du même genre pour nous en tenir à une seule, plusieurs fois séculaire, à savoir « Le Tour » Sainte Gertrude si cher au cœur des Nivellois; de réputation mondiale à l'exemple de « Djean de Nivelles », le célèbre jaquemart qui aurait été offert par Charles le Téméraire en reconnaissance de l'accueil chaleureux qu'il reçut à Nivelles en 1469.
Nul n'ignore que Nivelles, capitale du pays roman, abonde en souvenirs du passé et dans cette petite ville, dont une partie de son ancienneté profile encore les vestiges de ses vieux remparts, sans oublier ses sous-sols pré-romans (VIIe et IXe siècles) de même que son antique collégiale (XIe et XIIe siècles), en voie de restauration définitive. Dans ce cadre fait à plaisir pour elle, nombreuses sont les traditions historiques.
Les légendes sacrées ou profanes qui s'y transmettent depuis le Moyen Age, avec leur charme et leur poésie, y demeurent en dépit, parfois, d'un appétit de vandalisme restaurateur marchant de pair avec un vandalisme destructeur.
Il devait en être de même de certaines coutumes, de certaines survivances, d'anciens usages, car, si les populations des villes se renouvellent, il est des traditions, des légendes, de vieux usages qui ne changent pas; ce sont des plantes qui ne se transforment pas, mais s'enracinent dans le sol qui les a produites au point d'y vivre éternellement.
Du nombre de ces vieilles coutumes est la grande procession de Sainte Gertrude un de ces anciens cortèges à la fois religieux et profanes du Moyen Age et des temps modernes, qui a subsisté jusqu'aujourd'hui et qui y restera si des forces occultes ne s'acharnent point à le détruire (1).
La procession de Nivelles, dit-on, fut instituée à une époque très reculée et difficile à déterminer exactement; cependant d'après un document du XIIIe siècle, il est déclaré : En 1276, l'abbesse Isabeau de Brugelette — la 27e d'une série de 55 qui gouvernèrent à la fois le chapitre et la ville de Nivelles — réclama de l'évêque de Liège — Jean d'Enghien — (2) au nom du chapitre, la permission de faire chaque année, le jour de la Saint-Michel (ipso die dedicationis Sancte Michaele Archangeli) et non le dimanche dans l'octave, comme cela se fait actuellement, une procession à Nivelles. Cette autorisation fut accordée (3).
D'après un autre auteur (4) il s'avérerait que la célèbre marche nivelloise remonterait bien avant le 29 septembre 1276 (5); en effet, la même année, au mois de mai, un chapitre général des Guillemins (6) se tint à Nivelles, le Prieur général Marc admit à participer aux suffrages de l'Ordre, le chapitre de Sainte-Gertrude et ceux qui **voudraient** assister à la procession le jour de la Saint-Michel; le projet d'une procession, en l'honneur de sainte Gertrude était vraisemblablement en cours à cette époque de l'année et le Prieur avait à cœur d'encourager

Rentrée solennelle en ville du Tour Sainte Gertrude. Sur la photo ci-dessus, on reconnait, derrière le porte-étendard, Jean de Nivelles. Le document ci-dessous nous montre la châsse de saint Pépin, père de sainte Gertrude, mieux connu sous le nom de Pépin de Landen.

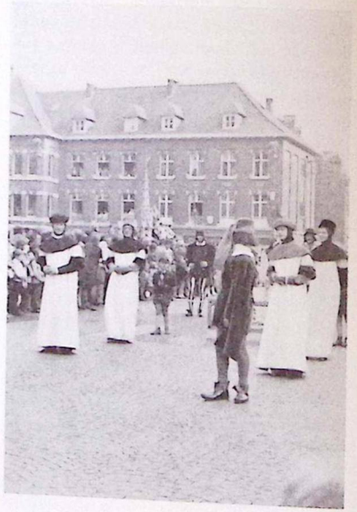
d'avance les pèlerins et les fidèles qui feraient l'effort d'assister à la future procession de septembre à Nivelles (7). Il est bon aussi de donner un bref aperçu historique de cette manifestation religieuse restée la plus imposante et qui semble même survivre à la piété des habitants; en effet, « qu'il pleuve, qu'il vente, la rue montoise est embouteillée par



Tour Sainte Gertrude : le Grand Bailli et ses écuyers.

la cohue qui escorte le char en partance ». Une légende bien connue des Nivellois explique l'origine de la procession, en disant que l'on suit dans son parcours, la route tracée par sainte Gertrude, elle-même, quand elle faisait, chaque jour, le tour de ses propriétés; cette tradition prétend se justifier par son itinéraire bizarre et même capricieux; ne faudrait-il pas voir ici une visite qu'aurait effectuée la sainte Abbesse de Nivelles, non pas journellement, mais au moins une fois par année, ce qui serait plus logique. Si cette tradition populaire se charge de nous renseigner, cela prouverait qu'il ne faut rattacher la procession de Nivelles à aucun fait religieux ou historique qui aurait jadis impressionné profondément la population. C'est donc dans les mœurs, dans les habitudes de l'ancienne cité nivelloise qu'il faut chercher l'origine de la procession.

On sait d'une part que le premier Patron de la ville de Nivelles est saint Michel et nous possèdons des preuves authentiques de cette vénération de l'Archange en cette ville; il n'y a qu'à voir la sculpture, datant du XI[e] siècle, qui se trouve dans l'un des portails latéraux de la collégiale, le fronton de ce portail représente, en effet, un archange aux ailes déployées et d'autant plus que ce portail est dénommé « Portail de saint Michel ». C'est donc ici déjà une preuve réelle que saint Michel était honoré à Nivelles; cela indique également que le jour de Saint Michel était pour les Nivellois un jour de fête au cours duquel une messe solennelle était célébrée en la collégiale et suivie, comme c'en était l'usage en maints endroits, d'une procession ayant pour but d'honorer le Patron de la ville; celle-ci se faisait en grande pompe et comme les Nivellois possédaient dans leurs murs les restes de sainte Gertrude, ces reliques devaient naturellement figurer à la procession et on n'exclut donc pas qu'une procession avait bien lieu à Nivelles; toutefois on ne relève avec exactitude que la procession dite de la « Baillette » suite à un miracle survenu à Nivelles le 4 août 1241; cette certitude est relatée par un décret de l'évêque de Liège, Robert de Thourotte, en date du 5 août 1241 (Cf. cart. Niv. A.E.I F° 503 v. N° 1417) instituant une procession annuelle qui avait lieu au mois d'août (cart. Chap. A. E. I N° 1847-1848-1852 - compte de fabrique de l'église collégiale) (8). Il n'y avait donc pas de procession le jour de la Saint-Michel. Il n'y avait aucune manifestation publique en l'honneur de sainte Gertrude, aucun document ne vient d'ailleurs confirmer la chose; l'abbesse du monastère de Nivelles se devait d'attendre la ratification par les Souverains Pontifes du référendum populaire, c'est-à-dire de la vénération dont sainte Gertrude était l'objet depuis sa mort survenue, le 17 mars 659, et l'autorisation de l'évêque dont dépendait Nivelles à cette époque. Ce n'est donc qu'au XIII[e] siècle seulement que le culte de sainte Gertrude s'établit efficacement à Nivelles; la ratification du culte populaire eut lieu par deux bulles pontificales, l'une du 4 avril 1219 et l'autre du 6 octobre 1221; nous la reproduisons ci-dessous :



Tour Sainte Gertrude : le groupe des Seigneurs.

« Concessio quod in festo beatae Gertrudis te Deum laudamus et gloria in excelsis Deo cantare liceat facta per Honorium papam.

O Honorius episcopus servus servorum Dei.

Dilectis filiis capitulo sanctae Gertrudis nivellensis salutem et apostolicam benedictionem.

Solet annuere sedes apostolica piis votis et honostis petencium favorem benevolum impertiri. Ea propter dilecti in domino filii vestris justis postulationibus grato concurrentes assensu ut in festo Sanctae Gertrudis Te Deum laudamus et gloria in excelsis Deo vobis cantare liceat discretioni vestre auctoritate presenscium indulgemus.

Nulli ergo omnimo homini liceat hanc paginam nostre concessionis infringere vel ei ausu temerario contrairie.

Si quis autem hoc attemptare praesumpserit indignationem omnipotentis Dei et beatorum Petri et Pauli apostolorum eius se noverit incursurum.

Datum laterani ij nonas octobris Pontificatus nostri anno sexto (9). »

« Concession faite par le Pape Honorius (Honorius III P.P. 1216-1227) évêque serviteur des serviteurs de Dieu, de ce qu'il soit permis de chanter le Te Deum et le Gloria in Excelsis Deo à la fête de sainte Gertrude, aux Fils aimés du chapitre de Sainte-Gertrude de Nivelles, salut et bénédiction apostolique.

Le Siège apostolique a coutume d'accéder aux désirs pieux et d'accorder sa faveur bienveillante aux prières légitimes de ceux qui demandent.

C'est pourquoi, Chers Fils, dans le Seigneur, répondant à vos justes demandes par un consentement bienveillant nous accordons à la discrétion de votre autorité des présentes lettres de pouvoir chanter en la fête de Sainte Gertrude le Te Deum et le Gloria in Excelsis Deo.

Qu'il ne soit donc aucunement permis à qui que ce soit de détruire cette page de notre concession ou d'y contrevenir par une audace téméraire. Si quelqu'un présumait de tenter cela, qu'il sache qu'il encourerait l'indignation de Dieu Tout Puissant et des Bienheureux Pierre et Paul.

Donné au Latran, trois jours avant les nones d'octobre, de notre Pontificat l'année sixième. »

Cette sanction de l'autorité religieuse avait évidemment pour motif les miracles qui avaient déjà été obtenus par sainte Gertrude jusqu'à cette époque; on put ainsi rendre à la fondatrice de la cité un culte public et solennel, culte qui aura par la suite supplanté celui de saint Michel eu égard à la vénération professée par les Nivellois pour la fille de Pépin et d'Itte.

En 1283, l'évêque de Liège, Jean de Flandre concède des indulgences aux fidèles qui visiteront l'église de Sainte Gertrude à Nivelles, le jour de la procession de Sainte Gertrude et pendant l'octave (Lettres données à Huy, le 26 août 1283 - Cartulaire I du Chapitre de Nivelles f° 26r. - A.E., N° 1417) (10).

Il y a maintenant la question du parcours de la procession et du « Tour ». Faite d'abord en ville seulement, la procession se développa par la suite mais c'est avec les premières années du XV[e] siècle que nous verrons s'ouvrir la période brillante de son histoire; dès lors le cortège sortira de la ville pour parcourir un itinéraire plus long à travers champs et prairies. Il suivra en quelque sorte un chemin ancien dénommé « Chemin du Grand Bailli »; c'est à cette époque également (XV[e] siècle) que sera construit le beau char gothique — œuvre des religieux Récollets qui possédaient un couvent à Nivelles (11) — destiné à transporter les reliques de sainte Gertrude autour de la ville de Nivelles (12).

Hélas, telle qu'elle se fait de nos jours, elle n'est plus qu'un faible souvenir du brillant cortège qu'elle fut jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

En ce temps-là, la ville entière y prenait part, et il serait trop long de décrire ici toutes les festivités qui se faisaient à cette occasion; une chose cependant mérite que nous nous y attardions, ce sont les deux repas qui se font encore au cours de ce long périple.

Le premier appelé «Déjeuner du Chêne» tire son nom d'un ancien échevin mort en 1280, Sohier de Gand; en effet plusieurs auteurs le mentionnent en ces termes : « Déjeuner du chêne Sohier de Gand »; cette mention fait déjà, elle-même, remonter au XIII[e] siècle le nom du lieu-dit « Le Chêne » et par le fait même le « Tour » Sainte Gertrude qui se fera par la suite.

Le repas pris à cet endroit était particulièrement plantureux; il était réservé à tous les assistants; chaque groupe ou confrérie participant au « Tour » recevait sa part de nourriture; elle consistait pour le clergé, les étrangers et autres assistants (de marque) : Seigneurs, Grand Bailli, etc... en : 1 quartier de mouton, 1 jambon et une poitrine de hale salé (13), 2 langues de bœuf, 2 dindons, 2 pâtés de truites, carpes et anguilles, les 3/4 d'un fromage de Hollande, 80 pains blancs, 80 couques, 100 demi-bouteilles de vin, en plus encore 200 roussettes à la daube et des fromages de Hollande. Il faut ajouter à cela ce que recevait chacun des autres groupes, nous citons : les religieux Récollets, les Maîtres de métiers, les capitaines et alfriers (14) des Serments, les maîtres des ouvrages, les compagnies bourgeoises et huit ouvriers.

Les Jurés déjeunaient, eux, au lieu-dit « Grand Peine »; cette appellation viendrait du fait qu'une légende attribue ces mots à l'abbesse de Nivelles qui, chaque fois qu'Elle visitait ses sujets, aurait eu coutume de dire : « je le fais avec grand peine » et comme à toute légende il existe une flamme de vérité, il vaut mieux la conserver que de vouloir l'éteindre.

Le repas, en ce dernier lieu, n'était pas moins plantureux que celui du « Chêne » sans doute en moindre quantité vu le nombre restreint de jurés que comptait la ville; n'empêche que tous ces repas coûtaient à la municipalité et, pour ne prendre qu'une année parmi tant d'autres, en 1785 le prix s'éleva à 786 florins (15).

Enfin tout se faisait jadis solennellement et très copieusement, ce qui faisait dire, par la suite, à Dom Ursmer Berlière, l'éminent historien bénédictin, relevant à Mons, à Valenciennes et autres lieux, la coutume des agapes champêtres dans les processions hors ville : « c'est fort

peu modeste en comparaison de ce que les Nivellois se payaient pendant la procession de Sainte Gertrude; l'abondance de nourriture se justifie d'ailleurs par la multitude des marcheurs et la longueur de l'itinéraire. »

Un autre repos est mentionné à la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs (16), repos nécessité par la longueur du chemin déjà parcouru (environ 1/3 du parcours), mais il n'y est pas fait allusion à un repas à cet endroit; de nos jours on s'arrête encore non loin de la chapelle pour y chanter un cantique à la T.S. Vierge Marie (17).

Comme nous le signalions ci-dessus, le « Tour », de même que la procession dans le parcours hors ville et, dans la rentrée solennelle, n'est plus ce qu'il a été autrefois; néanmoins le Comité du « Tour », soutenu financièrement par les pouvoirs publics et les conseils de fabriques d'église de la ville, fait chaque année de sérieux efforts pour maintenir et rendre à l'antique procession ses fastes historiques, folkloriques et religieuses d'antan.

Le périple à travers champs et prairies, bien que suivant plus ou moins l'ancien itinéraire, a dû être sensiblement modifié, suite à l'urbanisation et autres travaux d'Etat, lesquels ne tiennent très souvent aucun compte des us et coutumes; tantôt le parcours est allongé, tantôt raccourci de quelques kilomètres. Toutefois, en ville, les circonstances sont telles qu'il a fallu sensiblement allonger le parcours vu l'ampleur que prennent chaque année les groupes folkloriques. Supprimés lors de la Révolution Française, les deux repas ont été rétablis aux mêmes endroits, mais ils sont fortement réduits gastronomiquement. Au « Chêne » se fait encore, aux participants, une distribution de couques, de fromage de Hollande, de café ou de bière pour ceux qui le désirent; cette collation se prend sous les arbres et dans la prairie dite du « Chêne ».

A « Grand Peine », le repas se fait dans la maison du fermier : le clergé, les enfants de chœur, les chantres et les membres du Comité du « Tour » peuvent déguster le quartier de tarte traditionnelle (18), des couques, du café et de la bière; tout le reste a disparu des tables copieusement chargées d'autrefois.

Pour accomplir ce long parcours, il convient de se munir des fameux « bâtons de Sainte Gertrude » servant à la marche parfois si pénible en cas de mauvais temps. Ces bâtons préalablement pelés et peints aux couleurs nivelloises bleu-blanc-rouge, bénis avant le départ et vendus à chaque pèlerin, méritent une mention spéciale; en effet jadis, la veille de la Saint-Michel, après l'office, on bénissait en l'église Sainte-Gertrude des bâtons peints aux couleurs de la ville que la plus jeune des chanoinesses distribuait ensuite aux autres chanoinesses, aux chanoines, au magistrat et à quelques autres personnes assistant à l'office. Quand c'était la première année des vœux de la distributrice, les bâtons étaient ornés de rubans et de cocardes (19). Cette cérémonie a cessé d'exister aujourd'hui.

La rentrée de la procession a lieu dans le courant de l'après-midi; c'est alors que se déploient les fastes de jadis reconstituées en partie depuis quelques années.

A cette rentrée solennelle participent, en costume d'apparat, et, dans la ligne du XV[e] siècle, les cavaliers de Sainte Gertrude entourant leur chef qui a revêtu pour la circonstance les oripeaux de Jean de Nivelles, ensuite les géants nivellois : Argayon-Argayonne et Lolo que précède un hérault d'armes.

Tour Sainte Gertrude : le beau char gothique transportant les reliques de la sainte patronne de Nivelles.

Viennent alors les Serments nivellois; c'étaient autrefois les corps d'élite de la force armée locale ou milices communales. Le plus ancien est celui des Arbalétriers; il remonte, dit-on, au XIV[e] siècle et fut constitué sous le vocable de la Vierge Marie (en 1393); leurs statuts, datant de 1429, font une obligation aux confrères d'assister à la procession de Sainte Gertrude sous peine d'une amende de dix livres.

Le serment des Archers fut constitué au XV[e] siècle sous le patronage de saint Sébastien. Les Canonniers, organisés en 1453, sous la protection de sainte Barbe; les Serments assuraient jadis le service d'ordre du pèlerinage au cours de son périple à travers les campagnes.

Le Grand Bailli et son escorte suivis d'un groupe de Seigneurs, à cheval et à pied; le Grand Bailli était autrefois l'un des principaux officiers du Duc de Brabant. Une lettre du 13/9/1454 prouve que sa présence n'était pas purement honorifique; il avait la haute garde de la procession et particulièrement du précieux reliquaire. A ce sujet nous possédons cette lettre adressée par le Souverain Conseil du Brabant au Grand Bailli, Jean de Longchamps dans laquelle il dit :

« Très Cher et Bien-Aimé, pour ce que nous sommes et avons été avertis que le jour de Saint Michel prochain l'on fera en la manière accoutumée la procession du corps de Madame Sainte Gertrude en notre ville de Nivelles, nous voulons et demandons expressément que au dit jour de Saint Michel, vous vous transportiez en notre dite ville, à tant et tel état que vous chevauchiez journellement pour y garder la dite procession de par nous, ainsi qu'il est accoutumé et n'y faite faute. Très Cher et Bien-Aimé, Notre Seigneur Dieu soit garde de vous. »

Sa présence est encore signalée en 1642 à la cérémonie de la veille de la fête et au déjeuner du « Chêne ».

Suivent : le Prévôt des marchands et les marchands; Nivelles comptait de nombreux marchands, par sa situation géographique et par le développement que connut le domaine abbatial. On les divise en deux groupes à savoir : les marchands libres et les marchands d'abbaye; aussi, chaque année, ces marchands désirent renouer avec un passé glorieux et prouver de la manière la plus solennelle, quoique folklorique, leur attachement à la Sainte Patronne de Nivelles.

Viennent ensuite les Doyens des Métiers, associations de groupes professionnels qui avaient à leur tête des Doyens, ayant la charge de surveiller la fabrication et le débit des produits; l'abbesse avait son mot à dire dans l'établissement

Par monts et par vaux, à travers champs et prairies, le Char de sainte Gertrude, tiré par de robustes chevaux brabançons et escorté par des centaines de pèlerins, accomplit un périple de ± 14 km avant de regagner le centre de Nivelles.

Tour Sainte Gertrude : l'Abbesse de Nivelles.

Tour Sainte Gertrude : la rentrée solennelle en ville attire, chaque année, des milliers de spectateurs.

des Métiers. Elle était, en effet, Dame de Nivelles, qu'elle gouvernait avec le Magistrat. Ces corporations furent supprimées le 6/11/1795; cependant, chaque année, Nivelles fait figurer dans son cortège historique les principaux Doyens de ces associations dissoutes.

On y voit également le « Bailli de l'Abbesse » ou plus exactement le « Mayeur » de Nivelles et les échevins, portant costumes flamboyants et, selon leurs fonctions respectives; le Mayeur de Nivelles et les échevins occupent, dans la procession en l'honneur de sainte Gertrude, une place de choix; ils précèdent immédiatement l'Abbesse et les Chanoinesses.

L'Abbesse de Nivelles portait le titre de Princesse du Saint Empire. Elle était comme nous l'avons dit : Dame de Nivelles, quasi souveraine en son domaine; quant aux chanoinesses, elles furent d'abord des moniales, suivant la règle de saint Benoît; elles furent sécularisées au IX[e] siècle, pour prendre enfin le nom de chanoinesses du chapitre noble de Sainte Gertrude de Nivelles.

Le décret de suppression du Chapitre mit fin le 14/1/1798 à onze siècles de gloire monastique en la vieille cité wallonne; c'est pour rappeler cette grandeur qu'un groupe de jeunes filles, revêtues de l'habit que portaient les chanoinesses, participe, chaque année, à la majestueuse procession.

Le dernier groupe folklorique est celui du Prévôt et des Chanoines du chapitre de la Collégiale de Nivelles; ce chapitre est plus ancien que celui des chanoinesses; on sait que sainte Gertrude fit appel à des moines ou religieux à qui elle confia le service du culte et l'administration de ses biens; ces moines, que l'on nomma d'abord frères, devinrent ensuite chanoines séculiers; ils avaient pour chef un « Prévôt », premier dignitaire après l'Abbesse.

Le dernier prévôt en fonction fut Louis Albert, baron de Dongelberg, démis le 23 septembre 1795, lors de la suppression du chapitre; outre le Prévôt, le chapitre comptait 20 chanoines; chaque année un groupe de messieurs, revêtus de l'habit antique, figure ces religieux disparus, dans le cortège de Nivelles

Toute cette partie folklorique est suivie de la partie religieuse, laquelle vient se greffer sur la précédente; cette seconde partie comprend : les musiques locales et étrangères, les emblèmes des différentes confréries, aujourd'hui quasi disparues, les mouvements de jeunesse locaux et étrangers (20), les statues des Saints vénérés à Nivelles : saint Michel, sainte Gertrude, saint Joseph, saint Roch, etc.; les reliquaires contenant les restes sacrés des membres de la famille de sainte Gertrude : le Bienheureux Pépin de Landen, sainte Itte, sainte Wilfetrude, 2[e] abbesse de Nivelles, également la châsse d'une sainte nivelloise, mieux connue sous le nom de « Sainte Marie d'Oignies » et enfin le « Char » symbolique, jadis orné de superbes panneaux représentant des scènes de la vie de sainte Gertrude, conduisant les restes sacrés de sainte Gertrude de Nivelles « no boun Sainte Djedru » comme aiment à l'appeler les Nivellois (21).

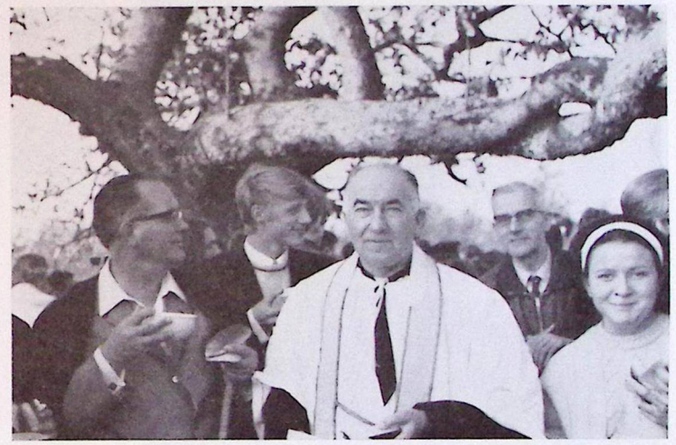
Tout cela forme un ensemble magnifique ou règne, à la fois, la piété et la joie.

Les siècles peuvent passer, les nations peuvent disparaître, des idéologies nouvelles peuvent se faire jour, les Saints sont toujours actuels; n'est-ce pas ce rappel, fût-il historique, folklorique ou religieux, par son esprit de charité, qui aujourd'hui encore conquiert les cœurs et conduit les âmes au Christ.

On nous accusera peut-être de n'avoir pas mis assez de soin à relever notre exposé par un style recherché; nous n'avons voulu qu'intéresser davantage et faire connaître la vérité.

Un vieil auteur du XVI[e] siècle (22) termine la préface d'un de ses ouvrages par cette prière naïve : « Cependant béning lecteur, tu recevras ce mien petit labeur et suppléeras aux fautes qui s'y pourroyent rencontrer et le recevant d'aussi bon cœur que je te le présente, tu me donneras courage à l'avenir de n'estre chiche de ce que j'auray plus exquis rapporté du temps et de l'occasion servant à Nivelles selon mon désir à Dieu. »

Par conséquent, si le public daigne, eu égard à l'intérêt du sujet et à celui que nous portons à la bonne ville de Nivelles et à son folklore, accueillir favorablement ce petit exposé, nous nous considérerons comme amplement satisfait.



NOTES ET REFERENCES

(1) La procession ancestrale de Nivelles a effectivement franchi les frontières du pays pour se faire connaître chez nos voisins, tant du Nord que du Sud, voire même à l'Est, pour ensuite passer au-delà des mers et des océans.

(2) D'autres disent « Jean de Flandres », n'y a-t-il pas analogie entre ces deux noms « Enghien, ville des Flandres au Moyen Age » ?

(3) Freson Jules : Le Chapitre Noble de Nivelles, chap. III p. 107 A.S.A.N. T. 3 p. 425.

(4) Tarlier et Wauters : Les Communes Belges : la Ville de Nivelles.

(5) Chapitre de Nivelles : cart. I Fo 44 Or. A.E. No 1417. A.G.R. Bruxelles.

(6) Les « Guillemins », un des nombreux couvents que comptait Nivelles au Moyen Age; il se trouvait au faubourg de Soignies, ancienne « Blanchisserie » aujourd'hui maison de M. Dechef.

(7) Lettre du Prieur des « Guillemins ».

(8) Hanon de Louvet : Contribution à l'Histoire de Nivelles.

(9) Bulle d'Honorius III du 6/10/1221. A.E. cart. I No 1417 Fo 50r. No 57. A.G.R. Bruxelles.

(10) Cart. du Chapitre de N. Fo 26r. A.E. No 1417 A.G.R. Bruxelles.

(11) Actuellement Eglise S.S. Jean et Nicolas, rue de Charleroi - Nivelles.

(12) Char construit en 1456 et assure un parcours de ± 14 Km.

(13) Rôti-salé.

(14) Chefs des Serments, corps militaires locaux.

(15) Environ 100.000 frs de nos jours.

(16) Chaussée de Bruxelles à Nivelles — ancienne chapelle démolie par un accident de la circulation mais reconstruite.

Si le « Déjeuner du Chêne » se limite aujourd'hui à une simple collation, ces quelques instants de détente n'en sont pas moins très appréciés par les participants.

(17) Le « Salve Regina » avec oraison à la T.S. Vierge Marie.

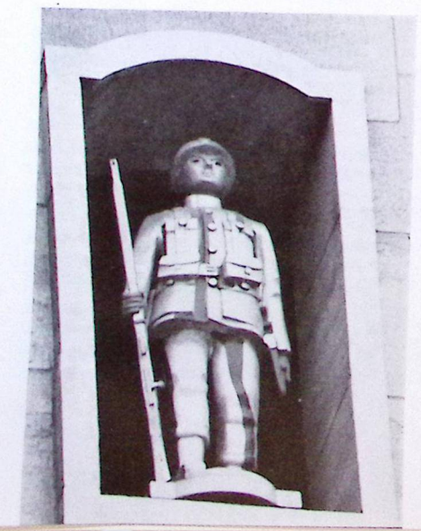
(18) La tradition veut qu'il y soit dégusté de la pâtisserie de « frangipane » avec d'autres friandises.

(19) Cf. : Calendrier Belge de Reinsberg.

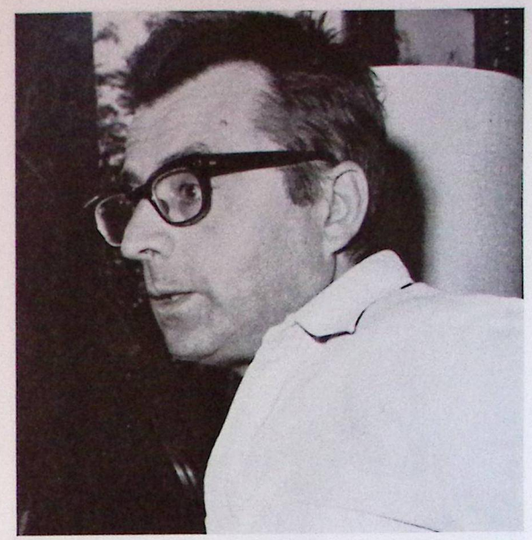
(20) Depuis 20 ans environ assiste à la procession et au « Tour » un groupe de paroissiens de Wattenscheid-Wesph. D.D.R., localité ayant sainte Gertrude de Nivelles pour « Patronne ».

(21) JH. Gauze : Le « Tour » Sainte Gertrude à Nivelles. Procession Folklorique et Religieuse. Imp. L. Havaux-Nivelles.

(22) Villamont : « Voyage au Levant ».



HENRI LENAERTS

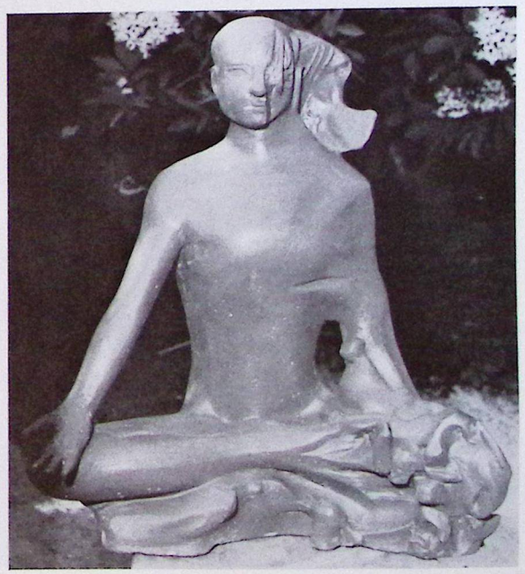


par Jacqueline BERGHMANS

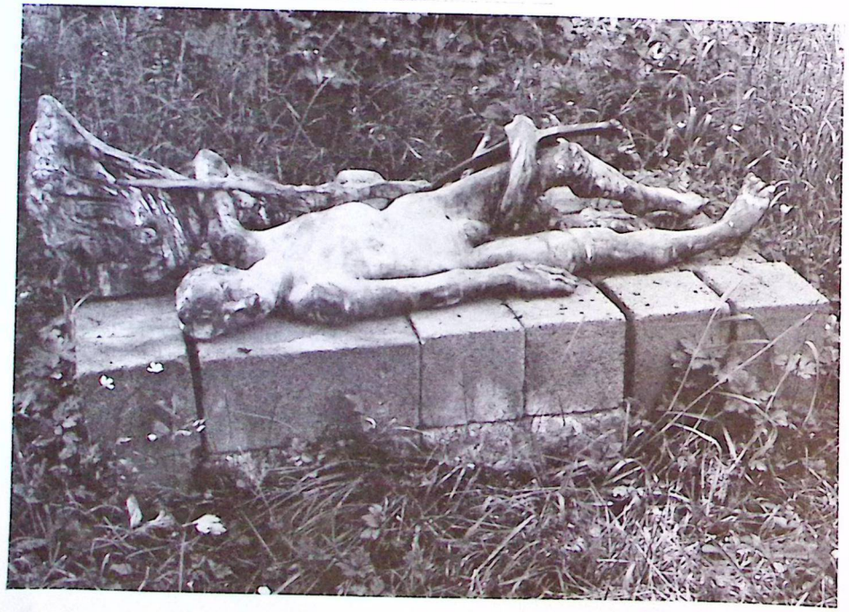
LORSQUE le Bourgeois de Bruxelles, superbement juché au sommet de l'horloge monumentale du Mont-des-Arts, frappe trois fois la cloche de bronze, Jacques Van Artevelde surgit de sa niche de béton. A huit heures apparaît le Combattant de 1790 et, à onze heures, s'avance le Soldat de 1914-1918. La foule des curieux qui ne manque jamais de suivre le manège des figurines, plus avide de pittoresque que de rigueur artistique, ne sait pas, ou sait rarement, à quels artistes elle doit ce petit ballet minutieux. C'est d'ailleurs le destin de bien des monuments, sculptures, statues, que croisent sans plus les voir les passants quotidiens, trop habitués à ces formes et à ces visages familiers pour encore s'inquiéter de leur origine et de leur signification.

Henri Lenaerts, père de nos trois petits personnages, le sait bien, lui à qui l'Etat achète des sculptures de grandes dimensions pour les placer en des en-

Ci-contre, de haut en bas, trois figurines de Lenaerts au Mont-des-Arts de Bruxelles : Jacques Van Artevelde, Le Combattant de 1790, Le Soldat de 1914-1918.



Ci-contre, « Méditation yogique » révèle l'influence de la pensée indienne dans l'œuvre d'Henri Lenaerts et exprime la profonde dualité de l'être humain.



droits publics. « Fécondité », à Meise, « Rythme vital », à Ostende, « Soleil et Vent », à Turnhout, « Silhouette champêtre », au Musée d'Art Moderne, « Solitude », à l'Université de Liège, sont probablement les silhouettes amies de milliers de regards. Mais combien d'entre eux cherchent la signature ?

Henri Hubert Lenaerts, né à Bruxelles en 1923, élève de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles et de l'Ecole de Dessin et des Arts Décoratifs de Molenbeek, a voulu, initialement, sculpter « dans la ligne » de celui à qui il vouait respect et admiration, Rik Wouters; mais bien vite lui apparut la nécessité d'aller au-delà des exercices de style. « Ne pas refaire le passé, mais le continuer et faire un pas en avant. »

Lenaerts, qui avait participé à de multi-

Ci-contre, en haut, «Soleil et Vent», dont une copie orne les jardins publics d'Ostende; en bas, une expressive « Chute d'Icare ».

ples expositions, voyagé à travers toute l'Europe, l'Egypte, le Soudan, la Tripolitaine, la Tunisie, le Maroc, la Turquie, l'Iran, l'Inde et le Népal, obtient, en 1964, une bourse de l'Unesco pour l'étude de la pensée indienne. Il redécouvre à cette occasion toute l'Inde, dans un contexte psychique et philosophique qui va désormais marquer sa vie et son art. L'étude approfondie de la pensée indienne, du rituel védique, l'obtention d'un Doctorat à l'Université de Bénarès, lui prennent de longues années de travail puisqu'il ne reviendra en Belgique qu'en 1972. Passionné par cette civilisation empreinte de sagesse et de patience, il s'efforce de la comprendre, en même temps qu'il fait connaître là-bas l'Occident et les produits de sa culture. L'empreinte de la philosophie indienne

Ci-contre, en haut, « Le Cri », bois torturé, anxieux, tendu.
En bas, « Ontstaan », figurant au Middelheim, entièrement doré à la feuille.

Les dessins à la plume d'Henri Lenaerts contiennent toute la mythologie de l'Inde, exprimant les parallélismes réciproques entre l'homme et le cosmos, l'activité des éléments de la nature, comme l'air en mouvement, le vent et le feu.
Des créations significatives où l'artiste projette à l'extérieur de lui-même ce qu'il connaît des êtres et des choses.

devenait, à son tour, évidente dans l'œuvre de Henri Lenaerts. La méditation yogique lui inspire plusieurs sculptures, tandis que ses dessins sont les interprétations graphiques de la mythologie et de la philosophie indiennes. On y retrouve sa perception d'un monde parallèle dont les données échappent au profane. « Je n'ai pas inventé la pensée indienne, mais je la restitue dans un langage inventé », dit Lenaerts. Un langage que, cette fois, nous pouvons approcher.
Henri Lenaerts n'est cependant pas que cet artiste dont les limites des présentes colonnes obligent à tracer un portrait incomplet, bref et évasif. C'est un aventurier. Non pas de la race de ceux qui poursuivent l'exploit insolite ou le geste héroïque. Son aventure à lui est tout humaine. Elle est discrète et intérieure, permanente et soutenue. Sa redécouverte du monde ne remet que l'être humain en question, à commencer par lui-même. De cet homme chaleureux, encore qu'insaisissable, se dégage un certain mystère. Comment réussit-il, revenant d'un autre monde, à retrouver sa place parmi nous ? Peut-être, d'ailleurs, la trouve-t-il difficilement. Les dimensions de notre pensée, plus que celles de nos villes, ne sont-elles pas devenues, pour lui, trop étroites ?
Une nouvelle aventure commence en tout cas pour lui en septembre : l'exposition de ses dessins en la salle des Métiers d'art du Brabant. Le public va-t-il comprendre, va-t-il pénétrer cet univers complexe qui lui est si familier, à lui, et qui nous déconcerte ? Ses dessins lui paraissent évidents, leur signification lui semble claire. Les Occidentaux à part entière que nous sommes restés vont-ils être sensibles à l'étrange poésie de la mythologie indienne traduite par la plume d'Henri Lenaerts ? Sans doute attend-il beaucoup de cette confrontation, qui lui dira à quel monde il appartient.
Henri Lenaerts ne se complaît cependant pas dans ses propres problèmes : ceux des autres retiennent également son attention et sa sollicitude. C'est ainsi qu'il vient d'ouvrir, dans le nord de l'Espagne, un « ashram » qu'il veut être une maison d'accueil pour ceux qui désirent se retrouver en paix avec eux-mêmes. Cette grande maison qu'il a cherchée longtemps, avec l'obstination de celui qui sait que son rêve existe, se dresse, isolée, sur une colline, entre un ciel immensément bleu et une terre aride, loin du bruit et de l'agitation. Elle garde, pour celui qui a besoin de reprendre contact avec les valeurs les plus authentiques, ses portes grandes ouvertes. Elle est encore une aventure de Henri Lenaerts.

A GENVAL
par 3 à 4 Beaufort

par Jean DEMULLANDER

Si l'on nous avait dit qu'à l'issue d'une randonnée en forêt de Soignes, il nous serait possible d'assister à de vraies régates nous aurions eu peine à y croire.

Pourtant il nous a suffi pour cela de sortir de la forêt à hauteur de Groenendaal et de mettre le cap sur Genval par la jolie et roulante 430.

C'est en effet au lac de Genval qu'ont lieu, chaque week-end de mars à novembre, des manifestations nautiques organisées par le GENVAL YACHT CLUB, jeune et dynamique association de fervents de la voile. Un club jeune parce que fondé en 1973, dynamique parce que dirigé par un groupe de nautoniers chevronnés.

Placé sous la houlette d'un président qui allie la passion de barreur aux qualités d'administrateur averti, le club bénéficie en outre de la compétence d'un commodore rompu aux problèmes techniques que pose le fonctionnement d'une flotille de voiliers de types divers et dont le nombre ne cesse de croître.

Ce n'est certes pas une mince affaire que d'ordonner un parc d'une telle envergure, d'harmoniser la navigation individuelle des membres, tout en veillant au déroulement de régates amicales.

Spectacle plein de charme que l'évolution de frêles embarcations aux voiles multicolores traçant sur un plan d'eau ridé sous la brise des gracieuses figures qui parfois évoquent des chorégraphies telles le « Quadrille des Lanciers » ou encore celles de ballets équestres célèbres, sous la direction toujours vigilante du commodore-régisseur, sifflet aux lèvres. Signalons à ce propos que l'orchestration de telles activités nautiques est d'autant plus remarquable que les dix-huit hectares dont s'enorgueillit le lac de Genval sont bien minimes par rapport aux espaces immenses et aérés que l'on trouve un peu partout dans le pays avec des superficies allant de 50 à 125 hectares. De plus il convient de souligner que la superficie disponible à Genval est encore sensiblement grignotée par la présence de pêcheurs à la ligne auxquels le voilier doit céder un espace balisé de 30 mètres à partir des berges. D'autre part un bon tiers de l'espace restant n'a jamais été utilisable pour cause d'insuffisance de profondeur. Fort heureusement ce dernier obstacle vient d'être levé grâce aux gigantesques travaux de dévasage entrepris par Schweppes, propriétaire du lac, et qui porteront la profondeur minimum à 1,50 m.

Ceci est d'ailleurs fort réjouissant pour le Genval Yacht Club qui, par suite d'un spectaculaire regain de la voile à Genval, a vu son effectif accru en un temps record.

Toute cette activité sportive alliée au tourisme dans le Brabant nous invite à nous pencher davantage sur la pratique de la voile qui s'avère être un des sports les plus anciens puisque les Phéniciens déjà se signalaient comme un peuple de navigateurs. D'ailleurs les tentatives de l'homme à se servir de l'eau pour ses déplacements remontent aux temps les plus reculés et le premier engin pour domestiquer cet élément naturel fut le tronc d'arbre creusé dont se servent encore de nos jours certaines peuplades.

Après avoir découvert le moyen de tenir l'eau, l'homme de l'antiquité chercha

Yachting à Genval : au mouillage devant le Club House.

comment se mouvoir et comprit rapidement que le vent, autre élément naturel, poussant sur une surface, constituait une force de propulsion.

Cette découverte conduisit à la domestication des vents et la navigation à la voile était inventée.

Elle se maintint jusqu'au XVII[e] siècle, époque où la vapeur fit son apparition. Si la voile dut céder le pas à la machine à vapeur pour des raisons économiques, elle réussit néanmoins à se maintenir jusqu'à nos jours en se convertissant à la plaisance.

Mis à part le tourisme fluvial, les possibilités nautiques en Belgique paraissent à première vue plus modestes, comparées à la France et à la Hollande. Pourtant le nombre toujours croissant de lacs belges accessibles aux sports nautiques a fait progresser la voile au point qu'elle est parvenue à prendre le pas sur le bateau à moteur.

Dans chaque province des clubs se sont formés et des écoles de voile ont vu le jour. Le succès des lacs intérieurs provient pour une bonne part du fait que beaucoup hésitent à parcourir chaque week-end un aller et retour de 2 à 300 km pour rallier la côte belge par des routes de plus en plus encombrées.

C'est là un atout pour Genval qui n'est qu'à 17 km de la capitale et la 430, qui y conduit, est excellente et pittoresque à souhait.

De plus la renommée de ce site enchanteur n'est plus à faire. Niché dans un cadre de verdure aux riches frondaisons, le lac est entouré de nombreux restaurants, villas et guinguettes ainsi que de splendides gazons anglais et de parterres de fleurs rigoureusement entretenus par une équipe de jardiniers.

Un chemin piétonnier longera bientôt les 3 km de berges sur lesquels on trouvera tous les 20 mètres un banc public aux formes accueillantes. Confortablement assis, le visiteur pourra ainsi jouir

Quelques embarcations, voilures gonflées de brise, creusent leurs sillons dans l'eau ridée...

du spectacle de choix offert par les voiliers rivalisant de grâce avec une faune de cygnes altiers et d'amusants colsverts entourés de grouillantes colonies de canetons et sarcelles.
Nous avons rendu visite à ce centre sportif dont les installations occupent une importante portion de la berge nord.
Le parc aux bateaux s'étend sur une large pelouse clôturée et plantée de vénérables chênes, hêtres, érables et pins à l'ombre desquels sont alignés quelque soixante coques en polyester dont les mâts, dépouillés de leurs voilures montent droit vers les cimes des arbres où ils semblent bavarder entre eux par cliquetis ininterrompus.
On peut y admirer, pêle-mêle des Vauriens, des 420, 445, 470, des Zefs, des Moths, des 380, des Catamarans, etc., ainsi que des petits « OPTIMIST » destinés à l'écolage des navigateurs en herbe, qui parfois ont moins de 9 ans.
En vertu de quoi il se confirme que la valeur ne se mesure pas toujours au nombre d'années.
Tôt le matin le pavillon est hissé et les couleurs du G.Y.C. — jaune et bleu — claquent fièrement au vent.
Un large plan incliné découpé dans la berge descend vers le lac tel une double porte bâillante, avalant les bateaux, souvent à une cadence accélérée.
Au large quelques embarcations, voilures gonflées de brise, creusent leur sillon dans l'eau ridée, à la poursuite de leur ombre, tandis que d'autres, au mouillage, reçoivent leur gréement de voiles, poulies, drisses, quille, bôme, etc., sans jamais oublier la girouette obligatoire aux couleurs du club.
Il règne parmi ces équipages affairés une activité méthodique pleine d'entrain et d'entraide. Nos pas nous conduisent enfin vers un coquet pavillon en sapin

...pour former des ballets nautiques merveilleusement orchestrés.

rouge verni, aux lignes sobres, éclairé de larges fenêtres.

C'est le CLUB HOUSE devant lequel se développe une terrasse agréablement fleurie, plantée de tables, parasols et fauteuils de jardin, assurant le relax des équipages entre deux courses.
A l'intérieur une vaste salle de réunion avec son petit bar sympathique, flanqué d'un secrétariat servant aux inévitables paperasseries administratives.
C'est ici que Monsieur Stas, président du club, entouré des membres du Comité et assisté de Monsieur Hou, respon-

sable technique, assumant la charge de Commodore, s'offrent fort aimablement pour « tout dévoiler sur la voile à Genval ».

D'abord quelques précisions techniques concernant le plan d'eau :

« Fut créé au début du siècle en 1904;
Sa plus grande longueur 1.200 m;
Largeur 220 m, profondeur 1,50 m;
Orientation Est-Ouest;
L'ère de mouillage pourrait s'étendre sur 200 mètres. »

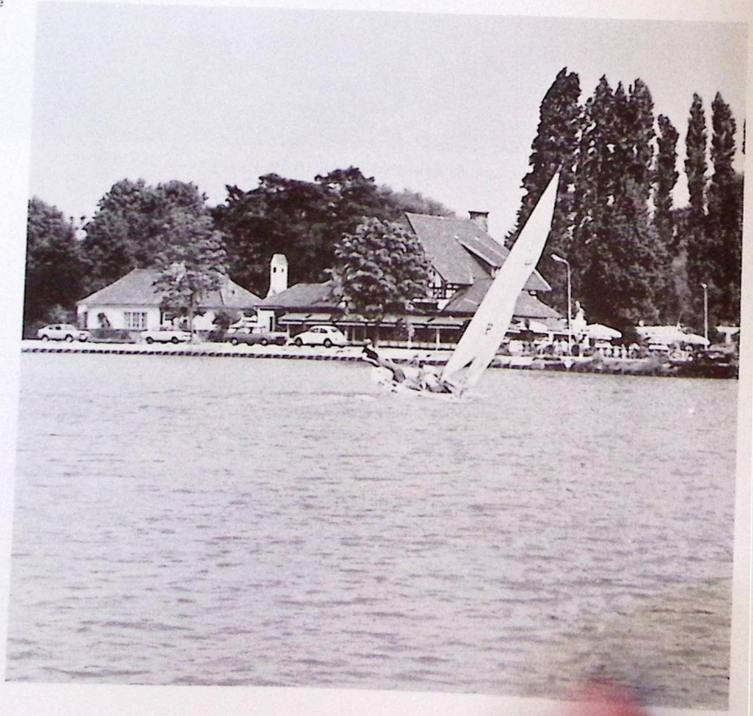
Ce ne fut qu'en 1962 que les premiers voiliers firent leur apparition à Genval. Pendant une dizaine d'années ces rares pionniers évoluèrent individuellement et sans grand éclat. A cette époque, le yachting à voile, peu connu du grand public, était souvent confondu avec le yachting en cabinier de luxe et tenu pour un sport snob. Il est vrai que la voile était jadis l'apanage d'une classe aisée.

Cependant, à l'instar du tennis ainsi que de l'équitation, elle a été mise à la portée des couches de la société moins favorisées depuis que ces sports se pratiquent dans les clubs de vacances et centres de l'Adeps.

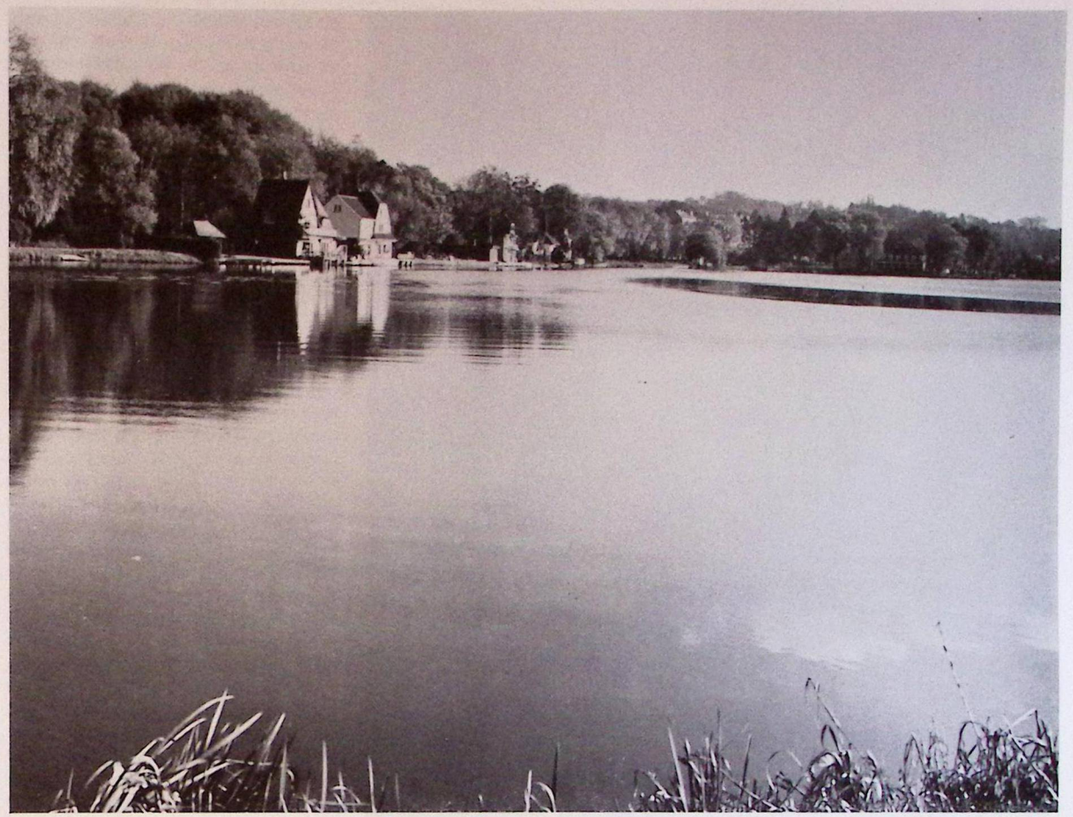
Le château Schweppes où est exploitée une source d'eau minérale très réputée.

partie du club, quelque deux cents membres forment actuellement les équipages d'une soixantaine de voiliers.
Le membre effectif possède son propre bateau tandis que le membre adhérent peut faire partie d'un équipage, ce qui lui permet de participer à part entière aux joies de la navigation.
Le club ne se limite d'ailleurs pas aux seules activités sportives. Il assure l'écolage des débutants, se livre à des études, procède à des réglages et essais; de plus, il organise des séances de projection de dias et tient des conférences.
Les membres paient un droit d'entrée modique et une cotisation relativement modérée. Il y a lieu de souligner la solidarité et les liens de camaraderie régnant au sein du club. Plusieurs mem-

La voile : un sport de grand air, non violent, non bruyant, non polluant.



De plus, sans affirmer que le bateau soit un engin bon marché, remarquons qu'il ne consomme rien et qu'une fois la dépense d'acquisition consentie, la valeur commerciale d'un dériveur moderne ne se déprécie que de 1,5 % par an.
Aussi la voile, sport NON VIOLENT, SANS BRUIT ET NE POLLUANT PAS l'ATMOSPHERE, faisant toujours de plus en plus d'adeptes, un club se forma, en 1973, sous le nom de Genval Yacht Club. Il prit le sigle G.Y.C. qui se détache fièrement en lettres bleues sur le maillot jaune de ses membres. Peu de temps après, le jeune club prit possession de ses propres installations sur l'autre rive et ce fut le début d'une nouvelle ère de prospérité.
Comme il ne faut pas nécessairement être propriétaire d'un bateau pour faire



Le lac de Genval : un splendide plan d'eau dans un environnement de rêve.

bres appartiennent d'ailleurs à diverses nationalités et font partie des Communautés Européennes installées en Belgique.
Régulièrement des concours ont lieu entre membres et le G.Y.C. est le seul club organisant des régates de nuit. Ces nocturnes connaissent toujours un grand succès. Parfois des noctambules attardés et sortant des restaurants riverains s'étonnent de voir danser des feux follets dans la nuit. Ce sont des formations de voiliers se signalant entre eux par des fanaux accrochés au sommet des mâts.
Il convient encore de mentionner que si on peut débuter dans la voile à moins de neuf ans il n'y existe pratiquement pas de limite d'âge; seule une bonne condition physique est requise. Une section féminine est également présente et fort active. C'est elle d'ailleurs qui disputera le challenge de la nuit de la Saint-Sylvestre.
Le lac de Genval, qui lie si intimement le sport au tourisme, passe en général pour une eau calme et sans difficultés apparentes pour la navigation. Aussi l'aborde-t-on toujours sans méfiance pour apprendre, parfois à ses dépens, que, sous les apparences de « père tranquille », il y a pourtant trois courants différents et deux vents dominants, parfaitement capables de réserver des surprises aux débutants trop confiants. D'ailleurs il est de notoriété que les « vieux loups » du Genval Yacht Club trouvent toujours délectable de voir d'authentiques champions « dessaler », c'est-à-dire prendre un bain forcé, lors de leur première navigation dans la vallée de la douce Geneviève de Brabant.
C'est pourquoi, au moment de prendre congé, nous adressons à nos hôtes du jour un très sincère :
« G.Y.C. FLUCTUAT, NEC MERGITUR ».

Le Château Isque à Overijse

par H.F. et Carla PHILIPS

LA commune d'Overijse, perle de la région viticole, est bien connue de tous les touristes, automobilistes, motocyclistes et cyclistes qui abordent avec prudence la double boucle qu'y décrit la N. 4 Bruxelles-Wavre-Namur, autour de la magnifique église gothique Saint-Martin.

Ils ont tous remarqué au fond du val de l'Yse, la longue et élégante façade d'un beau château, tournée vers le Sud-Ouest; elle se présente bien dégagée à l'admiration des personnes qui arrivent de la direction de Wavre. La route nationale longe le mur du parc. D'ailleurs, pour établir cette route, il a fallu empiéter et sur la propriété et sur le château lui-même. Les anciennes descriptions mentionnent que le manoir possédait une aile droite faisant taille sur la façade actuelle et délimitant la cour d'honneur. Le plan de 1719 dont la reproduction illustre cet article le confirme également.

En 1768, lorsque la ville de Bruxelles fit continuer la route au-delà de Notre-Dame-au-Bois et jusqu'à Wavre, il fallut pour traverser Overijse démolir cette aile gênante. Les documents d'archives apprennent d'ailleurs que le propriétaire du château à cette époque, le prince Philippe-Joseph de Salm-Salm, conclut avec la ville de Bruxelles une convention par laquelle il cédait moyennant quelque compensation l'assiette de la nouvelle route. Dans le mur du parc en bordure de la route l'on peut admirer la très belle fontaine « De Kelle » dont l'origine remonte au XIII[e] siècle et qui est ornée d'une large dalle qui porte les armes de trois familles différentes. Alphonse Wauters écrivait vers 1850 que cette fontaine a été reconstruite à la fin du XVIII[e] siècle à l'emplacement d'une autre qui existait à la fin du XIII[e] siècle. La reconstruction signalée par l'historien des environs de Bruxelles aurait coïncidé avec la construction de la route.

Overijse : cette partie ancienne du château « Isque » a bénéficié d'une mesure de classement prise en date du 23 juin 1947.

LE CHATEAU « ISQUE »

Le château d'Overijse se compose d'une longue construction à un seul étage; le rez-de-chaussée est surélevé au point que des portes et fenêtres peuvent éclairer le sous-sol.

Un escalier évasé par le bas et muni d'une belle rampe en pierre donne accès à une petite terrasse sur laquelle s'ouvre la porte d'entrée du château.

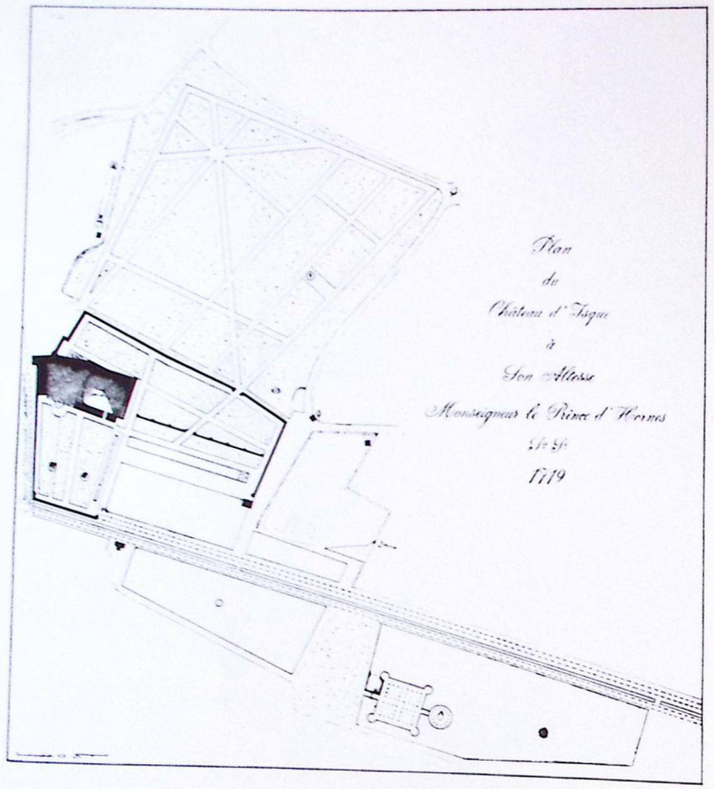
Sous ce perron, un escalier permet de se rendre dans le sous-sol. A droite de la porte-fenêtre du perron se trouvent cinq fenêtres; à gauche, il y en a huit. A l'étage, une fenêtre identique correspond à chaque croisée au rez-de-chaussée. La façade dessine un angle très obtus dont le sommet se trouve entre la quatrième et la cinquième fenêtre en comptant à partir de la tour. A l'extrémité gauche de la façade se trouve une tour octogonale en partie engagée dans la façade. Elle est ornée de chaînes d'angles et de cordons de pierre blanche. Aucune fenêtre ne s'ouvre dans la tour et sa hauteur dépasse notablement le mur de façade. Des lucarnes sont percées dans son dernier étage. La tour est ornée d'une pierre armoriée aux armes des de Hornes. Cette pierre se trouvait au-dessus de la dalle armoriée de la fontaine de Kelle dont mention plus haut. Elle fut placée dans la tour en 1922. La toiture porte cinq lucarnes à fronton triangulaire. Sur le faîte, entre les cheminées, le clocheton où se trouvait la cloche du manoir qui a disparu au début de la guerre 1940-45. Au-delà de la tour se trouve une construction de même hauteur que le bâtiment dont l'étage est percé de fenêtres à meneaux alternant avec des lucarnes étroites et hautes. Deux contreforts à glacis soutiennent la façade. Entre ces contreforts se trouvent au rez-de-chaussée deux fenêtres rectangulaires à encadrements et meneaux de pierre blanche. Une porte basse et un petit portail s'ouvrent dans la façade. A hauteur de corniche et au milieu des contreforts un minuscule pignon à gradins surmonte une porte en plein cintre. Cette partie du château abritait auparavant l'écurie et les greniers à fourrages. Par l'harmonie de sa façade, elle s'incorpore magnifiquement à l'ensemble.

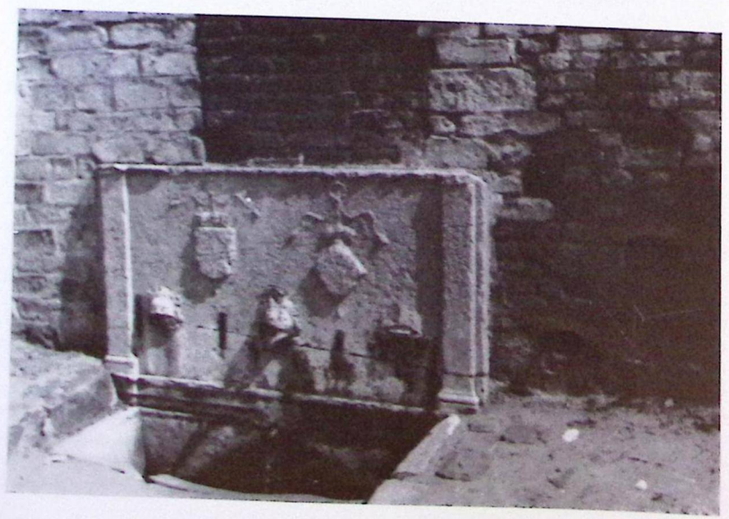
Façade antérieure du château « Isque » avec tour du XVIe siècle garnie de cordons et chaînes d'angles en pierre blanche.

Les façades latérales sont sobres, celle de droite du côté de la grand'route ne comporte aucune fenêtre ce qui confirme l'hypothèse qu'une aile a été démolie ici et qu'un simple mur, ne cadrant d'ailleurs pas avec l'ensemble, a bouché la brèche ouverte par cette démolition.

En retrait et en prolongement existe une aile, en briques, à contreforts. La façade arrière est très belle; cette aile est vraisemblablement construite sur l'emplacement et même au-delà d'un ancien fossé des fortifications. La cour basse doit être le reste visible d'un ancien fossé qui présentait un mur de contrescarpe particulièrement élevé qui existe d'ailleurs encore et dans lequel on a ménagé un escalier. Cette façade postérieure est l'un des attraits les plus caractéristiques de l'ensemble architectural.

La disposition intérieure du château est conforme aux usages du XVII[e] siècle, époque dont il date, sauf la tour qui semble remonter au XVI[e] siècle ainsi que les anciennes écuries, c'est-à-dire l'ensemble à gauche de la tour. La porte-fenêtre donne, en haut du perron, accès à une vaste antichambre, rehaussée d'une superbe cheminée. On accédait aux diverses pièces, soit en passant de l'une à l'autre, soit par un corridor qui court le long de la façade postérieure. Il n'y a qu'une seule pièce en profondeur sur toute la longueur du château; la disposition de l'étage est identique, tandis que les combles forment un ensemble impressionnant d'une seule pièce coupée seulement par les importantes che-





minées. La boiserie, les poutres et toute la construction en chêne massif, qui constitue la base de la toiture, forment un ensemble merveilleux.

LES SEIGNEURS D'ISQUE

Le territoire d'Overijse constituait au XII[e] siècle une seigneurie, d'un caractère spécial, appelée « BEIRIE ».
Le seigneur, le « Ber » tenait Overijse en fief du duché de Brabant. Overijse était la résidence préférée des Ducs. Cette qualification de « Ber » était réservée à un nombre fort restreint de seigneurs; il n'y avait qu'un « Ber » en Brabant, celui d'Overijse, quatre en Flandre, un dans l'Artois. Les Bers étaient de hauts conseillers du Souverain. A la suite de la mort du duc Othon, Yssche échut aux Comtes de Louvain; plusieurs actes furent datés d'Yssche en 1111, 1134 et 1141.
Plus tard, le château fut occupé par les seigneurs de Witthem. Une charte du Duc Jean de Brabant du 31 juillet 125[illegible] donne en fief au Chevalier Arnoud d'Yssche, les droits sur la volaille dans les différents endroits de la localité et la faculté de prendre du bois dans la forêt de Soignes pour réparer les maisons ou en construire de nouvelles.
Un diplôme donné à Tervuren par Jean III, le 4 décembre 1345, cède au fils naturel de ce dernier, Jean de Cooselaer, seigneur de Witthem, le droit de percevoir à Yssche les amendes sur la bière, sur les biens ainsi que les amendes de police.
A la mort de Jean de Witthem la seigneurie échut à Messire Frédéric de Witthem, par lettres patentes de Maximilien et de Marie, Archiducs d'Autriche, le 25 octobre 1483. La dernière héritière Marie d'Oisy, épouse de Louis d'Enghien, vendit la seigneurie à Henri de Witthem, le puissant seigneur de Beersel. Les lettres patentes signifiant la mise en possession furent données par Philippe, Archiduc d'Autriche, le 25 septembre 1494.

Ci-dessus : Plan du château « Isque » dressé en 1719 pour le compte du propriétaire : Maximilien-Emmanuel, Prince de Hornes.

Ci-contre : adossée au mur de clôture (côté route) du parc, la ravissante fontaine « De Kelle » dont l'origine remonte au XIIIe siècle.

La seigneurie passa ensuite aux successeurs de Henri de Witthem, entre autres, son fils Philippe, puis fut engagée, le 8 février 1558, par Philippe II à Sire Georges de Witthem et de Beersel avec la haute, moyenne et basse Justice, ainsi que les droits du domaine, moyennant versement d'une somme de 13.193 livres. Puis, elle échut, le 30 octobre 1567, à Antoine de Witthem (fils de Georges de Witthem et de Jeanne de Jauche de Mastaing).

La maison des Witthem d'Yssche eut comme dernière héritière Honorine qui épousa le comte Gérard de Hornes et fit donc passer, en 1578, la seigneurie et le château d'Overijse dans l'illustre maison de Hornes.

Quatre descendants de Gérard de Hornes et de Baucignies et de Honorine de Witthem se succédèrent en tant que seigneurs d'Yssche pendant les XVII[e] et XVIII[e] siècles.

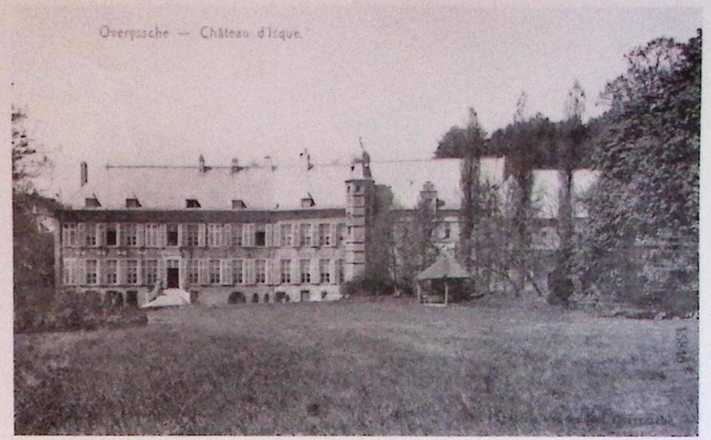
Ils sont tous inhumés dans la crypte de l'église Saint-Martin d'Overijse avec leurs épouses et ceux de leurs enfants qui moururent jeunes. Toutes les épitaphes sont intactes et ont été soigneusement relevées en 1883 et en 1947. Il est utile de consulter le lignage de Hornes-Baucignies publié en annexe à cette étude.

Les archives donnent de nombreuses précisions quant aux dates et aux conditions des successions de la famille princière de Hornes.

Le 1[er] août 1626, la seigneurie fut engagée à Ambroise de Hornes (fils aîné de Gérard de Hornes) pour le prix de 13.400 florins. Elle fut à nouveau engagée par lettres patentes de Charles, Roi de Castille, du 17 juillet 1668, pour la somme de 34.120 livres à Messire Eugène-Maximilien Comte de Hornes et de Baucignies avec tous les biens, cens, rentes, droits, actions et revenus du domaine.

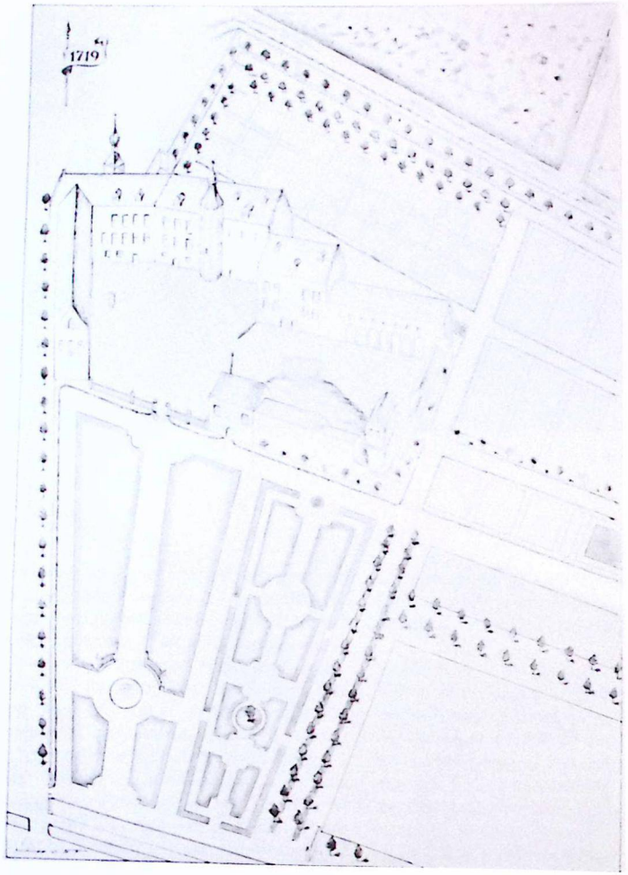
Le 19 octobre 1677, le roi Charles II d'Espagne accorda le titre de **Prince** à Messire Eugène-Maximilien de Hornes et érigea les terres et la seigneurie d'Yssche en principauté. Le libellé complet des lettres et tous les droits consécutifs à l'anoblissement figurent dans le Relevé de la Cour Féodale du Brabant (Registre 18 - Folio 371).

La seigneurie d'Evere, qui passa à Marie-Marguerite de Bailleul, épouse de



Le château « Isque » tel qu'il apparaissait en 1910.

Ambroise de Hornes et belle-sœur de Philippe-François de Croy, fut comprise dans la seigneurie d'Yssche jusqu'en 1792.
Maximilien-Emmanuel de Hornes décéda, en 1763, laissant 2 filles; l'une d'elles Marie-Thérèse de Hornes apporta Overijse en dot au Prince Philippe-Joseph de Salm-Kijrbourg; la seigneurie fut définitivement accordée, en 1768, moyennant un nouveau paiement de 10.280 florins. Le fils et héritier de ce seigneur, le Prince Frédéric-Jean Othon, colonel au service de la France sous Louis XVI, fut, en raison de son titre, arrêté sous la terreur et guillotiné, le 25 juin 1794, à l'âge de 49 ans.
Le domaine et le château d'Overijse furent confisqués comme biens nationaux par la République Française. On sait que, sous l'Empire, l'Empereur Napoléon I[er] affecta à chaque sénateur une résidence princière dans sa circonscription. Le château d'Overijse fut attribué à la Sénatorerie de Bruxelles. Le premier sénateur de cette circonscription fut Joseph Bonaparte, le futur Roi de Naples et d'Espagne. Le frère aîné de l'Empereur, qui signa les traités de Lunéville (1801) et d'Amiens (1802), Grand Electeur en 1804, résida à Overijse et y organisa maintes réceptions en attendant son élévation au Trône de Naples, en 1806. Sous le régime hollandais en 1814, les héritiers des Princes de Salm-Salm récupérèrent le domaine, cependant le Prince Frédéric-Jean-Othon, que nous avons évoqué plus haut, laissa des dettes après sa mort brutale.
Ses créanciers obtinrent, en 1817, la vente des biens de la famille. Vente qui eut lieu par adjudications des 11 août et 1[er] septembre 1817. Les archives de la ville de Bruxelles nous apprennent que le château, les dépendances, le grand étang, le tout formant un seul enclos entouré de murs de trois côtés et du quatrième par la rivière Yse, d'une contenance de 3 hectares, 94 ares, 20 centiares.
En 1826, le domaine comprenant, outre le château avec les dépendances, le parc de onze hectares et les étangs ainsi qu'environ cent hectares de terres et bois furent acquis par Maurice de Le Hoye, alors juge au Tribunal de Nivelles.
La description des biens, mis en vente à cette époque, est conservée, ainsi d'ailleurs que la brochure explicative de 1817.
L'ensemble des biens conservés par cette vente extraordinaire comprenait outre le château, différentes fermes, deux moulins, des bois, des terres d'une contenance de 761 hectares, 62 ares, 49 centiares.
Après le décès du petit-fils de Maurice de Le Hoye, Louis de Le Hoye, le châ-



Comme le prouve cette carte figurative de 1719, le château « Isque » possédait alors une aile droite qui délimitait la cour d'honneur.

teau fut acquis, en 1937, par son beau-fils, Maître Louis Braffort, Bâtonnier de Bruxelles. Le château demeura meublé mais fut rarement occupé par son nouveau propriétaire.

Vint alors la période de l'immédiat avant-guerre, la mobilisation de 1939 qui signifia pour le vieux château le début d'une époque de déprédations et d'abandon occasionnés par les occupations militaires successives. Par ordre chronologique, en septembre 1939 l'Etat-Major de la 18e Division d'Infanterie; par la suite, durant le rude hiver 1939-1940, le 1er Régiment de Chasseurs à Cheval stationna tout son matériel motorisé dans le parc et aux alentours du château. Ce régiment reçut, le 26 février 1940, la visite de la Reine Elisabeth. A cette occasion, des fastes militaires, une messe en plein air et une remise de décorations se déroulèrent dans le parc du château. Au cours des journées tragiques de mai 1940, les troupes britanniques occupèrent le domaine. C'était un régiment de la Royal Artillery : le 156th de Burnley.

Puis survint la longue occupation allemande qui épargna le château au point de vue réquisitions. Mais, faute de travaux d'entretien, le vénérable bâtiment commença à se délabrer. La toiture en mauvais état laissa l'eau s'infiltrer de toutes parts; les vitres brisées, le manque de chauffage contribuèrent à donner au château un aspect d'abandon. C'est également durant cette triste période que les beaux arbres du parc disparurent l'un après l'autre. Vint la libération, à nouveau des troupes britanniques occupèrent le domaine. Le groupe 1192 B.L.A. y cantonna cette fois et des chars de soixante tonnes furent stationnés dans ce qui fut jadis un beau parc.

Par arrêté du Régent du 23 juin 1947 et en raison de sa valeur historique et artistique, une partie du château fut classée en tant que monument historique. Enfin, au cours de l'été 1948, après de longs pourparlers, l'Etat fit l'acquisition du château « Isque » et, dès le 1er septembre 1949, une Ecole Moyenne de l'Etat y fut établie.

Le bâtiment fut entièrement restauré, repeint et, au printemps de 1953, une nouvelle toiture en ardoises fut placée. Une ère nouvelle avait commencé pour le vénérable manoir dont l'histoire est intimement liée à celle du Brabant, de la Belgique et même de l'Europe.

BIBLIOGRAPHIE

1) Inventaire des archives d'OVERIJSE. Greffes des tribunaux de l'arrondissement de Bruxelles. - Nos 10034 à 10716.
2) A. WAUTERS - Histoire des Environs de Bruxelles. Vol. 3. 1855.
3) S. PIERRON - Histoire de la Forêt de Soignes. 1905.
4) A. COSYN - Le Brabant Inconnu : éditions T.C.B. 1911.
5) BOLSÉE - La grande enquête de 1389 en Brabant. (1929).
6) O. PETITJEAN - Bulletin du T.C.B. no 5. 01-03-1930 et no 23. 01-12-1932.
7) Documentation de l'auteur.
8) Guy VANDE PUTTE - Vente des biens de la Principauté d'Isque Wavriensia no 3 - 1968.

LIGNAGE DE HORNES, BAUCIGNIES ou BAUSSIGNY

Origine : Thierry Théodoric - Sire de Hornes - décédé en 1134, 2e fils d'Arnould IV, Comte de Looz, décédé en 1126, et d'Aleyde de Diest.

Arnould IV, Comte de Looz, est l'arrière-petit-fils de LOUIS Ier, Comte de Looz et de Hesbaye, et de Lutgarde de Thuin et également descendant de Régnier au long col, Duc de Lotharingie, Comte d'Ardenne.

Jean de Hornes, Sire de Baucignies, décédé en 1521, est l'auteur de la branche de Baucignies.

Son fils, Philippe de Hornes, Sire de Baucignies, Baron de Boxtel - décédé en 1541 - épouse Claire de Renesse.

De cette union est issu :

Jean de Hornes, Sire de Baucignies - Baron de Boxtel, né en 1531 et décédé en 1606. De son union avec sa 1re femme, Marie de Sainte Aldeghonde - Noircames, est issu Gérard, Comte de Hornes et de Baucignies, décédé en 1612. Il épousa **Honorine de Witthem,** Dame d'Isque (voir dans le corps du texte). De cette union sont issus huit enfants dont :

— Ambroise de Hornes (voir la suite du lignage).
— Honorine de Hornes - épouse de Guillaume Bette, Marquis de Lede.
— Pierre de Hornes - décédé très jeune.
— Anne-Marie de Hornes - Chanoinesse de Sainte-Waudru à Mons.

Ambroise, Comte de Hornes et de Baucignies, Baron de Boxtel, de Lesdaing et de Lokeren. Sire d'Isque et d'Evere, Grand Fauconnier des Pays-Bas. Gouverneur de Namur, Gouverneur et Capitaine Général de la province et Comte d'Artois, décédé, le 26 septembre 1656, à l'âge de 47 ans. Epouse, en 1630, Marie-Marguerite de Bailleul, Baronne de Lesdaing, Dame d'Estrelles, décédée le 21 juillet 1650 à l'âge de 37 ans. C'était la dernière descendante de la Maison de Bailleul.

De ce mariage sont issus :

1) Eugène-Maximilien (voir la suite du lignage).
2) Marie-Madeleine de Hornes - Chanoinesse de Sainte-Waudru à Mons.
3) Claire-Albertine de Hornes - Chanoinesse de Sainte-Waudru à Mons.
4) Angeline de Hornes - Chanoinesse de Sainte-Aldeghonde.
5) Ambroise de Hornes - Chanoine de Sainte-Waudru à Mons.
6) Philippe-Albert de Hornes - Comte de Pierpont, décédé, célibataire, le 21 septembre 1680. Lieutenant Général du Roi.
7) Albert de Hornes - Chanoine de Sainte-Waudru à Mons. Décédé en 1666.
8) Honorine de Hornes - épouse du Comte François d'Ursel.

Eugène-Maximilien, Comte de Hornes et de Baucignies, Baron de Boxtel et de Lesdaing. Sire d'Isque, d'Evere et de Leuze. **Elevé à la dignité de Prince de Hornes, le 19 octobre 1677, par Charles II, Roi d'Espagne.** Décédé le 10 mars 1709. Epouse Marie-Jeanne de Croy, fille de Philippe, Comte de Croy-Sobre, et d'Isabelle de Gand, décédée le 31 janvier 1704.

De cette union sont issus entre autres :

Philippe-Emmanuel, Prince de Hornes, Comte de Baucignies et de Bailleul, Baron de Boxtel, de Lesdaing et de Lokeren, Sire d'Isque, d'Evere et de Leuze. Lieutenant général des armées du Saint Empire Romain. Capitaine Général de la province de Gueldre. Né le 25 novembre 1661, décédé le 9 octobre 1718 en son château de Bailleul en Artois. Epouse Marie-Antoinette de Ligne, décédée le 27 août 1720.

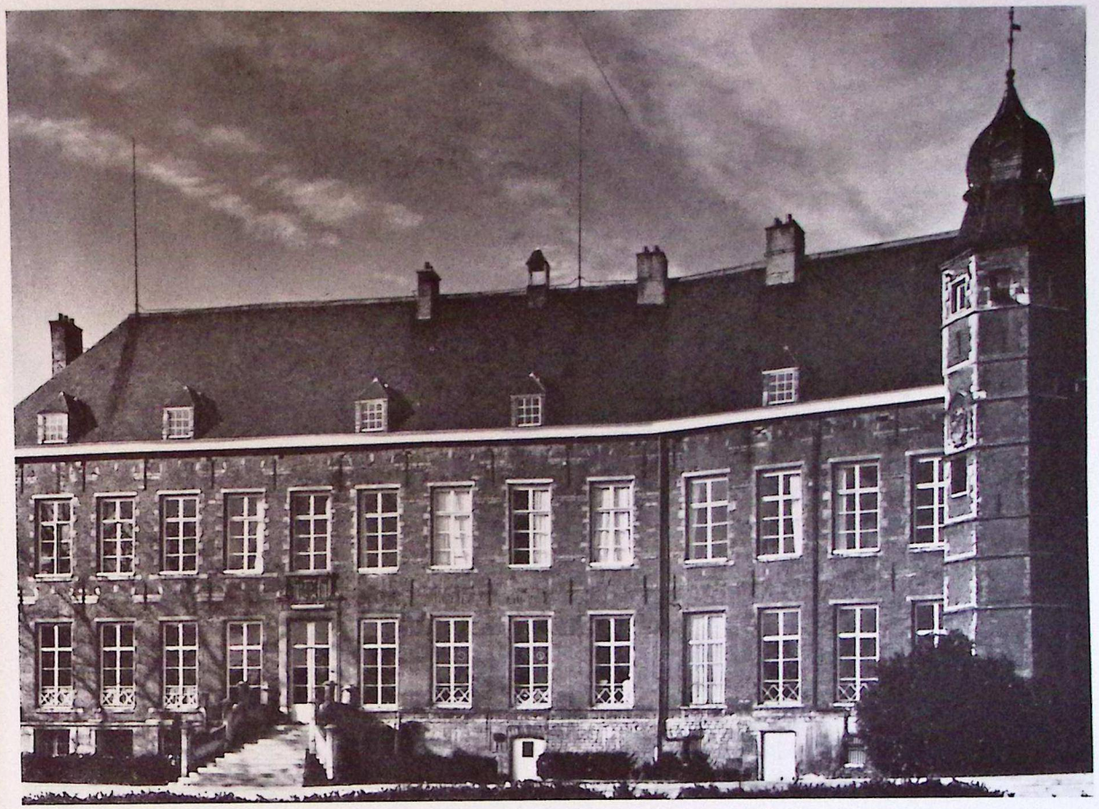
De ce mariage sont issus :

1) Marie-Madeleine-Marguerite de Hornes, décédée à Malines, le 2 décembre 1733.
2) Nicole de Hornes, née le 2 et décédée le 12 novembre 1705.
3) Maximilien-Emmanuel, Prince de Hornes, Comte de Baucignies, de Bailleul, Sire d'Isque, d'Evere et de Leuze, Prince du Saint Empire, Grand d'Espagne, Chevalier de la Toison d'Or, Grand Ecuyer et Grand Maître de la Cour des Pays-Bas. Né le 30 août 1695 et décédé le 12 janvier 1763. Epouse Lady Charlotte-Marie Bruce - née comtesse d'Aglesbury, Baronne de Melsbroek, décédée le 30 novembre 1736.

Le Prince Maximilien-Emmanuel de Hornes d'Isque est le trisaïeul de la Comtesse de Flandre, mère du roi Albert Ier. De son mariage sont issus :

1) Marie-Thérèse de Hornes, Dame d'Isque, morte le 19 juin 1783. Epouse de Philippe-Joseph - Prince de Salm-Kyrbourg (voir dans le corps du texte).
2) Elisabeth-Philippine de Hornes, épouse de Gustave-Adolphe, Prince de Stolberg - Gendem, décédée en 1825.

Ceci donne une idée de l'importance de la famille princière de Hornes - de Baucignies d'Isque. Famille d'ailleurs alliée aux illustres familles de Croy, de Ligne, de Merode, de Lalaing-Hoogstraeten et à nombre d'autres familles belges.



Un autre aspect de la lumineuse et imposante façade du château « Isque ».

LE BRABANT DANS LES TEXTES ANCIENS

par Frans WEEMAELS

ON éprouve toujours une particulière satisfaction à relire des textes oubliés de nos jours. Qu'écrivait-on voici 75 ans sur les beautés du Brabant ?

Nous pouvons en trouver des exemples dans le livre actuellement introuvable « Notre Pays » par Aug. Smets. Nous voulons reprendre de ce livre deux extraits qui évoquent la poésie du Brabant. L'un de ces extraits est de Gustave Van Zype, l'autre de Sander Pierron.

Gustave Van Zype, critique d'art à la « Gazette », est né à Bruxelles en 1869. En 1892, il publiait « Histoires bourgeoises »; en 1894, « Romanesque »; en 1900, « Claire Fantin », un roman d'une haute portée morale. Mais il s'est surtout consacré au théâtre, où il a donné : « Le Père » (1890), « La Gêne » (1894), « Le Gouffre » (1895), « L'Echelle » (1895), « Tes Père et Mère... » (1897), « Le Patrimoine » (1897), « La Souveraine » (1899), accueillis avec une faveur marquée. Il obtint, en 1897, le prix triennal de littérature dramatique.

LES NUAGES EN BRABANT

« En Brabant, les nuages donnent au paysage une vie fantastique, l'animent de silencieux tumultes, l'enveloppent de menaces et de caresses constamment alternées, le moirent de clartés et d'ombres brusques aux magiques transpositions.

Toute la nature, en cette contrée aux beautés mâles, aux charmes austères, aux séductions graves, est asservie à la presque éternelle lourdeur du ciel. Les grands rideaux d'ormes, de hêtres et de chênes, dont les cimes noires découpent dans le ciel des lignes sinueuses comme le sol, sont penchés en un lourd mouvement de lassitude, leurs troncs et leurs branches ont des gestes douloureux de résistance, ploient sous le faix qui leur vient du ciel.

Les lents vallonnements de la terre paraissent, à certaines heures, correspondre aux lourdes nuées; on dirait que le sol s'est affaissé sous elles. Et l'homme lui-même, l'homme qui, ailleurs, subit en chantant et en souriant l'allégresse d'être près de la nature, goûte ici une volupté silencieuse, mélancolique, un peu craintive, l'oppression d'une puissance à la fois bonne et redoutable.

Pourtant, aux hommes qui sont nés sous ce ciel, ses tumultes et ses menaces ses mouvements tragiques, mystérieux, et muets, et les grands voiles de lumière et d'ombre, aux somptueux reflets, qu'ils traînent après eux, paraissent être l'unique beauté : la nature a fait à l'homm cette grâce de le faire naître harmonis à ce qui l'entoure et de faire de ce qu est à sa portée sa personnelle conce tion du beau. Pour le Brabançon comm pour le Flamand de Flandre, un beau ciel est un ciel aux amples et massiwi volutes secouées de frissons. »

Gustave Van Zype

Sander Pierron, né à Molenbeek-Sain Jean en 1872, rédacteur à « L'Indépendance belge », a collaboré à la « Jeune Belgique », à la « Société nouvelle » au « Coq rouge » et donné de remarquables conférences sur des questions d'art. Quelques œuvres : « Pages de charité et nouvelles, 1894; « Berthille d'Haegelee », roman, 1896; « Jours d'oubli », impressions de voyage, 1898; « Les Délices du Brabant », roman, 1900.

PAYSAGE BRABANÇON

« Comme une rivière figée et capricieuse, la route va, sinueuse, entre des étangs pleins de cygnes et de canards pacifiques. Plus loin, elle paraît s'imprimer et se confond avec la mer des blés verts et des luzernes. Là-bas, l'étang continue en un ruisseau encaissé qui, fuyant, semble emporter sur son onde tous les bruits, tous les murmures en-

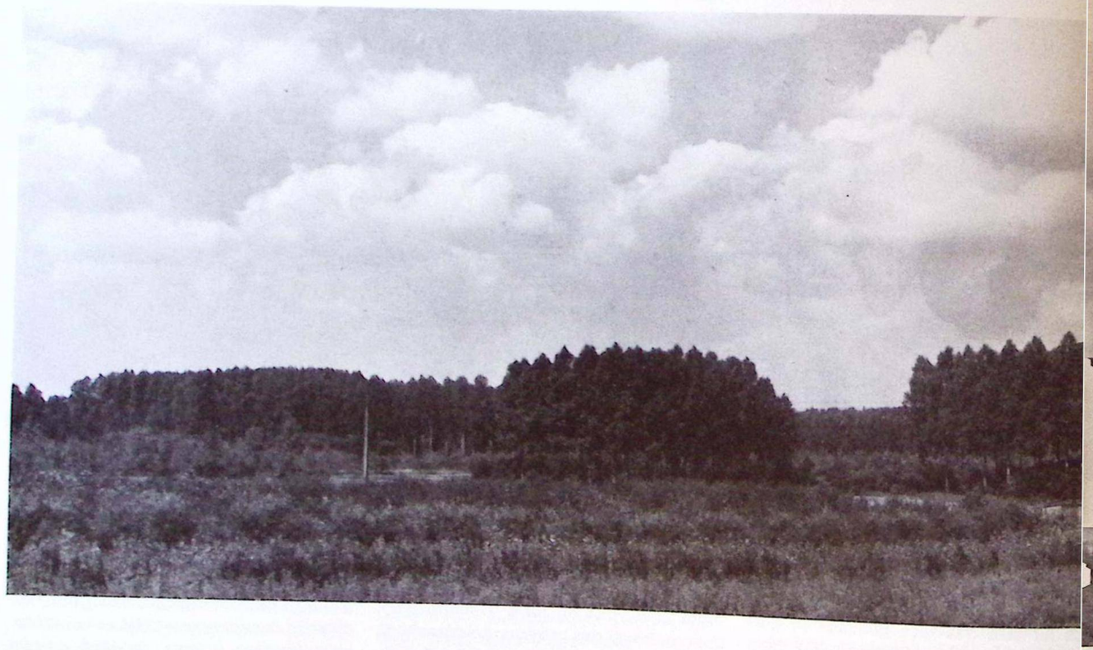
Wemmel : « C'est un village qui a gardé pur son aspect rustique... C'est un village idéal dont les habitants observent de la religion ce qu'il en faut pour mettre leurs âmes strictement d'accord avec les principes que leur enseignèrent le maître d'école et le curé. » (Sander Pierron.)

més au sein des lacs jumeaux et que tantôt nous ne percevions pas, tant était grand le silence de leurs bords... Le ruisseau et le chemin s'étreignent, s'embrassent; ils s'écartent parfois l'un de l'autre pour se rejoindre et se disputer, dirait-on, la possession de la bande de terre fertile dont tous deux sont la gloire et la raison à des titres différents. La route, allégrement, porte les attelages et, entre ses ornières profondes ou étroites selon les saisons, chaque année passe lentement, cachée dans l'orgueil des chars où s'amoncellent les récoltes, toute la fortune du pays. Comme d'un tronc puissant des rameaux se détachent d'elle et jusqu'aux portes des fermes et des granges s'aventurent pour inviter les moindres maisonnées à user de ses épaules quand il leur plaira d'avoir besoin de son aide... Mais le rivelet est plus modeste et si cependant sa voix susurrante monte sans cesse dans le ciel, le chant du chemin, quand passent les roues massives, étouffe sous ses échos bruyants les douces harmonies de l'eau. Le ruisseau ! Il festonne la route à gauche, il s'en éloigne, revient près d'elle, passe dessous soudain pour marcher de conserve avec elle et lui conter, sans hausser la voix, quelque dolente ou moqueuse histoire. Les hautes herbes tendrement se penchent vers son onde; les corolles rouges des coquelicots aussi, comme des bouches d'enfants se pencheraient vers le sein maternel.

Les saules mêmes inclinent vers les rives et les feuilles longues de leurs branches en retombant jusqu'au fil du miroir liquide sont ainsi que des doigts fuselés qui caresseraient affectueusement le clair ruban qui se déroule à l'infini. Vu

du sommet d'une colline, l'enchevêtrement du ruisseau et du chemin autour de la ligne des hauts bouleaux est un Thyrse merveilleux et fantastique dont le javelot d'argent parmi les bouquets d'arbres et les métairies blanches vole vers les chaumières du bourg.

« C'est un village qui a gardé pur son aspect rustique. On y parle un flamand où l'argot de la ville distante n'a pas encore poussé sa racine incongrue, et si les enfants y sont téméraires ils n'ont dans l'allure ni dans le geste rien du maintien grossier et insupportable des gosses qui grouillent aux seuils des banlieues. Aucune ligne de tramway vicinal ne passe à proximité des fermes et la seule station des environs est à une lieue de là, aux confins de Jette-Saint-Pierre. C'est un village idéal dont les habitants observent de la religion ce qu'il en faut pour mettre leurs âmes strictement d'accord avec les principes que leur enseignèrent le maître d'école et le curé. Ce sont des chrétiens comme on en rencontre peu ailleurs; ni timorés ni exclusifs, allant à l'église plutôt parce que la messe doit fatalement prendre une des heures dominicales et que cette heure ne trouverait pas d'autre emploi. Avec ça d'une tolérance expliquée par le caractère un peu païen que conservent leurs kermesses, lesquelles rappellent un autre âge. Leurs plaisirs sont exubérants comme leur nature et comme la nature de leur pays. Quand ils sont à la joie, ils ne se préoccupent de rien d'autre. Mais lorsqu'ils sont au travail, la sueur les ferait fondre qu'ils ne se résoudraient pas à abandonner les champs durant un instant. D'un bloc, ils ont de la passion et de l'entêtement, et il ne leur viendra jamais à l'idée de blâmer leur prochain, estimant que chacun vit la vie qu'il veut et que seul le mal prémédité et la lâcheté sont œuvres répréhensibles sinc condamnables. Hardis dans leurs entr prises, leur conscience est inébranlab et quand ils ont quelque chose en tê comme on dit, il n'y a pas un moye sur terre qui pourrait l'en faire sortir. grand hêtre deux fois séculaire qui, ist de toutes plantations, se dresse orgue leux et immuable au sommet de la pr mière colline du territoire, vers Ganse ren, est comme un vivant symbole cette race. Il doit être, sans doute, mystérieuse égide de tous ces gens, a



« Les lents vallonnements de la terre paraissa certaines heures, correspondre aux lourdes on dirait que le sol s'est affaissé sous elles. »

(Gustave Van Z pe.)

« En Brabant, les nuages donnent au paysage une vie fantastique, l'animent de silencieux tumultes, l'enveloppent de menaces et de caresses constamment alternées, le moirent de clartés et d'ombres brusques aux magiques transpositions. » (Gustave Van Zype.)

cinq générations de fiancés y ont inscrit leurs monogrammes dans l'écorce. Cet arbre est devenu l'arbre généalogique de la contrée et tous les noms de Wemmel s'y enchevêtrent, confondus et plus serrés que les feuilles des hautes branches qui leur portent ombrage. Un jour, j'ai gravé mes initiales dans son tronc dur et quinze ans n'ont point altéré leur caractère. Le chiffre est resté précis dans l'écorce comme un souvenir dans la pensée. Cet arbre a une âme et son feuillage a la forme d'un grand cœur que le soleil couchant fait saigner sur la perspective des crépuscules estivaux.

J'aime ce pays pour sa beauté. Je l'aime aussi parce qu'il est intimement lié à mon enfance et que ses habitants ont une plastique naturelle que relève, chez les jeunes gars, une instinctive coquetterie... »

Sander Pierron

FÊTES FOLKLORIQUES DU CALENDRIER

par Marcel VANHAMME

LE PREMIER JANVIER, JOUR FETE ENTRE TOUS

L'HISTORIEN Louis Hymans a parfaitement saisi l'importance du 1er janvier dans l'ensemble des coutumes du pays, et notamment de celles du Vieux Bruxelles. Il eut la curiosité d'interroger des personnes âgées, quant aux habitudes entretenues à l'époque du Régime français : « Le 1er janvier était un jour fêté entre tous, lui fut-il répondu. Aussitôt le soleil levé les bourgeois, après s'être souhaité entre eux la bonne année, mettaient leurs plus beaux atours et s'en allaient visiter les grands-parents en se faisant accompagner de toute la marmaille. A celle-ci, les grands-pères et grands-mères donnaient un énorme pain d'épices et chaque enfant recevait en outre un écu de six livres appelé « couronne ». Suivait, d'ordinaire, un déjeuner au chocolat, agrémenté de couques au beurre, exquises, inconnues de nos jours; le beurre est aujourd'hui si cher ! Je les vois encore ces bonnes familles bourgeoises, circulant silencieusement par un temps de neige dans les rues de Bruxelles, en grande partie désertes, pour s'acquitter des devoirs imposés, par l'usage et par le cœur, aux descendants ».

Une description de ce genre peut, aujourd'hui, faire sourire : il y eut, de tous temps, dans les traditions familiales, à l'époque des fêtes officielles, bien des tonalités contradictoires mais les circonstances actuelles sont particulièrement éprouvantes pour les graves tendresses, les cœurs démunis ne s'accordent plus au rythme de la vie contemporaine.

L'évolution accélérée des structures sociales ainsi que la transformation rapide des mœurs n'ont cependant pas totalement entamé les festivités marquant la naissance de l'an neuf. Seules, quelques charmantes habitudes de naguère sont oubliées par la jeunesse, cependant restée avide d'affection. Avant la seconde guerre mondiale, les derniers jours de l'année agonisante semblaient propices à la rédaction de lettres d'écoliers, frémissantes de reconnaissance et d'amour filial. Les parents, émus, conservaient soigneusement — parmi les portraits jaunis des membres de la famille — ces missives adorables de candeur enfantine et débordantes de souhaits pénétrants. Mais trouve-t-on encore, dans nos villes fiévreuses et encombrées, de ces boutiques sans fards, accueillantes et féeriques, dans lesquelles les enfants découvraient non seulement des jouets dérisoires mais également de ces naïves feuilles d papier à lettres, spécialement décoré de fleurs coloriées, d'or et d'argent. Au siècle dernier, les adultes manife taient un intérêt similaire pour d'él gants cartons satinés et gaufrés, qu'i signaient de leur nom et qu'ils dépo saient eux-mêmes dans la boîte au lettres de leurs correspondants : ne pa gratter son sillon, sous forme de signa ture, sur un carton choisi pour l circonstance, constituait une inconve nance; utiliser les services anonyme de la poste était manquer d'usage !

Ouvriers et employés allaient de port en porte solliciter des étrennes. Toute les ménagères attendaient la visite d l'allumeur de réverbères, du trompette de l'église de la Chapelle, des égoutiers, des ouvriers de la ferme des boues et du facteur. En remerciement des étrennes reçues, tous ces braves gens remettaient au donateur une naïve image populaire illustrant leur activité professionnelle.

En Wallonie, notamment à Liège, à Verviers et à Huy, les enfants — et parfois des mendiants — offraient des hosties consacrées, ordinairement grossièrement colorées, estampillées à l'image du Christ crucifié. L'offrande était accompagnée de vœux de circonstance. Elle prenait place sur la cheminée ou derrière la porte d'entrée de la maison, car ce don possédait des vertus protectrices pour la maisonnée toute entière.

Le folkloriste Lucien Crick rapporte qu'avant 1914 « les tambours de la garde-civique faisaient le tour des demeures des soldats-citoyens à qui ils laissaient une carte contenant leurs vœux; les garçons de café distribuaient à leurs clients une pièce de vers imprimée au milieu d'une grande lithographie rehaussée d'or, les recommandant à leur générosité, car c'était le jour des étrennes ». En Wallonie, on cuisait des gaufres appelées strèmes ou étrennes. Cette pâtisserie était considérée comme incorruptible durant une année.

L'EPIPHANIE

L'Epiphanie (6 janvier » est la « manifestation » de l'apparition d'un Dieu parmi les hommes, c'est le « jour des rois ».

En 376, les décrets du Saint-Siège fixèrent la Nativité au 25 décembre.

La première mention, en Belgique, de la fête des rois, remonte au treizième siècle : en 1281, quelques bourgeois de Tournai, réunis amicalement autour d'une table, élirent un « roi » parmi eux, repectant en cela une coutume ancienne.

La « fête des rois » rappelle l'arrivée des mages à Bethléem et incarne à l'événement une image de marque.

L'Epiphanie était célébrée parmi toutes les couches sociales. Dans certaines régions du pays, valets, domestiques et gens de service participaient aux agapes de circonstance, organisées par leurs maîtres. Les servantes qui le souhaitaient étaient autorisées à retourner dans leur famille afin de manger, en compagnie de leurs parents et amis, le lapin traditionnel. Au Hainaut, elles prenaient soin de faire stipuler cette permission dans le contrat d'embauche.

Bien que les rites particuliers à la fête des rois soient généralement connus de tous, nous jugeons utile d'en rappeler les divers épisodes.

La cuisinière, habituellement la maîtresse de maison, préparait un gâteau de pâte feuilletée, en forme de turban ou d'étoile. Elle y dissimulait soit une fève, une amande, un haricot, une noisette ou un noyau d'abricot.

LE TROMPETTE.

Le veilleur de nuit de l'église Notre-Dame de la Chapelle, à Bruxelles.

Parfois, elle enfouissait dans la pâte une petite figurine en porcelaine représentant un bébé emmailloté.

Dans d'autres localités, on utilisait des billets illustrés, soigneusement roulés, portant des chants, des vers, des devises et, en temps troublés, des allusions satiriques à la politique gouvernementale.

Le gâteau, porteur de la surprise, était découpé en autant de parts égales que de convives et distribué, par rang d'âge, par un doigt d'enfant ou une main heureuse de femme. Dans les Ardennes, la maîtresse de maison prenait grand soin de mettre de côté la part du pauvre.

Les indigents venaient d'ailleurs solliciter leur portion de friandise en chantant :

Et souhaitons, par saint Eloi
Et le grand saint Hubert l'Ardennois,
Que Dieu donne santé à tous !

L'heureux dîneur, qui avait découvert la fève ou tout autre graine dans sa part du gâteau, proclamait à la tablée hilare :

Je suis le roi de la table,
Des peuples n'épargne rien,
Si mon règne est peu durable,
Je veux vous faire du bien !

Fidèle au poste tout au long de l'année, le balayeur, à l'exemple du facteur et de l'éboueur, fait encore du porte à porte le jour de l'An, pour solliciter des étrennes.

La roi de carton, dans un laisser-aller affecté coiffait la couronne au milieu des cris de joie de l'assistance. Il choisissait une reine d'un jour et fixait le nombre de verres à vider ainsi que les santés à porter. Chaque fois que l'élu portait ses lèvres à son verre, les invités ponctuaient : « le roi boit ! ».

La personne qui omettait de lancer cette exclamation était chatouillée et son visage barbouillé de suie par le fou. Ce personnage sulfureux et diabolique était chargé de faire respecter les usages traditionnels, de punir les contrevenants et d'empêcher l'explosion de grossièretés, libérées par la levée temporaire d'entraves sociales. La fête se déroulait dans un climat badin, engagé dans le comique de situations d'exception.

Les invités entonnaient le quatrain :

J'ai du mirliton,
Mirliton, mirlitaine,
J'ai du mirliton,
Bon-bon
J'ai du mirliton,
Ton-ton

L'empire de la fête burlesque se prolongeait, parmi les plats servis aux convives, les rubans défaits et les baisers furtifs. En buvant du vin, de la bière et du genièvre, la fatigue s'évaporait; on chantait de plus en plus frénétiquement, tout en détaillant des histoires et anecdotes savoureuses. En pays flamand, les airs intimes et frustes des chansonnettes étaient jadis accompagnés d'un curieux instrument rudimentaire appelé *rommelpot* : ordinairement un pot de fleur vide recouvert d'une vessie percée d'un fétu de paille. L'instrument émettait un bruit sourd, lorsque les doigts humides glissaient doucement le long de la tigelle. Le *rommelpot* était également employé durant le mardi gras. Il est connu en Allemagne sous le nom de *rummeltopf* ou *kuurpot;* en Italie il accompagne les joyeux vendangeurs sous le nom de *istromento de* [illegible] *vendemnia;* en Espagne, c'est le zaé *memba.*

Un tableau bien connu de Jordaens, conservé au Musée du Louvre, représente les réjouissances familiales qui se déroulaient au XVII[e] siècle, à l'occasion de la fête des rois. « Encore à table » Peinture étonnante par sa couleur abondante, fluide, son éclat robuste et doux; il n'a manqué à Jordaens qu'un peu de distinction » (Louis Hourticq, *Le Musée du Louvre).* Une œuvre de Greuze, du Musée de Montpellier, figure une fête similaire, telle qu'elle se déroulait en France, l'artiste cherche à nous attendrir ou à nous intéresser; une estampe populaire, aux Musées Royaux de Bruxelles, montre le tirage des billets des rois. Ceux-ci étaient généralement vendus par des garçons et des jeunes filles, qui ne craignaient pas de solliciter les habitants de la localité, tout en leur offrant des couronnes « royales » confectionnées en carton fort. Dans la gravure dont il vient d'être question, les billets sont puisés d'un chapeau; trois chandelles — allusion aux trois rois mages — sont fichées dans le sol; les enfants devaient les franchir d'un seul bond.

Dans certaines contrées les billets des rois remplaçaient la fève traditionnelle. Une feuille [illegible] et illustrée de vignettes à [illegible] — représentant le roi, ses [illegible] professeur, le la[illegible] le [illegible] onna[illegible] de

la fête et des agapes qui l'accompagnaient. Certaines de ces ravissantes et naïves vignettes portaient des vers à chanter, des airs à boire, selon un thème musical populaire. A Anvers, les images représentaient seize personnages de cour; au Hainaut, à Alost, à Denderleeuw, on tirait les « aides de camp » du roi à l'aide de cartes à jouer.

L'imprimeur gantois, Maurice van der Wien, fournissait à une nombreuse et fidèle clientèle de fort jolies vignettes (1715). La série de gravures au burin du graveur Philibert Boutats connut également une vogue remarquable. Cet excellent artisan produisit, entre autres, trente-deux fines vignettes représentant la victoire remportée par Léopold I[er] sur les Turcs et les Hongrois; ces billets étaient accompagnés de trente-deux couplets politiques d'accent satirique. En une seule année, le typographe Bernard Polman vendit six mille billets des rois (1786); l'imprimerie Casterman, à Tournai, imprima d'excellentes images et textes du genre; de même une importante firme de Mons. En dépit des centaines de mille de billets de l'espèce, imprimés au cours des âges, peu d'entre eux sont parvenus jusqu'à l'époque actuelle. Les exemplaires sauvés de la destruction étaient généralement cachés dans des fonds de grenier ou oubliés dans les vieilles archives d'imprimeries séculaires.

L'Epiphanie donnait l'occasion, aux âmes charitables, d'exercer leur générosité : en 1788, le Magistrat paya à la maîtresse principale de l'école dominicale une somme de six florins destinée à la récréation des rois. A Bruges, les prisonniers indigents, enfermés dans le Steen, recevaient un peu d'argent afin d'être en mesure d'acheter du vin à l'occasion de la fête traditionnelle. Dans certaines régions, les impécunieux visitaient les estaminets afin d'y solliciter quelques menues monnaies pour la fête des rois. Ils régalaient les habitués de leurs chants et même, à l'occasion, de petits spectacles théâtraux.

Vêtus d'oripeaux, couronnés tels les rois mages, précédés d'une perche surmontée d'une grande étoile découpée dans du carton fort, de petits groupes d'enfants parcouraient les rues en chantant d'anciens airs de circonstance. Ils espéraient attendrir les personnes sensibles et recevoir d'elles quelques pièces de monnaie ou des cadeaux. Cette coutume est encore pratiquée, chaque année, dans de nombreux villages ou petites localités du pays, bien que le repas des rois soit en voie de disparition.

Ce fut spécialement au XVII[e] siècle que l'Epiphanie se fêta avec un faste exceptionnel. Au XVIII[e] siècle apparurent les premiers signes d'un déclin. En 1793, on supprima cette réjouissance familiale, sous le vain prétexte qu'elle rappelait les coutumes monarchiques.

François Herman : Les Rois Mages. Encre de Chine (1967).

En Belgique, réveillant d'anciennes nostalgies, la fête des rois reprit son second souffle dès la première moitié du siècle dernier.

LA FETE DES CHANDELLES

La Chandeleur commémore la présentation de Notre-Seigneur au Temple et la purification de la Vierge (2 février). Jadis, prêtres et fidèles — tenant à la main une chandelle de cire allumée — parcouraient en cortège les nefs et le chœur de l'église. Les chandelles utili-

sées par les paroissiens étaient soigneusement conservées parmi les trésors ménagers et allumées auprès du lit des agonisants.
La chandelle préservait aussi la maisonnée des dangers de la foudre; elle brûlait habituellement au pied du crucifix ou de la madone trônant sur la cheminée familiale. Afin de se préserver des incendies et autres calamités — dont les actes de sorcellerie — on appliquait sur les portes, fenêtres, murs ou cheminées, sur des pièces de vêtement ou encore dans la casquette des hommes, des petites croix, étoiles ou spirales. Ces talismans, bénéfiques à leur porteur, s'appelaient en Brabant wallon *compèzlas :* ils jouissaient de la bénédiction extra-liturgique donnée en l'honneur de la Vierge.
A la Chandeleur, les femmes cuisaient et faisaient adroitement sauter les crêpes dans la poêle. Si une jeune fille se montrait capable de retourner six fois de suite la légère galette, elle était assurée de trouver un fiancé avant la Chandeleur de l'année suivante. D'une manière générale, réussir à faire sauter plusieurs fois de suite la crêpe en préparation était de bon augure pour la moisson prochaine ainsi que pour goûter les saines joies domestiques.

Le rommelpot est encore utilisé occasionnellement en pays flamand.

LA SAINT-GREGOIRE

Saint Grégoire, pape au VI[e] siècle, est resté, encore de nos jours, le patron des écoliers et des étudiants. Jadis, le 12 mars, jour de la fête patronale, se déroulait la cérémonie de la distribution des prix. A Louvain, on proclamait le *primus*, élève qui s'était le plus distingué parmi ses condisciples. Le lauréat, précédé d'un de ses compagnons portant un laurier, était conduit solennellement à l'église, au cri joyeux de *vivat primus, he !*
La ville de Bruxelles fournit à l'Université de Louvain plusieurs *primus*, nés dans la cité ou dont les parents y avaient élu domicile. C'est au XVII[e] siècle que s'introduisit, avec le plus d'éclat, la célébration de la victoire des lauréats. A Bruxelles, le *primus* était escorté d'une bruyante cavalcade d'étudiants, issus, pour la plupart, du collège réputé des jésuites où ils avaient fait leurs humanités. Les lauréats se rendaient d'abord à Sainte-Gudule, puis aux bailles du palais du Coudenberg. Le 15 novembre 1693, notamment, l'électeur de Bavière envoya à un de ces jeunes gens primés une belle chaîne d'or d'une valeur de cinq cents patacons ainsi qu'une pièce de vin. De la collégiale, le cortège rallia le collège des jésuites, où un *Te Deum* fut chanté. Toute l'assemblée se dirigea ensuite vers l'Hôtel de Ville. Le magistrat gratifia le *primus* d'une aiguière en argent, d'une valeur de 312 florins, et d'une aime de vin. Les bouchers et les merciers, corporations dans lesquelles étaient inscrits le père et le parrain de l'étudiant fêté, lui octroyèrent, celle-ci une salière d'argent de cent vingt florins, celle-là une paire de flambeaux de cent cinquante florins.
Le jour de la Saint-Grégoire, les jeunes enfants quémandaient, de porte en porte, de l'argent ou des œufs. Dans différentes localités, ils chantaient en chœur afin d'attendrir les bonnes âmes. A Fosses, ils entonnaient :

Nous bénissons tous saint Grégoire,
N'avez-vous rien ici pour nous ?
Si le profit n'est pas pour vous
Vous en aurez la gloire.

Les écoliers s'arrogeaient le droit d'enfermer dans une classe le maître d'école afin de lui arracher, pour prix de sa libération, l'une ou l'autre faveur puérile. Toujours à la Saint-Grégoire, les petits enfants qui pleuraient sans cesse étaient conduits à Louvain, vers l'église des Hospitaliers, afin d'y effectuer le curieux pèlerinage à Saint-Jean-le-Pleureur.

LA MI-CAREME

Le comte de la Mi-Carême, quoique peu connu dans les villes importantes, fut l'objet d'un culte rappelant celui du saint Nicolas. Cette tradition, encore vivace dans certains coins de la campagne brabançonne, a disparu après la première guerre mondiale. Une œuvre picturale de Ferdinand de Braekeleer, au Musée des Beaux-Arts de Bruxelles, exposée au salon de 1839, représente une scène de ce genre.
Le cheval blanc, plus tard l'âne, du comte de la Mi-Carême, se nourrissait d'herbe fraîche recueillie par les enfants du village. Le comte et sa fidèle domesticité remplissaient le panier préparé à leur intention afin qu'ils gâtent les bambins de friandises ou de jouets sans complication.

PAQUES

Les manifestations folkloriques organisées à l'occasion de la Mort et de la Résurrection du Christ restent encore aujourd'hui nombreuses et variées. Le Jeudi Saint, toutes les cloches sonnent muettes, car elles partent pour Rome. Elles reviendront à Pâques pour annoncer la Résurrection. C'est ce jour-là que les enfants chercheront avec une ardeur toute juvénile, dans la maison et au jardin les œufs — symboles de vie — apportés par les cloches tintantes.
Les manifestations [illegible]ires à l'oc-

Jacques Jordaens (1593-1678) : « Le Roi boit » (vers 1638). Bruxelles. Musées Royaux des Beaux-Arts.

» Le ventre est roi. Le ventre à table, un verre dans sa main de goutteux, le doyen boit. Ceux qui l'entourent font tapage : sa femme va parler, ses gendres chantent, son valet hurle, ses petits-enfants crient. L'on tire la fève du gâteau pour que soient désignés le roi d'un soir, une reine, des échansons et le fou. Dans un franc rire tient l'art d'être un bon hôte : In vry gelach is goed gast zyn, *dit le proverbe peint sur un cartouche de la savoureuse version du musée de Bruxelles. Le peintre dut répéter à satiété ce haut-relief de la gloutonnerie. Il dispose la matière pour la joie du regard. La bouche ouverte, les joues relevées au point de lui rétrécir les yeux, le chef de famille laisse paraître son sourire à travers une coupe transparente. La blancheur de la serviette fait rutiler sa royale trogne, concentration d'ombre, de lumière et de demi-teintes sous une couronne de carton métallisé. Ce que la fête pourrait avoir de grossier disparaît devant l'ivresse de la couleur. » Pierre Poirier, de l'Académie Royale.* Initiation à la peinture flamande.

casion de la Passion du Christ transforment profondément le cours de la vie quotidienne : procession, le rituel « Lavement de Pieds » de quelques vieillards, le dressement d'une Table des Pèlerins richement pourvue des meilleurs mets destinés aux indigents, des chevauchées à travers les champs ensemencés, cavalcades carnavalesques, organisation des marchés aux fleurs, fêtes du Bœuf gras, l'exécution du Jeu de la Passion, notamment par les marionnettes de Toone VII..., nous n'en finirions pas d'évoquer les festivités en tous genres se déroulant à travers le pays aux approches et durant la période de Pâques.

MAI GENTIL, MAI JOLI, SOYEZ FLEURI

Quelques brins de muguet porte-bonheur fleurissent sur les corsages et les boutonnières. Dans les cantons de l'Est, les soupirants donnent l'aubade à leurs belles; à Saint-Trond, le clergé bénit les admirables vergers en fleurs; à Diest, la séduisante reine de Mai — vivant et frais symbole du Renouveau — reçoit avec une naturelle grâce souriante l'hommage de ses sujets émerveillés; dans les Ardennes, le printemps a définitivement touché la forêt; dans de nombreuses petites localités, on plante l'arbre de Mai et la jeunesse débridée brûle une figuration en paille du nostalgique bonhomme Hiver; impatients, garçons et filles se donnent la main, exécutent des rondes chantées et sautent endiablés au-dessus des flammes du bûcher.

L'arbre de mai est orné de fleurs printanières, de rubans colorés et d'ornements de papier; chapelles rurales et potales des cités wallonnes sont rafraîchies et *couronnées de mai;* autels et statues narcissiques de la Madone, croulant sous les gerbes, dégagent une secrète poésie, pleine de séduction; Marie, dans un sourire complaisant, exprime la saveur du monde.

LES FEUX DE LA SAINT-JEAN

Le 24 juin, jour le plus long de l'année, est la fête de la Lumière, de la Fécondité, de la Vie. Au cours d'une assemblée crépusculaire, un énorme bûcher, sur lequel se consument de grosses branches d'arbres, sert de centre à de folles rondes de jeunes gens et d'accortes filles dont le sang et les rêves font alliance dans leur jeune cœur. De la musique, des chants, des danses accompagnent de franches ripailles.

A Strijtem (notre photo) comme dans d'autres localités du Brabant flamand, l'Arbre de Mai (Meiboom) est encore planté chaque année. C'est l'occasion pour garçons et filles d'exécuter des rondes endiablées.

LE DEMENAGEMENT DES DOMESTIQUES DE FERME

Lucien Crick, cité plus haut, rapporte que le 28 juin avait lieu, il y a quelques années, en Brabant et en Campine, le *overhalen,* le déménagement. C'était l'époque où gars et filles de ferme changeaient de maison. Les domestiques des environs venaient chercher, accompagnés de chariots tirés par quatre ou six puissants chevaux décorés de fleurs et d'ornements en papier doré ou colorié, leurs camarades quittant leur patron. Tout le groupe, formé en cortège, se rendait de ferme en ferme, prenant le temps de boire de la bière ou du genièvre dans les cabarets. La compagnie, mise en gaieté par l'abus de boissons fortes, chantait une chanson de geste *uitwykelingslied :*

Naar Oostland willen wy ryden,
Naar Oostland willen wy mee...

LE CULTE DES MORTS

Dès la veille du 2 novembre, réveillent des résonances lointaines, graves et profondes, les ménagères allumaient des cierges bénits qui brûlaient la nuit entière : sage précaution, destinée à repousser l'apparition d'âmes qui épouvantaient les vivants.

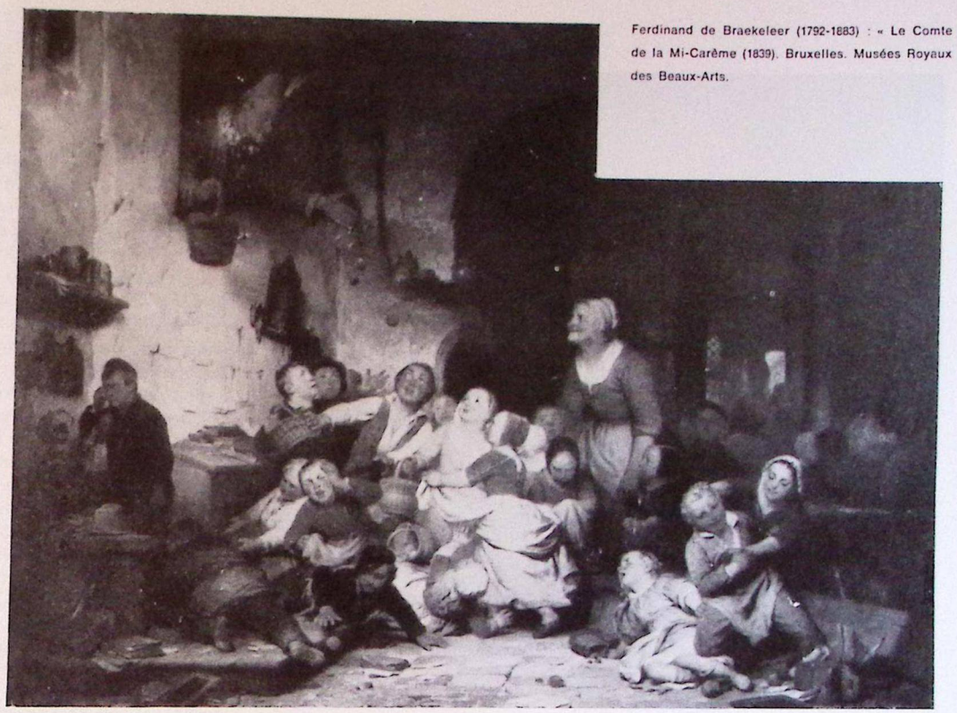
En pays flamand, les cuisinières préparaient des *zielen broodjes,* petits pains des âmes (ou *zielen koeken*). Chacun de ces produits de boulangerie délivrait une âme du purgatoire.

Le 2 novembre était le jour de la cuisson de savoureuses crêpes.

1er et 2 novembre : jours de pèlerinage dans les nécropoles, jours consacrés à la floraison des tombes et au souvenir des disparus...

LES FEUX DE LA SAINT-MARTIN

Les feux étaient allumés le soir du 10 novembre. Des airs populaires, chantés à l'occasion de cette fête, sont parvenus, nombreux, jusqu'à nous. Eugène Gens, au siècle dernier, a décrit en détail le déroulement de cette cérémonie d'origine païenne, toujours vivante, tumultueuse et passionnée : « le soir de la Saint-Martin d'automne, les collines du village et toutes les hauteurs environnantes s'illuminent de feux nombreux alimentés la nuit; si bien que l'étranger qui passerait par ces campagnes croirait voir de loin briller un vaste incendie. Des enfants veillent auprès de ces feux



Ferdinand de Braekeleer (1792-1883) : « Le Comte de la Mi-Carême (1839). Bruxelles. Musées Royaux des Beaux-Arts.

pour les entretenir et font cuire des patates dans leurs cendres. Chaque fois qu'un nouveau paquet de sarments ou de bruyères sèches, lancé dans le foyer, fait monter de blanches nappes de flammes et des gerbes pétillantes d'étincelles, ils forment des rondes en se tenant la main et dansent autour du feu en chantant les refrains d'une vieille ballade. Chaque famille doit ainsi avoir son feu, et celles qui n'ont pas de quoi l'alimenter vont le mendier chez des voisins plus riches. Celles qui négligent de se conformer à cet usage courraient grand risque de voir leur grange incendiée dans le courant de l'année, comme l'affirme la chanson :

Geef voor sinte Martens vuer,
Of den duivel brand uw schuer.

J'ai retrouvé cet usage, dit Gens, dans plusieurs cantons des Ardennes, avec cette différence qu'au lieu d'un feu par ménage, les ménages se cotisent pour un unique et grand feu.

Quelle est donc la divinité incendiaire qu'il s'agit d'apaiser par ces simulacres d'incendie ? Schayes pense que c'est Odin, dieu de la guerre chez les Germains et les Scandinaves, ou bien l'Hésius celtique, dont les attributs sont les mêmes. Odin est appelé dans l'Edda le dépopulateur, l'incendiaire. Saint Martin, le saint militaire, n'aurait-il pas hérité du culte d'Odin ou d'Hésius ?

Ces feux, allumés sur les hauteurs dans le but de préserver les habitations, ne seraient-ils pas les sacrifices propitiatoires offerts par nos barbares ancêtres à leurs terribles divinités qui ne respiraient que l'incendie et le carnage ?

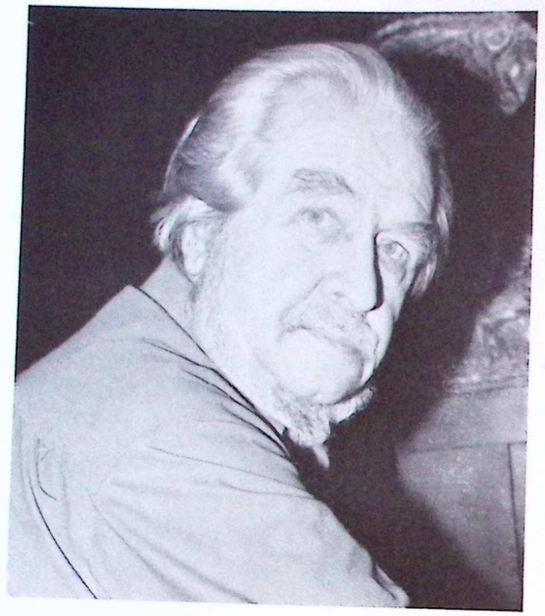
Revenons à Wezemael. Pendant que les enfants dansent sur les collines autour des feux de la Saint-Martin, la fête se célèbre au village d'une façon non moins bizarre et non moins locale. Les jeunes filles invitent leurs amants dans leurs familles et leur offrent des gâteaux de farine de sarrasin, *bokweitkoeken.* Celles qui n'ont point d'amants doivent en choisir un ce jour-là, sans que celui qu'elles désignent ait aucunement le droit de réclamer pour le reste de l'année le bénéfice de cette élection. Ses droits expirent le jour même et se bornent pour la soirée à partager avec sa maîtresse improvisée des gâteaux de sarrasin, largement arrosés de bière brune ».

Que voilà des détails symptomatiques de toute une mentalité collective.

(à suivre)

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES SUCCINCTES

Etudes parues dans la revue **Brabant :**
Décembre 1962, n° 12, p. 37 :
C. Derie du Bruncquez. Le comte de la Mi-Carême.
Février 1963, n° 2, p. 36 :
La Chandeleur.
Février 1964, n° 2, p. 37 :
C. Dehair. Epiphanie - Fête des Rois en Brabant.
Mars 1964, n° 3, p. 40 :
R. Borremans. Le comte de la Mi-Carême dans le sud-ouest du Brabant flamand.
Mars 1965, n° 3, p. 33 :
Alex Volont. Grégoire le Grand, patron des écoliers.
Le Folklore brabançon :
Mars 1971, n° 189, p. 5 et suiv. :
René Herman. Les Rois Mages, leur mystérieuse histoire, leur fascinante présence dans l'art et le folklore belge.



DOLF LEDEL, générosité de l'homme, sincérité dans l'art

par Jean PIERARD

« J'Al perdu la notion du temps et vis dans mes souvenirs. »

C'est effectivement dans les souvenirs que nous nous sommes retrouvés. Quand j'ai revu Dolf Ledel dans sa grande et paisible maison de l'Avenue Nouvelle à Etterbeek, au milieu de ce living qui fut son atelier, véritable musée lapidaire, les images du passé sont venues à ma rencontre intimement unies à l'accueil chaleureux et émouvant qu'il m'a réservé.

« Je suis heureux de te voir », m'a-t-il dit. « Il y a si longtemps que tu m'as promis de venir. »

Et immédiatement, j'ai su qu'il allait me parler, entre autres, de Louis Piérard qu'il a aimé comme un frère et qu'il n'a cessé d'admirer et de regretter.

Vieilles images, comme le titre d'un livre de Jean Tousseul dont il a été aussi l'ami, ce sont celles-là, les plus douces qui soient, les plus exaltantes qu'il m'a fait revivre.

Madame Ledel s'empresse de me mettre à l'aise, entourant entre-temps l'artiste de son affectueuse attention. Les trois chiens m'ont fait leurs révérences. Faro, surtout, le plus jeune, s'est souvent blotti tout contre moi.

Nous sommes assis dans les fauteuils auprès d'une table basse. Autour de moi, tout un monde de sculptures me parle d'une œuvre d'une intensité de vie avec laquelle on ne peut que communier, expression d'un talent qui fait honneur à l'art de notre pays.

Dolf Ledel me parle de sa voix lente et douce, chargée de cet amour ardent qu'il a voué à tous ceux qu'il a célébrés dans la pierre, le bronze et le marbre.

« J'ai tant de choses à te dire, tu sais. Je me souviens... »

Et il m'évoque sa vie, cette longue œuvre écrite par le burin et le ciseau à cette probité du cœur et cette fou juvénile qui ne l'ont pas quitté ma les coups du sort qui ont ébranlé santé.

Il me semble être présent au rend vous d'un vaste poème collectif où c. que mot a sa place.

Le soleil, cet après-midi, a la puissa créatrice de celui avec qui je m'ent tiens.

Soleil des souvenirs, Dolf Ledel m'éc re de son passé. Ses longs cheveux sa barbe d'argent donnent à son visa la tendre lumière de l'enthousias qu'exprime toute son œuvre, une œu incroyablement féconde qui perpétue vie de tous ceux que, dans la matiè il a fixée pour en prolonger le cou

J'ai presque peur d'en parler tant elle est vaste, diverse, vigoureuse et luxuriante.

Il faut rappeler... Oui, il faut rappeler que Dolf Ledel qui est né à Schaerbeek, le 5 juillet 1893, s'inscrivit très tôt comme élève à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles où il fut l'élève de Van der Stappen, Dubois, De Rudder et Aerts. Il fréquenta également l'atelier de Thomas Vinçotte. C'est au contact de ces derniers dont il a gardé dans son cœur la fidèle pensée qu'il fut amené à concevoir ses premières œuvres véritables, « celles, écrit Nestor Eemans dans la monographie qu'il a consacrée à l'artiste, qui, en 1910, lui ouvrirent les portes des salles d'exposition. La même année, celle de l'Exposition Universelle, il fut accepté au Salon triennal des Beaux-Arts, organisé dans le grand hall du Cinquantenaire. A cette époque, pour un jeune artiste, c'était la consécration ! ». Ledel n'avait que dix-sept ans.

Pendant la guerre de 1914-1918, il exposa à la salle Giroux, seul sculpteur avec le « Groupe des Bleus » constitué par les peintres Philibert Cockx, Jos. Albert, J.L. Matthys, Rodolphe Strebelle et Ramah.

Depuis cette époque à la fois lointaine et toute proche de nous par les travaux réalisés, Dolf Ledel a participé à titre d'invité aux principales manifestations d'art belge, tant en Belgique qu'à l'étranger. Et c'est ici que l'artiste m'a remémoré l'action efficace qu'a menée Louis Piérard dans ce domaine. C'est grâce à lui que figurent bon nombre d'œuvres de nos artistes dans les plus grands musées d'Amérique latine notamment.

Dolf Ledel présenta ses sculptures à Paris, aux Biennales de Venise, à Rome, Milan, Barcelone, Riga, Kaunas, Brighton, Madrid, Moscou, Düsseldorf, Berlin, Le Caire, Buenos-Aires, Amsterdam, La Haye, Luxembourg, New York et j'en passe.

Il a exécuté dans le granit et en taille directe le monument Camille Lemonnier à La Hulpe. Je me souviens, nous nous sommes longtemps arrêtés dans le jardin de l'Ecole provinciale d'Horticulture pour l'admirer, lors d'une excursion organisée en Brabant par l'Association des Ecrivains belges.

Cinquante années de production de médailles.

Il a conçu également les mémoriaux Louis Baes et Auguste Lameere pour l'Université Libre de Bruxelles; divers monuments aux héros de la guerre; le monument de Kabacha, au Congo belge; le monument Georges Eekhoud, élevé place Mac Leod, à Anvers, rive gauche, en collaboration avec l'architecte Henri Van de Velde.

« Commencé en 1926, me dit Dolf Ledel, je l'ai terminé en 1946. Trente-trois tonnes de pierre taillée, un travail gigantesque qui a exigé beaucoup d'efforts. C'est grâce à Camille Huysmans qu'enfin, en 1953, il a pu être érigé. »

Dolf Ledel a aussi exécuté le mémorial au ministre Joseph Wauters qui se trouve au complexe frigorifique « Réfribel », institut parastatal créé à l'initiative de Joseph Wauters lui-même. Il est encore l'auteur du monument Emile Vandervelde, érigé au square du même nom à Anderlecht. Il a signé pour le compte du gouvernement belge des œuvres importantes pour les expositions internationales de Bruxelles (1935), Paris (1937) et New York (1939).

D'autres sculptures de l'artiste figurent aux Musées de Bruxelles, de Gand, d'Ixelles, d'Anvers, de Liège, de Kaunas, de Riga, de Grenoble, de Buenos-Aires...

Il est l'auteur du bas-relief qui orne la maison du peintre Oleffe à Auderghem, d'un autre bas-relief au Mont des Arts, des médaillons en hommage à Fernand Brunfaut et Eugène François dans le hall de la Gare Centrale de Bruxelles (1957), du bas-relief de la façade de la Maison communale d'Etterbeek, du médaillon en souvenir du colonel Camille Joset, avenue du même nom à Etterbeek, du buste du ministre d'Etat Joseph Lemaire dans le hall d'entrée du sanatorium de Tombeek et qui rappelle l'action humanitaire de ce grand chef d'entreprise qui créa dans le pays de nombreuses institutions sociales que continuent à promouvoir avec un remarquable dévouement ses fils Henri et Raymond Lemaire, amis du sculpteur.

Il est encore l'auteur du buste en marbre blanc de Joseph Bracops, ancien député et bourgmestre d'Anderlecht qui

La Hulpe : Monument Camille Lemonnier dans le jardin de l'Ecole Provinciale des Spécialités Horticoles.

se trouve dans la salle du Conseil de l'Hôtel communal, du buste de Fernand Brunfaut, d'Albert Guislain pour qui le sculpteur éprouvait une profonde amitié, du buste de Paul Delvaux qui vient d'être exposé au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles parmi les dernières acquisitions du Ministère de la Culture néerlandaise (buste réalisé en 1965), de celui de Léon Duwaerts, ancien Président de l'Association générale de la Presse belge et ancien Directeur de l'Agence Belga de qui Dolf Ledel m'a parlé avec beaucoup de ferveur.

Médailleur de grande classe, ses travaux ont été primés à Madrid et à Helsinki.

« Tu vois, me dit-il, sur ce meuble derrière toi, c'est cinquante années de production de médailles. »

Il en est à l'effigie des hommes les plus illustres de notre pays, petits chefs-

d'œuvre, produits d'une vie ardente et concentrée. Rangées sur diverses étagères, elles sont à l'image même de l'homme qui les a créées, traduisant bien comme ses sculptures la véritable richesse de sa vie, toute d'amour, de simplicité et de généreuse sympathie.

Dolf Ledel figure aussi parmi les spécialistes de la taille directe. Le monument de Camille Lemonnier, le buste de Fernand Brunfaut en petit granit, « Mysticité », « Tête de femme » et cette « Sirène » en granit poli que j'ai pu voir dans l'atelier de l'artiste, en représentent les exemples les plus caractéristiques.

Ledel, toujours lui, a remis en honneur la céramique.

Pendant la deuxième guerre, il a participé au mouvement de la résistance. Il fut d'ailleurs reconnu comme résistant armé. De cette époque tragique taillée dans le courage et le don total de soi-même, il nous a donné « Le Jardinier », un buste de bûcheron, Xavier, qui lui a appris à manier la cognée et d'autres œuvres bien émouvantes.

On ne saurait tout dire de Dolf Ledel, de sa vie d'artiste habile et multiple, de cet homme au grand cœur, au talent immense qui est membre fondateur et actuel président de l'Association des Artistes professionnels de Belgique, secrétaire général de l'Œuvre nationale des Beaux-Arts fondée en 1932 avec Louis Piérard et le comte Adrien Van der Burcht. Il est, en outre, membre de la Commission consultative des Arts du Ministère des Travaux publics.

Mais tout cela, c'est de la biographie... Laissons plutôt parler l'homme et l'entendre détailler les tableaux et les sculptures qui l'entourent dans son grand jardin de pierre.

« Tu vois là, c'est « Le Semeur », tableau de Philibert Cockx. C'est mon portrait. Je sème la vérité ! »

Il ne pourrait mieux dire.

Et Ledel de m'évoquer alors les souvenirs de sa maison, de sa chère maison de Linkebeek qu'il a construite, où il a habité et travaillé avant de venir s'installer à l'Avenue Nouvelle. Le monument aux morts de Linkebeek, qu'il a édifié alors, est d'une simplicité bouleversante.

Sur [illegible] qui commande la vallée, dans [illegible] est là que se trouvait la mai[illegible]. « C'est une ancienne ferme aménagée par le sculpteur lui-même avec tant de goût, écrit Constant Burniaux, qu'on lui envie ce nid chaud dans le royaume du vent. »

Et là encore l'homme et l'artiste se sont donnés ensemble et entièrement à l'art, animés par la même force, par le même désir de créer la vérité dans la poussée d'une exubérante inspiration.

Parti d'un impressionnisme très personnel, Dolf Ledel s'est avancé au cours de sa carrière vers un expressionnisme plus direct, plus sculptural, plus total aussi, trouvant son milieu naturel dans la lumière et dans l'espace. Les forces spirituelles et sensuelles s'unissent dans ses créations pour aboutir à la perfection d'un équilibre plus intérieur qu'extérieur.

« Inquiétude érotique refoulée dans « La Sirène »; tendresse calme et maternelle dans « Affection »; joie de vivre, dans « Jeune Femme »; persistance d'une plénitude charnelle dans « L'Offrande », Ledel, écrit Edmond Vandercammen, est constructiviste de plus en plus, parfois même il l'est trop au détriment de l'expression sauvage dont il déborde. »

Il est, en tout cas, le grand Dolf Ledel que j'admire de toute mon âme.

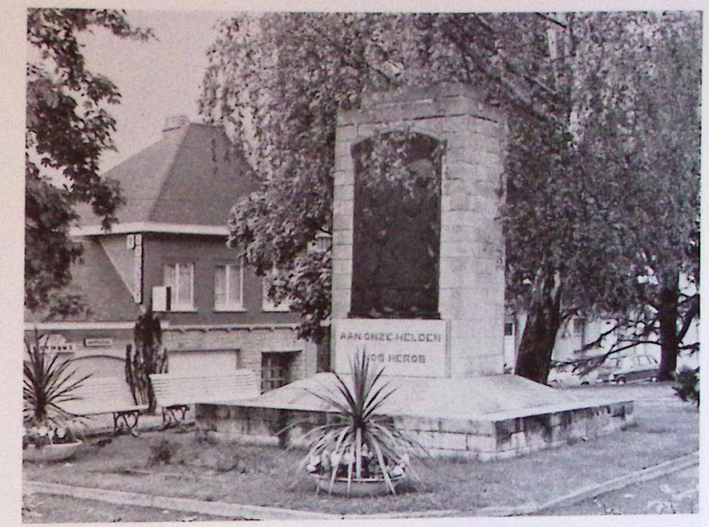
L'artiste s'est en outre rencontré avec le poète, dans toute la force de l'expression.

Son buste « Vivre » créé en 1932, torse vigoureux d'un jeune homme qu'il vient d'exposer sur les pelouses du Middelheim à Anvers, c'est en plus la réminiscense d'un passé qui me revient souvent en surface.

Ce buste ornait le fond du théâtre de verdure de Bougnies en Hainaut qui avait été bâti à l'initiative de Louis Piérard.

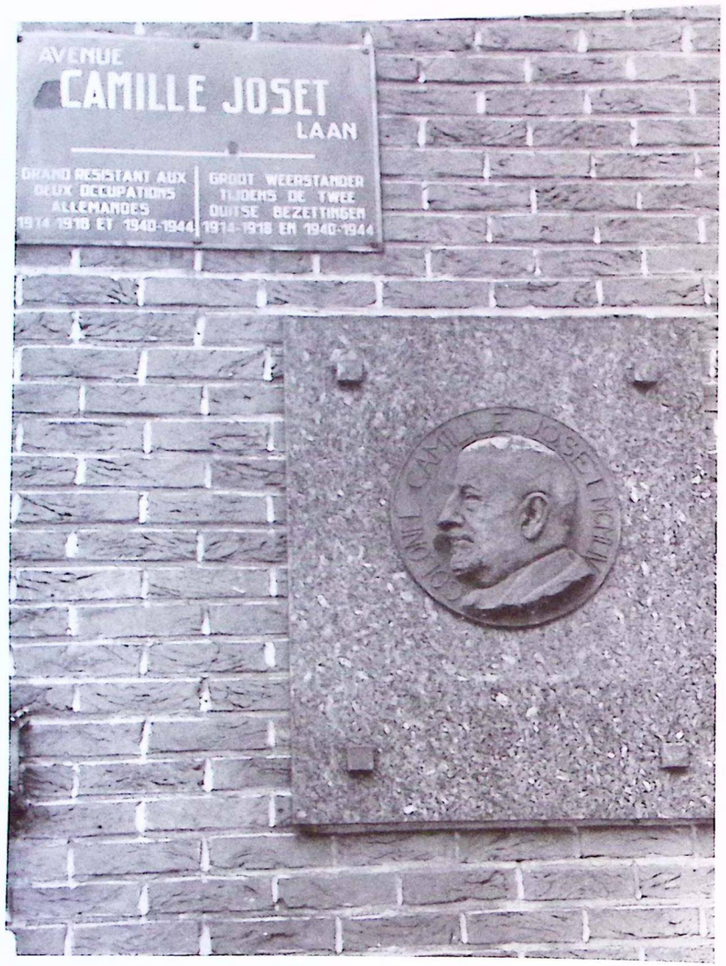
« Je me souviens, dit-il, lors de l'inauguration du théâtre, en 1938 je crois, nous nous sommes trouvés en voiture, ma femme et moi, sur un petit chemin de campagne où la police locale et les gendarmes faisaient la haie. Je me demandais ce qui arrivait. C'était en mon honneur, paraît-il ! Et ton oncle, à notre descente de voiture, m'a pris par le bras pour me mener vers ce beau théâtre de plein air qu'il avait conçu. Quand il est mort à Paris, en 1951, j'ai compris que je perdais mon meilleur ami. A l'hôpital Laennec, je me souviens, le Président Vincent Auriol est entré dans la chambre alors que je prenais le masque funéraire de ton oncle. Et, dans la voiture, en revenant vers Bruxelles, j'ai gardé serré tout contre mon cœur le visage de cet homme que je n'oublierai jamais. »

Et Ledel de me montrer le médaillon créé à l'effigie de Louis Piérard et puis, levant les yeux, il me désigna le grand



En haut : Linkebeek : Monument aux héros morts pour la patrie.

Ci-dessus : Mont des Arts à Bruxelles : bas-relief surplombant la galerie à arcades.



Etterbeek : Médaillon du Colonel Camille Joset.

portrait que fit de lui Philibert Cockx qui trône au-dessus de la cheminée, un dessin de Victor Rousseau, « La Femme au Chat » de Philibert Cockx encore, un remarquable nu de Bastien, un James Ensor représentant une médaille offerte au peintre en 1935 quand les artistes l'ont proclamé « Prince de l'Art ». Le tableau porte cette dédicace signée par Ensor : A Dolf Ledel, sculpteur de caractère, son ami, le peintre du masque.

« Et ce tableau, lui dis-je, en lui indiquant du doigt un portrait à l'huile ? On dirait une toile de l'école tournaisienne. »

« Oui, c'est exact. C'est le portrait de mon grand-père par lui-même. D'origine hollandaise, il fut l'élève de Gallait. Ce tableau en dessous est également de lui. Il représente l'inauguration de la statue de Guillaume de Nassau à Haarlem. Enfant, m'ajouta-t-il, ainsi qu'il le confia à Paul Caso qui lui fit récemment visite, j'étais un passionné des dessins de Gustave Doré. Jeune homme, j'ai écrit aussi des poèmes. Constantin M[illegible]eunier, que je fréquentais à l'époque, é[illegible]t très paternel avec moi. Que de sou[illegible]venirs ! Je me rappelle aussi du Rouge-Cloître quand la belle clairière ac[illegible]peillait Amédée Degreef, Léon Houyou[illegible], Philibert Cockx et combien d'autres [illegible]encore. Tu sais, j'ai rencontré, durant [illegible]la carrière, de bons amis — c'est là v[illegible]aiment une expression chère à Dolf L[illegible]del — de bons amis : Victor Rousseau, Pierre-Louis Flouquet, Victor Bourgeo[illegible], Magritte... »

Et la conversation se poursuit à [illegible]bâtons rompus.

« J'ai aussi une de mes œuvr[illegible] « Le Puddleur » exposée au troisièm[illegible] étage du Palais des Congrès. J'ai été [illegible]professeur à l'Ecole des Arts décora[illegible]ifs de Nivelles. A l'Ermitage, à Lening[illegible]ad, se trouve une de mes œuvres, à São [illegible]Paulo, une « Eve », en grès rouge, e[illegible] taille directe. »

Dolf Ledel est intarissable, dé[illegible]ordant de souvenirs qu'il est tout heu[illegible]x de dispenser.

Je ne cesse de regarder autour [illegible]n moi sur les murs de son living. Que[illegible] témoignages de sa vie : un por[illegible]t de Fernand Wéry trop tôt disparu, [illegible]es toiles de Saaji, peintre chinois ave[illegible] qui le sculpteur a été très lié, des to[illegible]es de Nussbaum, peintre allemand qui [illegible]obtint le Prix de Rome, des peintures d[illegible] Jean-Jacques Gailliard. On n'en finirait [illegible]pas de dénombrer toutes les œuvres q[illegible] tiennent compagnie au grand sculpte[illegible], ami de Charles Plisnier à qui il rend [illegible]visite à plusieurs occasions.

Faut-il citer encore le buste de [illegible]erre Broodcoorens, création remar[illegible]able. C'est par lui que Louis Piérard a [illegible]connu Dolf Ledel. On comprend que L[illegible]el et Broodcoorens aient fait une [illegible]paire d'amis inséparables. Ils se r[illegible]ssemblaient étonnamment, même au [illegible]physique.

Le temps passe. Il est l'heure [illegible]de se séparer.

Dans son atelier, il me fait [illegible]e sa « Femme au Châle ». C'est le co[illegible]s de la femme qui lui communique sc[illegible] rythme et sa vie, qui donne à ce [illegible]olume dans l'espace un sens absolu, p[illegible]esque éternel.

Resté fidèle à la tradition clas[illegible]que, comme Grard et Debonnaires, [illegible] ont installé leurs volumes vivants d[illegible]ns la pierre, le marbre ou le bronze à [illegible]expo-

sition de la Sculpture belge dans le parc du Middelheim, Dolf Ledel est l'expression même de la vie, de la générosité dans l'art comme dans ses rapports avec les hommes.

Il s'est inspiré dans l'existence de cette profonde richesse que constituent la sympathie, l'amour et la simplicité.

Pour lui, rien de tel que la taille directe dans la masse de la pierre. C'est la matière qui l'inspire et qui le guide vraiment, comme l'écrivait Charles Bernard.

Rien de plus beau chez lui que cette générosité de caractère, que cet enthousiasme qui lui firent créer les plus émouvantes de ses œuvres, ce portrait, entre autres, de M. Walton-Fonson, « La Femme au Masque », « La Paysanne », « L'Homme à la Colombe », « Annonciation », « Marianne », « L'Homme au Casque », etc.

Famille d'artistes, il m'a introduit dans l'atelier de tissage de sa fille Karine qui a obtenu, en 1973, le Prix Alphonse Müller.

Nous nous sommes alors séparés à regret, promettant de nous revoir bientôt. Avant de partir, il m'attira à lui, me serrant contre sa poitrine. Je savais qu'il revivait en ce moment des souvenirs qui lui sont restés particulièrement chers, qu'il communiait avec un passé que nous avions en commun et que sa ferveur spirituelle garde intact comme s'il datait d'hier.

« Reviens encore me voir, me dit-il avec émotion. » Et la porte se ferma derrière moi.

Dans le square de Léopoldville, non loin de chez lui, parmi les arbres et les cris des enfants qui jouaient, je me suis arrêté devant sa petite « Sirène » en bronze, réplique de celle qui se trouvait à bord du « Baudouinville » coulé, en 1940, dans la Gironde.

Dolf Ledel ! Un homme au grand cœur, un ami fidèle comme il en est peu, un talent extraordinaire de puissance et de sincérité.

Avec lui, il n'est point besoin de réapprendre à aimer la vie. Il n'a fait que l'exalter durant toute sa carrière, que se livrer totalement à ceux dont il connaissait la vraie amitié.

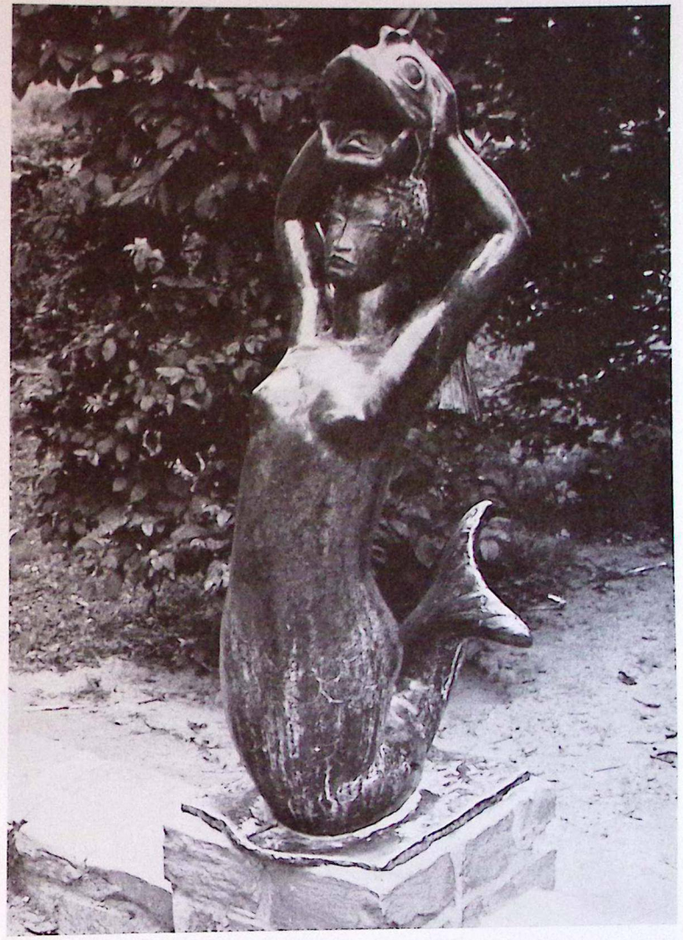
Il est le maître d'un monde sculptural qui continuera longtemps encore de vivre de cette sève qu'il lui a communiquée.

Tout a été bâti chez lui sur le culte de la fraternité : se mêler à la vie, voir et aimer les formes, en faire un tout dont il en a tiré l'essence, comme l'a écrit en substance Marc Augis.

En tirer l'essence et façonner des êtres généreux, un monde qui n'est qu'amour et art, deux mots qui ne se dissocient jamais chez lui.

Que Dolf Ledel poursuive son rêve parmi ses beaux visages pleins de vie concentrée et d'amour ! Il devient si rare d'aimer. Et comme le dit l'artiste lui-même : « Que la forme construite fasse rejaillir la lumière ».

Les souvenirs qui m'ont traversé après cette rencontre, s'en sont allés rejoindre les chemins de l'amitié le long desquels les statues de Dolf Ledel attendent pour rejouer la vie, une vie qui durera, animée par le souffle de la fraternité humaine. Et j'entends de la pierre se prolonger un accord mystérieux, celui d'un être qui fait parler et mouvoir l'immobilité.



Square de Léopoldville à Etterbeek : « Sirène » (bronze).

De Hamme à Bekkerzeel

par Emile PO' MON

DE Hamme vous voyez les bu dings qui envahissent de plus e plus notre capitale. C'est dire qu'on l'atteint aisément. Il suffit d'emp unter la route de Termonde et, au-de à de Wemmel, de virer à gauche ou d des- cendre de l'autobus Bruxelles-M erch- tem-Termonde si vous êtes piét ; la race fort heureusement n'en est p e en- core éteinte. Devant vous se dre le clocher d'Ossel, dépendance de Br aise- gem, village dont nous avons d les charmes ici même.

HAMME

Au-delà d'une série de villas mod rnes (l'envahissement citadin comm nce) apparaît un ravissant coin cham être entourant une sorte de mail form de beaux hêtres rouges très élancés pro- tégeant un modeste mais cha nant sanctuaire de style ogival, bâti au XIII^e^ siècle. Le chœur, à chevet plat, jol nent proportionné, date de cette ép que, mais les nefs, qui complètent le san basilical, ont subi des restaura enns comme en témoigne notamment le mil- lésime 1780 qui se lit à la charper e. D'un mobilier essentiellement bar que, on retiendra les autels latéraux, à co-

Au hameau d'Ossel (Brussegem) la nature a oore

gardé tous ses droits.

La ravissante petite église de Hamme qu'ombragent de magnifiques hêtres pourpres.

lonnes torses, dans lesquels s'insèrent des tableaux médiocres et, à la place du maître-autel, une niche en bois très délicatement ouvragée, datée 1643, et abritant un crucifix. Dans la statuaire intéressante, on remarquera une Charité de saint Martin (XVI^e^ siècle) et une Sainte-Gudule (XVIII^e^ siècle) portant une lanterne qui est son attribut. Selon la légende, en effet, Gudule, qui vécut dans la piété, se rendait dans un sanctuaire campagnard accompagnée d'une servante lorsque la lanterne s'éteignit. Elle implora le ciel et miraculeusement la lumière réapparut.

Certains assurent que c'est sous le chœur de cette église qu'elle fut inhumée. La patronne de Bruxelles était la fille de sainte Amalberge (fille de Pépin de Landen), la filleule de sainte Gertrude de Nivelles et la sœur de sainte Renelde honorée à Saintes. Notons que Hamme releva de l'abbaye puis du chapitre de Nivelles jusqu'en 1161, année où il passa à celle d'Affligem moyennant un cens de 100 sous.

KOBBEGEM

Un chemin sinueux et doucement ascendant nous mènera à Kobbegem en nous ménageant, à un certain moment de vastes paysages tant vers la capitale que vers Asse dont on aperçoit l'imposant clocher de l'église dédiée à saint Martin.

Ci-contre : à l'un des angles de la cour int eure de la ferme « Torenhof », à Kobbegem, cett robuste tour d'origine moyenâgeuse dont le toit p ntu, qui donnait beaucoup d'allure à la construct n, s'est hélas effondré. Espérons qu'il sera bientôt estauré.

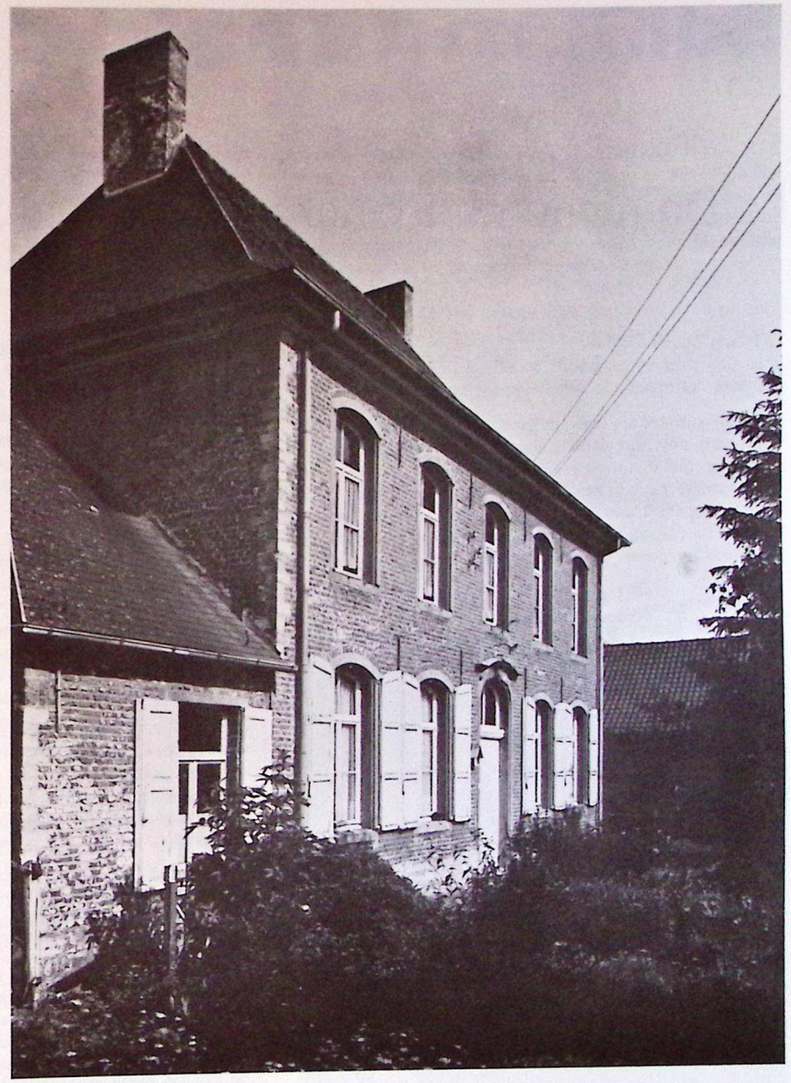
Ci-dessous : l'église de Kobbegem est un ir ressant édifice, en gothique tardif, que prolonge e chœur baroque.

A un certain moment, à la crois s des chemins vers Zellik et vers Kobb gem, on découvre, dans le ravin, la rme « Den Toren » ou « Torenhof » plan rectangulaire. Le corps de logi date du XVIII[e] siècle mais sa base est 'époque gothique tout comme la tour arrée fortifiée où se voit une salle ûtée pourvue de remarquables sculptu es et d'une intéressante cheminée du X[e] siècle, postérieure d'un siècle au re te de la construction.

Le chemin descend vers l'égli de Kobbegem, édifice, en gothique rdif, comprenant trois nefs identique un transept saillant, un chœur à che tripartite qui, lui, est de style baroq . La tour, plantée à l'occident, est p cée d'un porche d'entrée, à bossages, daté 1683. A l'intérieur, on remarquera plus particulièrement l'autel majeur, saroque (1649), et d'intéressantes orfèv ries. Une vaste prairie précède le sanct aire. Dommage qu'on n'y ait pas plan de beaux arbres, cela aurait donné a site beaucoup de caractère. D'autant plus qu'on y voit encore un « Plezante of » daté de 1703 et d'autres maisons e core blanchies à la chaux. L'industri est présente à Kobbegem par une bras serie disposant d'installations modern s et par une fabrique de produits laitie .. De cette dernière un chemin monte ente-ment à la chaussée Bruxelles-Alo t.

BEKKERZEEL

Nous couperons la chaussée en ces-tion pour nous rendre à *Bekke eel*, délicieux village brabançon d'aut ois malgré les macadams et l'auto- ute Bruxelles-Ostende qui n'est pas min. Au milieu des bocages surgit le s c-tuaire bâti au XVIII[e] siècle en briq e et grès lédien. En façade se voit le b son de l'abbesse de Grand-Bigard qu or-



donna cette construction et se dresse le clocher daté 1764. Le mobilier homogène est de la même époque de même que la cure. Un Christ gothique émouvant (± 1500) occupe le chevet. C'est à la cure que se rencontrèrent pour la première fois les organisateurs de la Révolution brabançonne : l'avocat Jean-Pierre Vonck et le général Vander Mersch.

Le retour à Bruxelles passe par Zellik et Ganshoren.

Bekkerzeel : la cure est une jolie construction du XVIIIe siècle dont les lignes classiques ne manquent pas de séduction.

Sur la Route Duc Jean...

Le Domaine de Planckendael à Muizen

La Route Duc Jean, dont le nom à lui seul évoque quelques-unes des plus belles pages du passé prestigieux de notre province, fut inaugurée officiellement au seuil de l'été 1973.

Depuis sa création, des milliers de touristes motorisés, voyageant soit individuellement soit en groupes ont pu apprécier les charmes multiples de ce splendide circuit qui promène l'excursionniste au cœur d'une région ravissante présentant une harmonieuse alternance de sites urbains et ruraux, de collines hardiment découpées et de plaines quasi uniformes, de fermes coquettes et de résidences cossues, de châteaux majestueux et d'humbles cha mières, d'imposantes abbayes et de modestes oratoires campa- gnards, de pimpantes zones vertes propices au urisme de plein air et d'élégants centres d'art voués au urisme culture!, de confortables relais gastronomiques pla tés en bordure de la route et de guinguettes simples m s pro- prettes qu'on découvre au détour d'un chemin o d'une venelle.

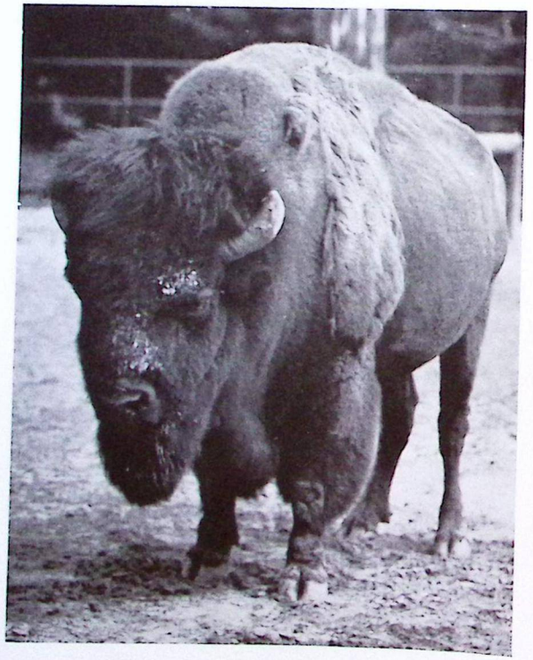
Un des coins les plus pittoresques de cette route i riche en contrastes est sans conteste cette longue et ntroite langue de terre qui court de Hofstade à Langdorp en ssant par Keerbergen, Tremelo et le nord d'Aarschot. est la Campine brabançonne qui se prolonge d'ailleurs squ'à Averbode. C'est aussi un haut lieu du tourisme r réatif et de détente avec d'élégants centres de villégiature mme Keerbergen ou des stations d'été réputées telle Ho tade.

C'est d'ailleurs dans le voisinage immédiat de Hofsta e que se développe, en bordure de la chaussée de Malines Lou- vain, le beau Domaine de Planckendael (commu de Muizen), acheté, en 1956, par la Société Royale de Zo ogie d'Anvers et aménagé, dès 1960, en parc zoologique en asse de devenir l'un des plus riches d'Europe.

Planckendael est aussi une réserve naturelle avec une aune et une flore indigènes fort riches parmi lesquelles de nom- breuses variétés de plantes sauvages, dont quelques spè- ces devenues rares, telles la digitale et la moscatellin

Depuis l'ouverture officielle, en avril 1960, du parc lo- gique et botanique de Planckendael, le nombre de vis eurs n'a cessé de croître d'année en année. Si, en 1963, on e- gistrait déjà quelque 95.000 entrées, ce chiffre était té à 129.251 en 1969 pour atteindre, en 1974, le record a uité de 174.215 visiteurs contrôlés. Cette progression cons ite récompense les efforts déployés par les responsable du Fonds Spécial chargé de l'équipement et de l'animatio du domaine. Aussi encourageants et éloquents que soient es résultats, ils devraient encore s'améliorer au cours des i- sons à venir car, tel qu'il est présentement agencé, le o- zoologique de Planckendael mérite à coup sûr une approfondie.

Couvrant une superficie de 40 hectares, piqué d'esse as arborescentes précieuses, enjolivé de pittoresques p as d'eau dans lesquels se mire un riant château, de



Les bisons d'Amérique sont une des multiples attractions du captivant Domaine de Planckendael à Muizen.

S.I.R. magazine S.I.R.

rococo, édifié en 1780 et converti en café-restaurant ouvert toute l'année, le Domaine de Planckendael est avant tout un centre d'élevage pour espèces animales menacées de disparition où les animaux à sauvegarder trouvent dans de vastes enclos les conditions propices tant du point de vue tranquillité que salubrité pour favoriser la reproduction et par voie de conséquence la survivance des espèces devenues rares.

Dans ces spacieux enclos, équipés d'abris et d'étables, de nombreux animaux vivent en semi-liberté. C'est ainsi qu'au hasard de la promenade on rencontrera des chameaux, bisons d'Amérique, antilopes, alpagas, vigognes, bouquetins, zébus, zèbres, wapitis, nandous, yacks, poneys de Shetland, chèvres d'Egypte, chèvres naines, ânes nains, moutons de Wallachie, loups, cerfs, oiseaux aquatiques, rhinocéros blancs, etc., tandis qu'une trentaine de volières abritent de superbes oiseaux exotiques.

En outre, le pavillon, qui représenta le Jardin Zoologique d'Anvers à l'Exposition Universelle de 1958, a été remonté au cœur du Domaine de Planckendael et aménagé en aquarium où sont présentés les poissons de nos rivières et ruisseaux, une section étant par ailleurs consacrée au problème de la pollution des eaux. D'autre part, dans une autre construction évolue une colonie de singes. Enfin, un coin du domaine a été converti en plaine de jeux (balançoires, agrès, tobbogan, etc.). L'accès à ce petit parc d'attractions est gratuit.

Si les amis des bêtes seront comblés en parcourant le domaine, les amants de la nature y trouveront eux aussi mille et un sujets d'émerveillement. Après avoir visité l'exposition ouverte dans le Centre S.O.S.-Nature installé à proximité de l'entrée, ils pourront en s'aidant de brochures explicatives parcourir l'un des nouveaux sentiers-nature qui viennent d'être aménagés dans le domaine. Des visites guidées ont également lieu sur demande (300 francs par guide). Nos lecteurs auront compris que l'équipement et l'entretien d'un domaine de cette importance nécessitent des frais considérables que les droits d'entrée ne suffisent pas à couvrir.

Or, à ce jour, la Province de Brabant est le seul organisme officiel à apporter une aide financière au domaine. Pourtant, en dehors de son attrait indéniable en tant que centre récréatif et de détente, Planckendael remplit d'autres rôles tout aussi sinon plus importants, dans le domaine scientifique notamment en tant qu'instrument d'éducation populaire, dans le domaine aussi de la protection de la nature en sauvegardant un cadre champêtre et sylvestre particulièrement précieux en raison de la flore qui y croît et de la faune indigène qui y habite. Rien qu'à ces deux titres, le Domaine de Planckendael mérite de retenir l'attention toute spéciale des pouvoirs publics.

Renseignements pratiques.
Jours et heures d'ouverture : le Domaine de Planckendael est ouvert toute l'année de 8 h 30 jusqu'au coucher du soleil pour la période allant du 1er mai jusqu'au 31 août, et de 9 h 30 jusqu'au coucher du soleil pour la période comprise entre le 1er septembre et le 30 avril.

Prix d'entrée : adultes : 60 F; enfants : 30 F; écoles : 30 F par élève (entrée gratuite pour les professeurs). Les groupes bénéficient également d'une réduction.

Yves BOYEN

BCE
AHURISSANTE
NOUVELLE HAUSSE
DES TAUX
votre argent **doit** travailler !
chez nous il vous rapporte...

à vue		1.15 %
à **1** mois de préavis		6.30 %
à **3** »	»	7.40 %
à **6** »	»	9.00 %
à **12** »	»	10.00 %

et sur notre livret de dépôt :
où que vous habitiez, vos versements ou vos retraits peuvent, en toute facilité, être effectués par compte chèques postaux **n° 000-0000564-79**
6% net
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE
VIEILLE HALLE AUX BLES - 1000 BRUXELLES • TEL. 11.42.93
BOULEVARD TIROU, 84 - 6000 CHARLEROI • TEL. 31.44.45

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Le 29 septembre 1974 : une randonnée inédite dans le Payottenland

Nos lecteurs connaissent de longue date Emile Deget, le dynamique membre de notre Fédération, qui n'a pas hésité, à une époque où l'automobile triomphait partout à organiser, à l'usage de ceux qui étaient restés fidèles au bon vieux footing de l'âge d'or du tourisme, des randonnées pédestres à caractère éducatif, culturel et récréatif. En cette année 1974 où, entre autres facteurs, l'augmentation assez sensible du prix de l'essence a fait réfléchir bon nombre de mordus du volant, le contingent des adeptes du tourisme pédestre et du cyclo-tourisme a augmenté assez sensiblement et divers projets sont présentement à l'étude visant à la création et au balisage dans les prochaines années de circuits et chemins touristiques à l'usage des piétons et des cyclistes. En attendant ces réalisations qui verront le jour en Brabant dès 1975, Emile Deget poursuit son cycle de promenades guidées au cœur de notre beau Brabant. C'est ainsi qu'il propose pour **le dimanche 29 septembre 1974** à tous les amateurs d'évasions saines et revigorantes dans la nature une randonnée tout à fait inédite par des sites quasi inconnus de notre merveilleux Payottenland (Strijland, la Chapelle de Woestijn, le bois de Neigem, la Chapelle Notre-Dame de Bevingen) en bref, une splendide motivation pour ce second week-end d'automne. Les chasseurs d'images n'auront que l'embarras du choix tant la région abonde en paysages plus séduisants les uns que les autres.
Réunion : Place Rouppe (terminus des autobus de la S.N.C.V.) à Bruxelles. **Départ par autobus LK, à 10 h 08 précises,** pour Gooik, weg op Lieferinge. Se munir de provisions de bouche. Le retour s'effectuera en autobus au départ de Roesbeke pour Bruxelles (Porte de Ninove) suivant les indications horaires fournies par le pilote. Coût approximatif du déplacement (aller et retour) : 70 F.
Remarque importante : pour les mois d'octobre et de novembre, le programme des randonnées touristiques sera adressé aux personnes que la chose intéresse sur demande adressée au pilote responsable : M. Emile Deget, rue des Palais Outre-Ponts 436 - 1020 Bruxelles. Joindre un timbre de 5 F pour la réponse.

Le Musée de la Meunerie à Braine-le-Château

Tant en raison de la qualité exceptionnelle de ses monuments que de la beauté tranquille de ses sites, la sémillante commune de Braine-le-Château figure parmi les localités les plus attrayantes du Brabant Wallon. Citons, pour mémoire, sur le plan architectural, le château féodal, objet de la légitime fierté des habitants, le pilori considéré comme l'un des plus beaux sinon le plus beau de Belgique, la maison du bailli, construction typique du XVI[e] siècle, les agrestes Chapelles Sainte-Croix et de Notre-Dame-au-Bois, tandis que les confins de la bourgade fourmillent en coins charmants, tel le Bois du Chapitre ou le lieudit « Les Monts » ou encore les rives verdoyantes du Hain, ce cours d'eau capricieux à souhait.
Dans ce festival de formes et de couleurs, l'ancien moulin banal de Braine occupe une place de choix. Non seulement du fait de ses titres de noblesse, ses origines remontent en effet à 1226, mais aussi parce qu'il abrite présentement un musée consacré à la meunerie et qu'il sert régulièrement de cadre à des manifestations culturelles de sorte que tant les amateurs d'art que les amants du passé y trouvent de quoi satisfaire leur légitime curiosité.

Renseignements pratiques.

Le Moulin — Musée est ouvert tous les samedis, de 14 à 18 heures et tous les dimanches de 10 à 12 et de 14 à 18 heures, du 1[er] avril au 15 octobre. L'entrée générale est fixée à 20 F par personne. Ce droit est ramené à 15 F par personne pour les groupes.
En outre, et toujours d'avril à octobre, le moulin peut également être visité, en semaine, moyennant demande et accord préalable. A cet effet, s'adresser au Secrétariat du Moulin,1, Grand-Place, 1440 Braine-le-Château. Tél. 02/56.91.15.

Visites guidées en Belgique

Le nombre de touristes qui, soit individuellement, soit en groupe, souhaitent bénéficier de visites guidées, est de plus en plus grand. Aussi convient-il que de telles visites soient confiées à des personnes hautement qualifiées, dotées de toutes les qualités psychologiques indispensables à cet effet et aptes à satisfaire la curiosité des visiteurs dans les domaines les plus divers.
En Belgique, la majorité des associations de guides diplômés, qui répondent à ces exigences, sont groupées au sein de la Fédération Nationale des Groupements de Guides touristiques (F.N.G.), a.s.b.l. reconnue par le Commissariat Général au Tourisme et qui vient de tenir à Bruxelles, son 7e congrès sous le thème « Le tourisme, c'est l'homme ».
Cette Fédération s'est donné pour tâche, entre autres objectifs, d'obtenir la reconnaissance officielle des groupements de guides et des diplômes de ceux-ci, l'établissement de tarifs unifiés pour les guidages et une publicité commune. Elle entend aussi collaborer avec les autres branches du tourisme, pour la réalisation d'un « tourisme de qualité », objectif majeur de la politique touristique en Belgique.

Répertoire des groupes fédérés

Afin de permettre aux touristes et aux organisateurs de voyages, de disposer de toutes les informations pratiques indispensables à l'organisation de visites guidées en Belgique, la F.N.G. a édité un dépliant quadrilingue qui constitue le répertoire de tous les groupes fédérés et des tarifs appliqués par chacun d'eux.
Ce dépliant peut être obtenu gratuitement sur demande adressée au Secrétariat de la Fédération Nationale des Groupements de Guides touristiques, Tuinwijklaan 11 - 9000 Gand.

La Province de Brabant inaugure le Musée du Caillou

Le lundi 24 juin 1974 est un jour qui mérite d'être marqué d'une pierre blanche. En effet, non seulement il fut témoin de la réouverture officielle du Musée du Caillou, à Vieux-Genappe, mais encore comme le souligna, avec une légitime fierté, M. Emile Courtoy, député permanent (au centre sur notre document), il consacre le sauvetage définitif de la Ferme du Caillou, acquise par la Province de Brabant.

C'est à la fin de l'année 1971, que le Conseil d'Administration de la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes a pris la décision de vendre sous certaines conditions le domaine et le Musée du Caillou à la Province de Brabant. Cette cession permettait d'assurer la pérennité de l'œuvre entreprise en 1950 : la sauvegarde et l'existence même du seul musée napoléonien de Belgique installé dans la ferme du Caillou qui abrita le quartier général de Napoléon les 17 et 18 juin 1815.
Après plusieurs mois consacrés à la consolidation et la remise en état des bâtiments et à l'aménagement des salles d'exposition, les Autorités provinciales ont inauguré le 24 juin dernier ce nouveau musée qui contribue efficacement à enrichir le patrimoine historique de la Province et à étendre ses possibilités touristiques.
Le beau temps permit de réunir les très nombreuses personnalités dans le jardin pour entendre le discours prononcé par M. Emile Courtoy, Député permanent.
Au nom de ses collègues de la Députation permanente, M. Courtoy tint à remercier les personnalités et à excuser Son Altesse Impériale le Prince Napoléon, grand bienfaiteur du Musée du Caillou ainsi que M.J.P. Graffé, Ministre de la Culture française. Puis il retraça l'historique de la Ferme du Caillou qui au lendemain de la bataille connut des fortunes diverses. Cabaret dans les années 1820, puis relais de diligence, le Caillou fut acquis, en 1869, par l'architecte provincial Emile Coulon, qui l'aménagea en maison de campagne. En 1905, le domaine fut acheté par la comtesse de Villegas, qui épousa peu après l'historien et publiciste Lucien Laudy. Ce dernier se voua corps et âme au Caillou et y rassembla d'importantes collections. A sa mort, en 1948, ces collections léguées au Musée de l'Armée furent promptement enlevées, de sorte que le Caillou, vidé de toute substance, semblait promis à une mort lente mais inexorable.
C'est alors que quelques hommes entreprirent, sous l'impulsion énergique de M. Théo Fleischman, de sauver ce monument qui allait être vendu et sans doute irrémédiablement perdu pour notre patrimoine communautaire. Ainsi naissait, le 28 janvier 1950, la Société Belge d'Etudes Napoléoniennes qui fut en mesure d'acquérir, le 13 septembre 1950, la Ferme du Caillou.
La Société Belge d'Etudes Napoléoniennes, comme toutes les sociétés privées, a connu de nombreuses difficultés pour maintenir cette maison ouverte à tous, jusqu'au moment où, devant de trop lourdes difficultés, elle s'est adressée à la Province de Brabant qui devait bientôt acquérir le bien.
Depuis, le Service de Recherches Historiques et Folkloriques et de Relations Culturelles et Publiques, à qui a été confiée la gestion du musée, et le Service technique provincial des Bâtiments, se sont mis à la tâche et des travaux ont été entrepris, travaux qui sont loin d'être terminés d'ailleurs. Grâce à la collaboration de la Commission Royale des Monuments et des Sites, du Ministère des Travaux Publics, bientôt l'environnement du musée va être considérablement amélioré. En effet, la route actuelle va être déplacée, libérant un espace de 12 mètres, devant toute la longueur du bâtiment. Un nouveau parking va être aménagé, en collaboration avec le Ministère des Travaux Publics et des plantations vont être effectuées avec la collaboration des services du Plan Vert.
Monsieur Emile Courtoy précédant les assistants dans la visite du Musée prononça encore quelques paroles devant la plaque commémorant cette cérémonie, apposée dans la première salle du Musée, dite « des Aides de camp ». Les visiteurs s'attardèrent longuement dans les quatre salles appréciant l'attrait de précieuses reliques, la beauté des œuvres d'art, peintures et sculptures et l'intérêt de multiples et rares documents évoquant la grande figure dont le souvenir hante ces lieux, évoquant aussi ses compagnons de gloire et les heures tragiques de la dernière bataille de l'épopée.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Un établissement dans le vent : le musée de Cires à Braine-l'Alleud (Butte du Lion)

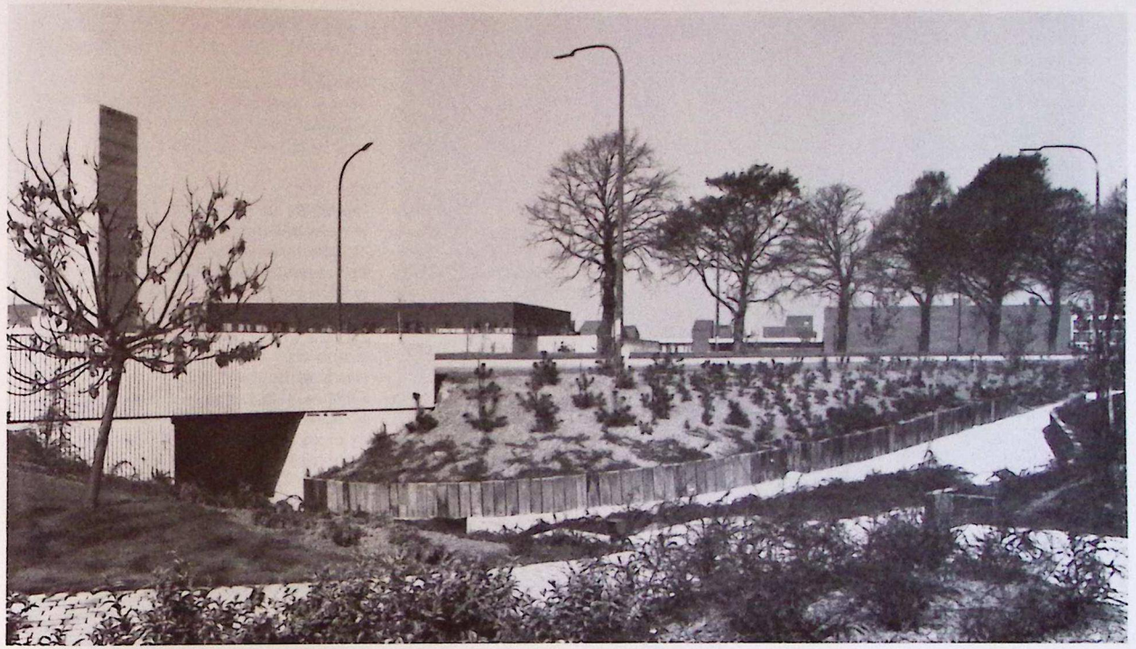
Les chiffres sont là, éloquents, irréfutables. Les deux centres touristiques les plus fréquentés du Brabant sont et restent le Domaine de l'Etat, à Hofstade, et le Domaine Provincial, à Huizingen, qui accueillent, chacun, bon an mal an, un demi-million de visiteurs. Derrière ces deux figures de proue, le site du champ de bataille de Waterloo occupe avec ses quelque trois cent dix à trois cent vingt mille touristes annuels une très honorable troisième place. Cette infériorité numérique est toutefois compensée sur le plan sélectif par l'engouement que suscitent auprès des visiteurs étrangers la butte du Lion et ses abords. Non seulement les ressortissants étrangers sont majoritaires à Waterloo-Braine-l'Alleud (70 % environ de la clientèle), mais encore, et ce fait mérite d'être souligné, ils viennent des quatre coins de l'horizon. Sans doute, Anglais, Américains, Allemands, Hollandais et Français se hissent résolument et régulièrement en tête dans la ventilation par nationalité. Mais depuis quelques années surtout, Africains, ressortissants de l'Europe de l'Est et même Asiatiques convergent en rangs de plus en plus serrés vers ce haut lieu de l'histoire militaire du XIX[e] siècle. Bien sûr, tous les touristes qui grouillent au pied de la butte ne s'aventurent pas, loin s'en faut, à gravir les 226 marches que comporte cet impressionnant cône. Les personnes âgées, d'abord, et on les comprend, mais aussi un certain nombre de touristes dans la force de l'âge qui hésitent à produire l'effort que nécessite cette ascension. En revanche, tous s'égaillent aux abords de la butte qui — et ce sont les plus nombreux — pour visiter le Panorama de la Bataille (195.000 entrées enregistrées en 1973), qui pour acheter l'un ou l'autre « souvenir » qui pour prendre un rafraîchissement ou une collation, qui encore pour suivre dans une « salle obscure » l'un ou l'autre films centrés sur la figure de l'Empereur ou sur l'épopée de 1815.

Parmi les attractions qui gravitent autour de l'immense tertre supportant le célèbre lion, l'une d'elles, le Palais de l'Empire abrite, dans un décor d'époque d'un étonnant réalisme, un non moins étonnant musée de cires où défilent tous les héros des titanesques combats du 18 juin 1815 où se joua le sort de l'Europe. On y rencontre, revêtus d'uniformes d'époque, reconstitués d'après des documents historiques, non seulement les trois « Grands » de Waterloo, à savoir Napoléon, Wellington et Blücher, mais aussi tous les personnages qui marquèrent de leur empreinte la plus sanglante bataille de tout le XIX[e] siècle : les maréchaux Soult, Ney et Bertrand, les généraux Drouet, Cambronne, Reille et Kellerman, sans oublier le prince d'Orange, qui commanda le 1[er] Corps de l'Armée des Pays-Bas et qui fut blessé, dans le feu de l'action, à l'endroit même où se dresse aujourd'hui le lion. Dans cette reconstitution d'après « nature », certains tableaux témoignent même d'une réelle atmosphère, telle cette veillée de l'Empereur, à la Ferme du Caillou, dans la soirée du 17 juin ou encore cette scène représentant le bivouac d'une avant-garde des troupes impériales où les fameux grognards rassemblés autour du feu attendent l'heure de la charge, qu'ils devinent décisive.
Intéressant et curieux à la fois, le Musée de Cires est, après le Panorama de la Bataille, l'établissement le plus fréquenté du site du Lion (54.376 visiteurs en 1972 et 54.462 en 1973). Il convient de préciser que la direction de cet établissement a entrepris un effort considérable et spectaculaire sur le plan linguistique. En effet, le touriste bénéficie, à sa demande, non seulement de commentaires enregistrés dans les quatre langues considérées comme traditionnelles chez nous, à savoir : le français, le néerlandais, l'anglais et l'allemand, mais aussi, et ce fait mérite d'être souligné, en espagnol, en italien, en grec, en hébreux et en iranien et les responsables de la gestion n'entendent pas s'arrêter en si bon chemin, les commentaires en d'autres langues étant d'ores et déjà à l'étude. Rappelons, à l'intention de nos lecteurs que le Musée de Cires, installé dans le « Palais de l'Empire » en face de la Butte du Lion, est ouvert toute l'année, aux heures ci-après : de Pâques au 30 septembre, de 8 à 20 heures; du 1[er] octobre à Pâques, de 9 à 17 heures. L'entrée générale est fixée à 21 F par personne; les enfants de 7 à 14 ans : 11 F; les groupes : 11 F par personne; les écoles : 8 F par personne; les étudiants de plus de 14 ans : 16 F.
Un musée à voir ... ou à revoir avec vos amis.

Visites guidées de Louvain-la-Neuve (Ottignies)

Vers 1980, toutes les facultés de la section francophone de la célèbre Université Catholique de Louvain (à l'exception de la Faculté de Médecine implantée à Woluwe-Saint-Lambert) seront installées sur le vaste plateau de Lauzelle, près de Wavre, et occuperont près de 800 hectares, dont la majorité est située sur le territoire de la dynamique commune d'Ottignies. A ce moment, la nouvelle cité universitaire, baptisée Louvain-la-Neuve, formera une véritable ville, la plus importante de tout le Brabant wallon, puisqu'elle sera en mesure d'héberger quelque 40.000 personnes dont une bonne moitié constituée par la population estudiantine et les ménages de professeurs et d'assistants.
Avec quelque douze à quinze cents occupants, on est encore aujourd'hui bien loin du compte; néanmoins, les travaux d'infrastructure et d'aménagement sont suffisamment avancés pour donner une image déjà valable de ce que sera cette cité piétonnière conçue aux dimensions humaines et qui fait la part belle aux espaces verts, tant en assurant la sauvegarde du site actuel, notamment du bois de Lauzelle (200 hectares), véritable poumon du centre universitaire, qu'en créant un nouveau décor paysager adapté à chacune des cellules urbaines qui, rassemblées, constitueront l'Alma Mater de demain.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



Université de Louvain-la-Neuve (Ottignies) : une cité piétonnière qui fait la part belle aux espaces verts.

En 1973, Louvain-la-Neuve constituait déjà une attraction nullement négligeable sur le plan touristique et ce mouvement d'intérêt va et ira encore en s'amplifiant dans les années à venir. Aussi n'est-il pas téméraire d'affirmer que Louvain-la-Neuve est, dès à présent, une « réalité » touristique. Les animateurs de la nouvelle ville universitaire l'ont bien compris puisqu'ils organisent, **à compter de cette année 1974, des visites guidées de Louvain-la-Neuve, tous les samedis, dimanches et jours fériés dans le courant de l'après-midi,** respectivement à 14 h 30 et à 15 h 30. Réunion dans le hall d'entrée du cyclotron (grand bâtiment aux trois tours carrées construit en bordure de l'avenue Baudouin I[er]). La visite dure environ deux heures. Pour tous renseignements complémentaires, téléphoner au 010/472.31.

Eglise de Villers-la-Ville : Exposition consacrée à l'abbaye de Villers

Une exposition consacrée à l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville sera organisée en septembre en l'église paroissiale de ce village brabançon.
Chacun connaît les ruines grandioses de Villers comme d'éloquents témoignages des sauvages mutilations infligées au patrimoine monumental de nos régions par les égarements révolutionnaires venus de France à la fin du XVIII[e] siècle. Chacun connaît les vestiges imposants de Villers comme le précieux héritage trop tardivement sauvé par l'engouement des romantiques pour la civilisation médiévale et ses expressions artistiques dont l'art gothique apparaît alors la manifestation exemplaire la plus parfaite. L'amateur éclairé reconnaît le plan caractéristique du monastère groupant autour du cloître, l'abbatiale, la salle du chapitre, le chauffoir, les cuisines, le réfectoire et les celliers. Le spécialiste discute la chronologie de cette réalisation, de ses annexes originales et des modifications diverses qui marquèrent, du XII[e] siècle au XVIII[e], le vivant organisme du complexe monastique.
L'exposition, dont le vernissage est fixé au 21 septembre 1974, à 18 heures, présentera au public, d'une part, une série d'éléments concernant les caractères cisterciens de l'abbaye de Villers et, d'autre part, des recherches relatives à la qualité architecturale de la création des moines du Moyen Age : rythmes et proportions des espaces et des volumes, efficace harmonie des fonctions et

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

des bâtiments, etc. Plans, coupes, maquettes, photographies et graphiques tenteront de mettre à la portée d'un vaste public les fruits d'une étude menée à l'Ecole supérieure d'Architecture de l'Institut Saint-Luc de Tournai à Ramegnies-Chin, étude dont, par ailleurs, la publication est en cours.
Mettant en lumière les qualités de l'architecture de l'abbaye cistercienne de Villers, cette exposition, par ses aspects spécifiques, constituera une invitation à visiter dans un état d'esprit renouvelé les ruines de Villers alors parées des charmes supplémentaires des lumières de l'automne. Les lierres et les feuillages fauves souligneront encore les perfections de ce cadre de vie dont la conception dépouillée a permis jadis aux disciples de saint Bernard, les cisterciens, d'atteindre une perfection d'un ordre supérieur, d'Ordre spirituel.
L'exposition restera ouverte jusqu'au 6 octobre inclus. Visites tous les jours de 15 à 18 heures.

Geneviève Grand'ry à l'honneur

Geneviève Grand'ry, qui a beaucoup œuvré pour maintenir « Le Salon des Inventeurs » à Bruxelles, vient d'être nommée Commandeur du « Mérite de l'Invention ». Cette distinction lui a été remise par Monsieur Guy Cudell, président d'honneur de la Chambre Syndicale pour la Protection des Inventeurs, au cours d'une réception qui s'est déroulée dans son cabinet.
D'autre part, le Ministre de la Culture française a décerné à Geneviève Grand'ry les Palmes de l'Ordre de la Couronne pour services rendus aux Arts.
Enfin, l'Institut Belge d'Information et de Documentation a chargé Geneviève Grand'ry de réaliser un film de prestige sur « La Tapisserie en Belgique ». Ce film destiné à informer le monde par l'intermédiaire de nos ambassades est déjà retenu pour participer au prochain Festival du Film Belge. Il sera présenté en avant-première au Centre Culturel - Chapelle de Boondael à Ixelles, centre que dirige Geneviève Grand'ry.

Le CACEF lance le premier disque consacré au folklore wallon

Fondé en septembre 1966, à l'initiative des provinces wallonnes et du Brabant, le Centre d'action culturelle de la Communauté d'expression française (CACEF) a pour objet « d'assurer, dans le respect de la personne humaine, la promotion et le rayonnement de la Communauté d'expression française en Belgique » (article 3 des statuts).
Le CACEF développe ses activités sur trois plans :
Il s'agit d'abord d'un centre de coordination et de concertation pratique entre les Provinces et divers organismes ou institutions de notre Communauté.
Le CACEF veut être un lieu de réflexion sur les grands problèmes qui se posent à la Communauté culturelle française : tel est l'objet des rencontres, des échanges qu'il organise sous forme de commissions d'étude, de tables rondes, de colloques...
Troisième aspect : le CACEF assume plusieurs tâches spécifiques dans le domaine de l'animation et de la diffusion culturelles (expositions, édition de revues, etc...).
Le CACEF ne veut pas rester étranger aux événements significatifs de l'actualité culturelle.
C'est dans ce cadre qu'il réalise une collection de disques consacrés au Folklore de Wallonie. Il a voulu faire coïncider le premier d'entre eux, consacré aux fêtes de l'année (2e semestre) avec les Douze Mois du Folklore dont le Commissariat Général au Tourisme est l'actif promoteur.
Vaste programme ! Aussi, deux volumes sont nécessaires pour survoler de l'An Neuf à Noël, les fêtes patronales, ducasses, carnavals, feux ou processions, dont le calendrier fut établi par Monsieur Roger Pinon, Membre de la Commission royale belge du Folklore, qui assure la supervision scientifique de cette initiative.
Françoise Lempereur et Claude Flagel, les réalisateurs, ont choisi un ordre de publication qui fait coïncider la sortie du volume 2 (juillet à décembre) avec les événements à venir, la parution du volume 1 étant prévue pour novembre. Ces libertés avec l'agenda peuvent surprendre, mais l'année du folklore n'a-t-elle pas débuté un 1er avril ?
Les interprétations ont été confiées pour nombre de manifestations aux musiciens et chanteurs qui, traditionnellement, les assument. D'autres coutumes ont été illustrées par des ré-interprétations de chanteurs ou musiciens les connaissant bien.
Les enregistrements de ce disque long playing 33 tours ont été réalisés, grâce à un matériel autonome, dans les lieux familiers aux interprètes : salles de répétition des fanfares et chorales, églises, écoles, places de villages, etc... garantissant ainsi une spontanéité au niveau du jeu qui n'aurait pas été possible en studio.
Bien sûr, il n'était pas question, en 16 titres, d'inclure toutes les manifestations d'un semestre. Et le choix difficile devait tenir compte d'un équilibre entre les cinq provinces et aussi d'une alternance entre les pièces instrumentales et chantées. Mais ce disque est le premier d'une collection dont la tranche de départ s'étale sur cinq ans. C'est sur l'ensemble que s'équilibreront manifestations très célèbres et fêtes dont le renom est purement local quoique leur intérêt soit souvent équivalent pour le folkloriste.

Ce disque intitulé « Anthologie du Folklore Wallon » et présenté sous une élégante et robuste jaquette comportant le texte et le commentaire des œuvres, est vendu au prix de 225 F, à verser au C.C.P. N° 000-0181654-70 du C.A.C.E.F., 12, rue Joseph Saintraint, 5000 Namur.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

A L'Hospice Comtesse à Lille : Exposition « Lille, Ville d'Art »

Lille, ville capitale d'une métropole de plus d'un million d'habitants, centre d'une région fortement industrialisée, est aussi une ville d'art. Ville d'art trop ignorée.
Aussi, c'est sur le thème, « Lille, ville d'art » qu'est présentée à l'Hospice Comtesse, rue de la Monnaie, une exposition dont le but est de révéler les trésors de la ville et d'en préciser l'originalité.
Si les monuments du Moyen Age sont peu nombreux, certains, comme le Palais Rihour, précieux témoin de l'époque bourguignonne, ne manquent point de qualité. Lille témoigne surtout des XVIIe et XVIIIe siècles tant par ses grands édifices que par ses vieux quartiers.
L'unité des ensembles de vieux logis est souvent remarquable. Ils datent en effet d'une époque où le Magistrat local se montra énergique en l'art de bâtir et fixa des contraintes dont l'harmonie architecturale fut l'heureux résultat.

Les Métiers d'Art du Brabant à Diest : en juin dernier, l'ancienne et vénérable Halle aux Draps de Diest a prêté son cadre majestueux à une remarquable exposition de quelques œuvres marquantes de nos artisans d'art brabançons. Sur notre document, on reconnaît, à gauche de M. Cluckers, bourgmestre de Diest, prononçant, le jour du vernissage, l'allocution de bienvenue, M. André Flour, député permanent, qui préside avec bonheur, aux destinées de l'Office Provincial des Artisanats et Industries d'Art du Brabant.

Lille, rue Lepelletier : Maison (± 1684) en grès pierres et briques, caractéristique du style franco-lillois.

Curieusement, si le maniérisme flamand connaît l'un de ses sommets avec la vieille bourse, que Julien Destrée éleva sur le grand marché en 1652-1653, c'est dans les dernières décennies du XVIIe que triomphe le baroque si généreux des pays du Nord. La mode s'assagira peu à peu au cours du XVIIIe siècle, mais réapparaîtra vers la fin du XIXe et au début du suivant.
L'architecture ne fut pas seule à connaître, aux siècles classiques, une exubérante floraison. Tous les arts suivirent le même train : ébénisterie, ferronnerie, céramique et orfèvrerie.
L'exposition présentée ne se borne donc pas à la seule évocation de l'art de bâtir, elle rappelle les meilleures périodes de la faïencerie et du travail des métaux précieux.
L'exposition « Lille, Ville d'Art » se tient dans les salles du Musée de l'Hospice Comtesse, 32 rue de la Monnaie. Elle est ouverte tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 12 h 30 et de 14 h à 17 h, jusqu'au 30 octobre 1974.

Fêtes de septembre à Rixensart

Vendredi 13/9 à 20 h. : Gala fantastique par Tony DELBEL. Magicien-illusionniste.
Samedi 14/9 à 15 h. : Ouverture de la Kermesse Renaissance dans le Parc communal, animée par la Guitarelle avec le groupe folklorique de Claude Flagel et de la Sarabande.
16 h. : rencontres sportives.
21 h. : Bal du Bourgmestre sous chapiteau au Parc communal animé par l'orchestre « The Ruby's ».
Dimanche 15/9 à 14 h. 30 : animations folkloriques.
20 h. 30 : Jeu scénique : Rixensart au XVIe siècle.

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1974

BRUXELLES : Dans les Salles du Musée provisoire d'Art Moderne, 1, Place Royale : Exposition « Hommage à Hippolyte Boulenger » à l'occasion du centenaire de la mort de l'artiste (jusqu'au 20 octobre) — Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Bureau 74; Salon International de l'Equipement des Commerces VISUMAT; Salon du Textile d'Ameublement DECORAMA. Ces trois salons fermeront leurs portes le 18 septembre dans la soirée.
HAL : Au Collège des Jésuites, aujourd'hui Centre Culturel : Rétrospective Camille Colruyt (jusqu'au 6 octobre).
LOUVAIN : Au Musée Van Humbeeck-Piron, 108, Mechelsevest : Exposition « L'Expressionnisme dans l'œuvre de Pierre Van Humbeeck et Maria Piron » avec, en complément, une exposition de vêtements religieux sur le thème « Les Habits des Chanoines ». Ces deux expositions sont ouvertes tous les jours sauf les mardis, de 10 à 19 h., jusqu'au 31 octobre.
NIVELLES : Dans la Crypte de la Collégiale Sainte-Gertrude : Exposition « Sainte Gertrude de Nivelles - Histoire et Folklore » (jusqu'au 10 novembre).

15 HAL : Grandes Fêtes du Couronnement de la Vierge. A 10 heures, à la Basilique Notre-Dame : messe solennelle concélébrée par S.E. le Cardinal Suenens et plusieurs évêques belges et étrangers. A 15 heures : grande procession du couronnement avec la participation de plus de 500 délégués des diverses confréries mariales. Un hommage à Marie aura lieu ensuite dans le cadre de la Place Possoz, près de la Basilique. Il sera suivi de l'exécution par toutes les chorales participantes du Magnificat de Flor. Deboes.
LOUVAIN : Grande Course cycliste pour professionnels comptant pour le championnat des équipes de marques.

16 GAASBEEK : Au Château, à 20 h. 30 : « The King's Singers » dans le cadre du Festival de Flandre.

17 AARSCHOT : Eglise Notre-Dame, à 20 h 30 : Musique baroque italienne par l'Orchestre de Chambre de Belgique placé sous la direction de Georges Maes, avec, en solistes, Michèle Péna et Louis Devos, dans le cadre du Festival de Flandre.

18 GRIMBERGEN : Eglise abbatiale, à 20 h. 30 : Musique baroque anglaise, par l'Orchestre de Chambre de Wallonie, placé sous la direction de Lola Bobesco, dans le cadre du Festival de Flandre.

19 LOUVAIN : Grande Rotonde, à 20 h 30 : « The Triumph of Antichrist » par The Fires of London (direction Peter Maxwell Davies) avec Vanessa Redgrave, dans le cadre du Festival de Flandre.

20 HEKELGEM : Au Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem : Exposition sur le thème « Beauté tranquille » (jusqu'au 6 octobre).
LOUVAIN : Au Théâtre communal : Journée « Porte Ouverte » (de 19 h 30 à 24 heures). Participation assurée de nombreuses compagnies théâtrales.
TIRLEMONT : A l'Eglise Saint-Germain, à 20 h 30 : Musique baroque française, par l'Orchestre de Chambre de la B.R.T. et la Chorale de l'Institut Lemmens, placés sous la direction d'Aviva Einhorn, dans le cadre du Festival de Flandre.

21 LOUVAIN : Au Théâtre communal : Journée « Porte Ouverte ». Chants, danses, théâtre, visites guidées, etc. (de 15 à 24 heures) — A la Grande Rotonde, à 20 h 30 : Schönberg, Bach, Maxwell Davies, par « The Fires of London » dans le cadre du Festival de Flandre.
NIVELLES : Fêtes de Wallonie (également le 22 septembre).
VILLERS-LA-VILLE : A l'Eglise paroissiale, à 17 h. : Moura Lympany (Londres) au piano, dans un récital Chopin (Festival Musical du Brabant Wallon).

22 GAASBEEK : Au Château : Exposition Frans Minnaert (jusqu'au 6 octobre).
LOUVAIN : Au Théâtre communal : Journée « Porte Ouverte ». A 10 h 30 : messe chantée. De 15 à 18 h : chants, danses, spectacle Son et Lumière. — A la Collégiale Saint-Pierre, à 20 h 30 : Mozart, Mahler, par l'Orchestre Symphonique de la B.R.T.

28 HOEILAART : Fêtes annuelles du raisin et du vin belges (expositions, attractions, réjouissances populaires). Egalement les 29 et 30 septembre.
JODOIGNE : A l'Eglise Saint-Médard, à 20 h : l'Orchestre Mozart de Belgique avec, en solistes, Jacques Genty (piano) et Jean Ferrard (orgues) dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.

29 KESSEL-LO : Au Centre de Récréation de la Province de Brabant, 55 Lentedreef : 3e Grande Journée brabançonne du Folklore (de 11 à 18 h 30) avec la participation assurée de plusieurs groupes réputés (Echasseurs de Merchtem, Fanfare 1900 de Bruxelles, Gilles Nivellois, Marionnettes de Toone, etc.). Entrée libre.
NIVELLES : Grand Tour Sainte-Gertrude, procession qui accomplit un périple de ± 14 km. A la rentrée solennelle en ville, vers 15 h., se déroulera un grand cortège historique.

OCTOBRE 1974

4 GAASBEEK : Au Château, à 20 h. : Concert par l'Ensemble Tchécoslovaque Lyra Nova.
LIEDEKERKE : A la Maison communale : Exposition William Van Der Straeten (également les 5, 6 et 7 octobre).

5 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers. — Salon de l'Ameublement (jusqu'au 20 octobre).
VILLERS-LA-VILLE : A l'Eglise paroissiale, à 17 h. : Récital de piano par Ingrid Haebler (Vienne) dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.

6 HAL : Clôture solennelle des Fêtes du Couronnement de la Vierge, sous la présidence de Mgr. Jenny, archevêque de Cambrai.

7 LOUVAIN : Ouverture solennelle de l'Année académique de l'Université Catholique de Louvain.

8 GAASBEEK : Au Château, à 20 h. : Concert par l'Ensemble baroque Telemann de Bruges, à l'occasion du 50e anniversaire de l'ouverture du château en tant que musée.
OTTIGNIES : A Louvain-la-Neuve (Studio) : L'Orchestre National de Belgique placé sous la direction d'André Vandernoot, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.

13 GAASBEEK : Au Château : Rétrospective Karel De Bauw (paysagiste) jusqu'au 31 octobre.

17 BRAINE-L'ALLEUD : Eglise Saint-Etienne, à 20 heures : « Carmina Burana » de Karl Orff, par le Grand Orchestre symphonique de la R.T.B., l'Ensemble Vocal de Braine-l'Alleud, le Cercle Royal les XVI de Charleroi et la Chorale d'Enfants de Dinant, dans le cadre du Festival Musical du Brabant Wallon.

18 BRUXELLES : Au Centre International Rogier : Salon « Sanitaire + Cuisine » (jusqu'au 23 octobre).
HEKELGEM : Au Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem : Exposition « Le Jouet justifié » (jusqu'au 27 octobre).

19 NIVELLES : A la Salle « Omnisports » : Bal du Commerce.
RIXENSART : Au Cinéma du Centre, à 20 heures : Exposition du Monde « Les Nouvelles Hébrides » par Jacques Gourguechon.

25 BRUXELLES : Dans les Salles du Musée provisoire d'Art Moderne, 1, Place Royale et dans les Salles d'expositions temporaires des Musées Royaux des Beaux-Arts, 3, rue de la Régence : Exposition « Gaston Bertrand, peintures, aquarelles et dessins » jusqu'au 5 janvier 1975.

NOVEMBRE 1974

1 DIEST : Pèlerinage folklorique à la Chapelle de tous les Saints. Offrande de nombreux ex-voto en cire pour obtenir la guérison de divers maux ou pour solliciter l'une ou l'autre grâce.
HEKELGEM : Au Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem : Foire aux Livres (jusqu'au 3 novembre).

2 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Salon de la Musique (jusqu'au 11 novembre).
LOUVAIN : A la Salle d'Exposition de la ville, 30, L. Vanderkelenstraat : le peintre Maurice Felbier et le sculpteur Lode Verhaegen.

3 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : Journées d'Automne de la Coiffure (également le 4 novembre).
MONTAIGU : Célèbre Procession aux Chandelles en l'honneur de la Vierge (dans l'après-midi).

pasture

FESTIVAL MUSICAL DU BRABANT WALLON 1974

Membre de l'a.s.b.l. Festival de Wallonie

Samedi 14 septembre :	VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale. Récital François GLORIEUX, piano (17 heures).
Samedi 21 septembre :	VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale. MOURA LYMPANY (Londres), piano dans un récital CHOPIN (17 heures).
Samedi 28 septembre :	JODOIGNE - Eglise Saint-Médard. L'Orchestre Mozart de Belgique (Direction : Guy BARBIER). Solistes : Jacques GENTY, piano, et Jean FERRARD, orgues (20 heures).
Samedi 5 octobre :	VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale. Ingrid HAEBLER (Vienne), piano (17 heures).
Mardi 8 octobre :	OTTIGNIES (LOUVAIN-LA-NEUVE) - Salle du « Studio ». L'Orchestre National de Belgique, placé sous la direction d'André VANDERNOOT (20 heures). Soliste : J.C. VAN DEN EYNDEN, piano.
Jeudi 17 octobre :	BRAINE-L'ALLEUD - Eglise décanale. Les « Carmina Burana » de Karl ORFF par le Grand Orchestre symphonique de la R.T.B. — L'Ensemble Vocal de Braine-l'Alleud sous la direction de Daniel VANDERSLEYEN. — Le Cercle Royal les XVI de Charleroi sous la direction de Jean GAUDIER. — La Chorale d'Enfants de Dinant, dirigée par Marie-Claude TASSET-REMY. — Solistes : Jeanet PRICE, soprano (Londres), Philip LANGRIDGE, ténor (Londres), Hugo TRAVERS, baryton. — Direction : Guy BARBIER (20 heures).

Prix d'entrée :	100 F — 60 F : Jeunes et J.M.
Abonnements :	6 concerts : 400 F — 300 F (Jeunes et J.M.) 3 récitals de Villers-la-Ville : 200 F — 150 F (Jeunes et J.M.)
Renseignements :	Intercommunale du Brabant Wallon (I.B.W.), rue de la Religion, 10 — 1400 NIVELLES. Tél. : 067/22.43.30 - 22.47.24 - 22.56.16

Centre Récréatif Provincial

à

KESSEL-LO

(55, Lentedreef)

Dimanche 29 septembre 1974

de 11 à 19 heures

3e Grande Journée Brabançonne du Folklore

Participation assurée de plusieurs groupes réputés :

Les Echasseurs de Merchtem

Les Gilles de Nivelles

La « Bruegelfanfare » d'Asse

« De Garve » d'Anderlecht

Les « Vis Tchapias » de Mont-Saint-Guibert

« Reuzegom » de Louvain

« Pajottenland » de Sint-Ulriks-Kapelle

La Fanfare 1900 de Bruxelles

« 't Klikske » et la « Sint-Maartensgilde » de Kester, etc.

ENTRÉE LIBRE

Notre folklore en septembre

HAL

Dimanche 15 septembre 1974 : grande fête du couronnement de la Vierge. A 10 heures : messe solennelle concélébrée par S.E. le Cardinal Suenens et plusieurs évêques belges et étrangers. A 15 heures : grande procession du couronnement avec la participation de plus de 500 représentants des confréries. Hommage à la Vierge de Hal et exécution du Magnificat de Flor Deboes par toutes les chorales présentes.

HOEILAART

Les 28, 29 et 30 septembre 1974 : grandes fêtes du raisin et du vin belges (expositions, dégustations, réjouissances populaires, folklore, variétés, etc...).

NIVELLES

Dimanche 29 septembre 1974 : Tour Sainte Gertrude (plus de 2.000 participants).
Départ vers 6 h. 30. Rentrée solennelle en ville vers 15 heures qui coïncidera avec la sortie du grand cortège historique.

VOTRE CHANCE VAUT DES MILLIONS
à la

LOTERIE NATIONALE

LOTS PAYES EN ESPECES

AUCUNE RETENUE SUR VOS GAINS

CROYEZ A VOTRE CHANCE
ELLE EST REELLE

Facilitez-vous la tâche :

Ouvrez un compte à la Kredietbank,
et laissez-la travailler pour vous.

Vos revenus seront régulièrement inscrits à votre compte,
vos paiements s'effectueront d'une façon simple et rapide,
vos économies seront en sécurité et s'accroîtront
automatiquement et vous éviterez les risques d'incendie,
de perte ou de vol.

N'hésitez pas ! Adressez-vous à l'une des 680 agences de la

KB

KREDIETBANK

45e Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers

DU 5 AU 20 OCTOBRE 1974

dans les PALAIS DU CENTENAIRE
à BRUXELLES

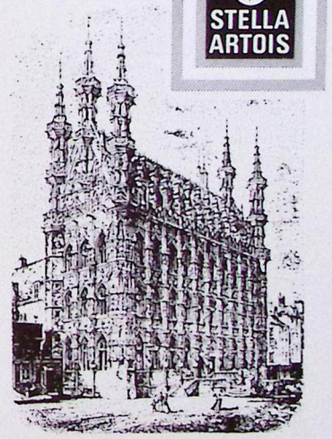
Heures d'ouverture : En semaine : de 10 à 18 heures
Samedis et dimanches : de 10 à 19 heures

C'est une organisation **S. I. M. P. A. s.a.**
Boulevard du Jardin Botanique 29-31, 1000 Bruxelles - Tél. 218.08.45 - 218.15.80

Connaissez-vous nos
Itinéraires
dans le
BRABANT
édités en
format de
poche
Prix 15 Frs

Pour tous renseignements
FEDERATION TOURISTIQUE
DU BRABANT
Rue St-Jean 2 - 1000 Bruxelles - Tél. 513.07.50

STELLA ARTOIS



LOUVAIN, capitale de la bière

Rajeunir à 50 ans : est-ce possible ?

L'an dernier, la Sabena fêtait ses 50 ans...

L'âge où l'on décide de rajeunir un peu plus chaque année.

Et voici ce que nous avons décidé.

Notre nouvelle flotte 'large confort'

D'abord, nous avons appliqué à notre flotte existante un nouveau traitement de beauté et de confort.

La plupart de nos Boeing 707 ont été complètement réaménagés pour vous offrir plus d'espace.

Nous avons installé de nouveaux fauteuils au confort superbe... et pour chaque passager, un coffre de rangement pour enfermer les bagages à main.

Ensuite, nous avons ajouté à cette flotte rénovée une toute nouvelle génération d'appareils équipés dès l'origine en 'large confort'.

Un type d'appareil pour chaque ligne.

Ligne transatlantique: Boeing 747.
Ligne Extrême Orient et Afrique du Sud: Mc Donnell Douglas DC-10-30CF.

Europe: nouveaux Boeing 737-200.
Et les Boeing 707 seront utilisés en long-courrier vers les quatre continents.

Ainsi, chaque ligne se voit attribuer le type d'appareil qui vous assure le maximum d'espace, de confort allié à la rapidité.

Notre nouvel habit.

Vous remarquerez sûrement tout ce qui a changé.

Le nouvel emblème sur nos avions... le new look des décorations intérieures... le nouvel uniforme 'grand couturier' de nos hôtesses.

Une seule chose n'a pas changé

- et ne changera jamais: l'accueil souriant, la traditionnelle hospitalité belge que vous apprécierez si vous voyagez avec nous.

Plus que toute autre chose, nous pensons que c'est ainsi que la Sabena vous permet de mieux voyager.

Go Belgia . Go Sabena.

SABENA

belgian world airlines